



L. G. M.

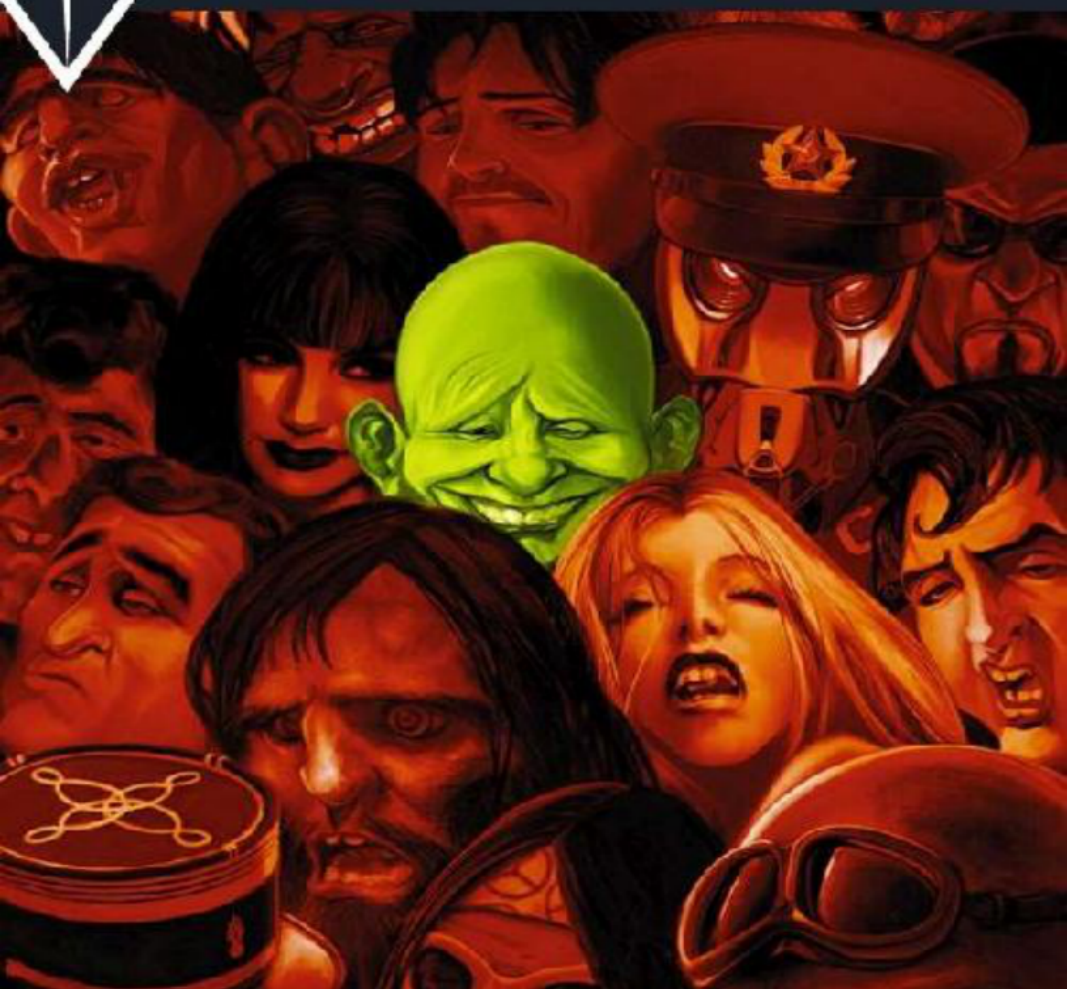
Roland C. Wagner

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Roland C. Wagner
L.G.M.



L. G. M.

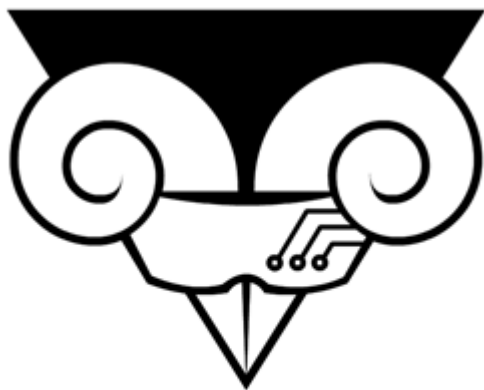
Roland C. Wagner



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.

Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse e.belial.fr en fixant vous-même le prix.



e-Béhémoth'

Ouvrage publié sous la direction d'Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-147-9

Parution : mai 2010

Version : 1 - 12/05/2010

Illustration de couverture © 2006, Philippe Gady

© 2010, Le Béhémoth', pour la présente édition

Avertissement

Sauf mention contraire, les citations qui ponctuent ce roman sont apocryphes.

Celui-là est pour Jimmy.

« - Salut, Toto, fit le petit homme vert. C'est bien la Terre, ici ?

- Oh ! non ? répéta Luke Devereaux. Ce n'est pas possible...

- Ah ? On dirait que si, pourtant. (Le petit homme vert éleva la main.) Une seule lune, dont les dimensions et les distances correspondent. Il n'y a qu'une seule planète dans le système solaire à n'avoir qu'une lune, et c'est la Terre. La mienne en a deux.

- Ciel ! dit Luke.

Il n'y avait qu'une seule planète dans le système solaire à avoir deux lunes, et c'était... »

Fredric Brown - Martiens, go home ! (Authentique)

- première partie -
L'ambassadeur désordonné

1. Le Camp de Mars

« Les supposés Martiens sont un miroir qui nous renvoie notre image déformée à la manière d'une caricature. »

Jean-Paul Sartre - *Le Petit Homme vert n'est pas un humaniste*.

Comme prévu, la deux-chevaux déglinguée qu'on m'avait refilée pour l'opération tomba en panne à quelques centaines de mètres du Camp de Mars. À l'issue de plusieurs tentatives - infructueuses, les gars de la technique connaissaient leur boulot -, je sortis de la voiture pour jeter un coup d'œil tout aussi inutile dans le moteur. Puis, après avoir rageusement rabattu le capot, je me dirigeai vers les véhicules les plus proches dont les silhouettes se dressaient, sombres, dans la lumière rasante qui baignait cet après-midi finissant du dernier automne de la dernière année du millénaire.

Tout en marchant vers les premières caravanes, je ne cessais d'épier les environs, à la recherche d'une faille dans le camouflage de l'important dispositif policier et gendarmesque déployé autour du Camp.

Bien entendu, il n'y en avait pas. Ni les deux planeurs blancs qui évoluaient, malhabiles, dans le ciel d'automne, ni le dirigeable mauve de l'Agence météo ne pouvaient passer pour suspects, sauf peut-être, à la rigueur, aux yeux du plus paranoïaque des kidnappeurs. Je n'étais d'ailleurs pas certain moi-même de l'implication d'un quelconque aéronef dans l'opération en cours ; ce n'est pas le genre de détail que mes supérieurs se soucient en général de me confier, en vertu du bon vieux principe de la division des tâches et de la compartimentation des connaissances.

La brise apporta à mes narines l'odeur d'un plat chargé d'épices. Je me mis aussitôt à saliver, tandis que mon estomac émettait une série de gargouillis ; je n'avais rien avalé depuis le petit-déjeuner, hormis une barre de pâte d'amande survitaminée deux ou trois heures plus tôt, pendant que d'autres que moi mettaient sur pied les ultimes détails de l'opération.

Les premières personnes que je rencontrai furent deux gamins d'une

dizaine d'années, l'un blond, vêtu d'un genre de djellaba à rayures grossièrement tissée, et l'autre châtain, en jean trop long et sweat-shirt arborant une publicité délavée dont les caractères cyrilliques suggéraient qu'elle devait vanter les mérites de quelque entreprise d'État soviétique. Accroupis au bord de la route, ils étaient si occupés à retourner un crapaud mort du bout d'un bâton qu'ils ne remarquèrent ma présence qu'au tout dernier moment, lorsque mon ombre s'étendit jusqu'à eux.

« On l'a trouvé comme ça, dit le garçon en djellaba en désignant l'animal inerte.

- C'est pas bon signe », marmonna son compagnon avec un temps de retard en secouant l'épaisse masse de ses cheveux emmêlés.

Je haussai les épaules. « Il ne faut pas voir des signes partout. Dites donc, les enfants, ma voiture vient de me lâcher. Vous ne connaissiez pas quelqu'un qui pourrait y jeter un coup d'œil ? »

Il n'y avait aucune trace de méfiance dans le regard qu'ils échangèrent avant de me répondre que ce n'était pas ça qui manquait. Puis ils se mirent à discuter entre eux des mérites respectifs des différents mécaniciens du campement. Ils parlaient à toute vitesse, dans ce créole à base de latin qu'emploient les Verts du Sud de l'Europe. Je réussis à saisir l'essentiel de ce qu'ils disaient, mais je m'abstins soigneusement de le montrer car mon personnage d'automobiliste en panne n'était pas censé comprendre cette langue.

« En résumé ? » les interrompis-je au bout d'un moment.

En résumé, ils me conseillaient d'essayer de trouver un nommé Lau, qui vivait dans un utilitaire Mercedes de couleur : « Euh... sombre garé pas très loin de la mare ».

- On t'aurait bien accompagné, ajouta le garçon aux boucles blondes, mais faut qu'on s'occupe du crapaud.

- Ouais, renchérit l'autre. C'est jamais bon signe quand quelque chose de vert crève. »

Le batracien défunt me paraissait plutôt brun-gris, mais peut-être fallait-il voir dans cette triste couleur la conséquence d'un séjour prolongé en plein soleil après son décès, lequel devait déjà remonter à plusieurs heures. J'espérais en tout cas que ce serait la seule créature verte qui mourrait dans le secteur ce jour-là.

Je pris congé des deux gamins en leur suggérant de pratiquer quelque rite funéraire connu d'eux seuls pour conjurer le mauvais sort. Ne voyez là aucune ironie de ma part : c'était ce que j'aurais fait à leur place - et à leur âge.

« T'inquiète pas, assura le gosse au sweat-shirt soviétique. On a ce

qu'il faut en réserve. *Tout ce qui est vert mérite attention*, conclut-il en français.

- *Tout ce qui est vert réclame le respect* », récita à son tour son compagnon en djellaba.

Je fus tenté d'enchaîner « *Tout ce qui est vert rappelle le Créateur* », mais mon personnage n'était pas non plus censé connaître les prières et sermons des habitants du Camp de Mars. Je refoulai donc la phrase qui montait presque toute seule à mes lèvres, et saluai une dernière fois les deux gamins en des termes tout à fait anodins avant de me remettre en marche.

Lorsque je me retournai, au bout d'une trentaine

de pas, ils avaient reporté toute leur attention sur le crapaud. Plutôt soulagé de ne pas les voir se ruer au campement pour annoncer à cors et à cris la venue d'un étranger, je les abandonnai à leur jeu.

Qui était aussi un devoir.

Les origines du Camp sont obscures, et les légendes qui courent - ou que l'on fait courir - à ce sujet ont pour effet d'épaissir le mystère, d'autant que les rares personnes à connaître la vérité ont plutôt tendance à la garder pour eux. Par consensus, on admet néanmoins que les premiers occupants permanents se sont installés au tout début des années 70, autour d'un des rares points d'eau de cette partie du Larzac, quoique les avis divergent sur la composition du noyau initial, ainsi que sur la date à partir de laquelle ses membres ont commencé à fréquenter sporadiquement les lieux. Ce qui tendrait à indiquer qu'il y avait au départ *plusieurs* groupes, certains plus ou moins liés entre eux, d'autres tout à fait isolés, et qu'ils ont fini par fusionner sous la bannière du Petit Homme vert.

Je venais de dépasser la première caravane - un minuscule modèle des années 50 dont l'état suggérait qu'on le laissait à l'abandon depuis des années - lorsque j'éprouvai la sensation d'être épié. Même s'il m'était arrivé d'avoir des songes bizarres et de vivre des expériences troublantes, je ne croyais pas à la télépathie, ni aux pouvoirs psi en général ; ça n'empêchait pas mon instinct de me souffler non seulement qu'une paire d'yeux était braquée sur moi, mais aussi que le propriétaire de ce regard n'était pas tout à fait... eh bien, disons *normal*.

Désormais sur mes gardes, je poursuivis mon chemin sans chercher à dissimuler ma nervosité puisqu'elle pouvait passer pour naturelle en de telles circonstances. Ne venais-je pas de tomber en panne à vingt kilomètres du garage le plus proche ?

Tout en marchant, mine de rien, je ne cessais d'observer les alentours. On ne sait jamais. Si j'avais été un authentique

automobiliste en panne, je n'aurais couru aucun risque à m'aventurer dans le Camp de Mars - et ce, même en poussant la provocation jusqu'à me vêtir comme un prince, bijoux inclus, et à descendre d'une Rolls-Royce avec chauffeur. Les Verts avaient hérité de leurs ancêtres les beatniks leur mépris de l'argent, tout comme ils avaient emprunté à leurs cousins disparus les hippies leur refus absolu de la violence.

Le problème, c'était que j'avais un tout autre motif de me trouver là, un motif qui ne plairait pas aux Campeurs, et moins encore aux ravisseurs dont la présence avait attiré plusieurs centaines de petits hommes bleus - enfin, pas si petits que ça, surtout en comparaison de l'ambassadeur - et tout un tas de personnalités en civil dans ce coin perdu du Larzac. J'avais toutes les raisons de craindre que ces inconnus, dont j'ignorais jusqu'au nombre, ne fussent pas aussi paisibles et désintéressés que leurs hôtes involontaires. Il ne devait pas y avoir beaucoup d'armes dans le Camp, mais on pouvait parier que les kidnappeurs en contrôlaient la quasi totalité, et qu'ils n'hésiteraient pas à s'en servir s'ils se savaient découverts et pris au piège.

Sans compter que ce ne seraient pas les otages qui leur manqueraient. En cette saison, près de huit mille personnes se pressaient autour du point d'eau sacré. Or ma mission consistait précisément à éviter, sinon un carnage, du moins que les choses ne tournent mal.

Un léger froissement sur ma gauche me confirma que j'avais de la compagnie. Il me suggéra également que mon invisible suiveur n'était pas un professionnel - ou alors peu consciencieux au point de trahir ainsi sa présence.

« C'est bon, sors de là », dis-je en français.

Une tête se haussa lentement au-dessus d'un muret de pierre. Je vis tout d'abord apparaître une touffe de cheveux noirs hérissés sur un crâne aplati, puis un front si bref qu'il ne laissait de place que pour un seul pli, suivi de deux yeux bruns affligés d'un strabisme convergent qui exprimaient à l'envi une idiotie congénitale d'anthologie, d'un nez aplati, d'une bouche entrouverte sur une dentition irrégulière et d'un menton imberbe le long duquel suintait un filet de salive.

Je ne suis pas du genre à juger les gens sur la mine, mais ce type était à l'évidence le plus parfait crétin qu'il m'eût été donné de rencontrer. J'en étais arrivé à me demander s'il savait seulement parler lorsqu'il balbutia, dans un français teinté d'une curieuse pointe d'accent qui était peut-être un simple défaut de prononciation :

« D-d-dj'voulais pôs... vûs embêter. C'était djuste... un djeu. »

Puis il replongea derrière son muret. Un grand timide, ce garçon. Il existait bien sûr une possibilité infime pour qu'il s'agît d'un

remarquable comédien, et une autre, plus microscopique encore, pour que derrière ce masque de parfaite imbécillité se dissimulât l'un des ravisseurs de l'ambassadeur ; j'envisageai ces hypothèses avant de les rejeter en bloc, à peu près convaincu que je venais bel et bien de rencontrer l'idiot du village.

Enfin, celui du Camp de Mars.

N'ayant pas de temps à perdre avec un simple d'esprit, je repartis d'un bon pas sans plus me soucier de lui. La caravane suivante était tout aussi antique que la précédente, mais on lui avait donné récemment un coup de peinture, et l'un de ses pneus paraissait neuf. Je dépassai ensuite deux tipis étincelants en voile de polymère isotherme encadrant un combi Volkswagen bariolé de fleurs et de petits hommes verts tirant la langue, sans rencontrer personne d'autre qu'une fillette de trois ou quatre ans, vêtue d'un sac à pommes de terre percé de quatre trous pour laisser passer bras et jambes, qui me regarda avec de grands yeux limpides d'un vert presque bleu. Puis, après avoir laissé sur ma gauche trois autobus à impériale garés en triangle autour d'un feu où se pressaient une douzaine de silhouettes chevelues, je m'engageai sur un chemin qui sinuait entre les véhicules immobiles en direction du point d'eau central. Les odeurs de cuisine se succédaient en un véritable kaléidoscope olfactif, à peine troublé de temps à autre par un vague remugle d'eau croupie.

Les gens qu'il m'arrivait à présent de croiser, assis sur une pierre ou marchant à ma rencontre sur l'étroite piste, ne me prêtaient aucune attention, bien que ma tenue pût difficilement passer pour celle d'un Vert. Il était donc vrai, ainsi qu'on me l'avait assuré quelques heures plus tôt, que tous les habitants du Camp de Mars ne mettaient pas autant d'assiduité à respecter les codes vestimentaires que la profession de foi des fondateurs du mouvement prétendait leur imposer, en particulier parce que bon nombre d'entre eux étaient tout simplement trop pauvres pour cela. J'avais par conséquent tout loisir d'abandonner mon personnage initial pour en endosser un autre, celui d'un Campeur anonyme vaquant à ses occupations ; il présentait entre autres avantages celui de me permettre de dérouiller mon créole, qui en avait sûrement besoin.

La foule qui ne cessait de grossir n'était pas très différente de celle où je m'étais faufilé vingt ans plus tôt. Ainsi, le vert demeurait - et de loin - la couleur dominante, tant parmi les habits que les chevelures ; j'entrevis même une fille qui s'était peint le visage, le cou, les mains et les avant-bras jusqu'au coude. Les vestes et gilets en peau de mouton, les robes longues tricotées maison et les manteaux de fausse fourrure aux couleurs primaires étaient eux aussi toujours aussi nombreux, de même que les bérets de parachutiste débarrassés de leurs insignes, les

casquettes à carreaux et les huit-reflets cousus de fleurs martiennes - ou supposées telles. Par contre, le loden avait effectué une percée en force chez les hommes, tandis que bandeaux et serre-tête avaient disparu de la chevelure des femmes. En outre, la majorité des inscriptions que portaient ces vêtements était désormais en caractères cyrilliques.

J'avais parcouru trois ou quatre cents mètres lorsque j'atteignis une place circulaire d'une vingtaine de pas de rayon, qui possédait la particularité - pour moi inédite - d'être pavée. Les terrains adjacents avaient été divisés en lopins triangulaires réguliers que séparaient des haies de troènes faméliques ; les maisons qui s'y dressaient avaient beau n'être que des modèles bon marché, démontables en quelques heures, cela ne les empêchait pas de paraître *cosssues* en comparaison des véhicules cabossés et des tentes élimées qui les entouraient.

Il ne me restait plus qu'à identifier la fenêtre par laquelle un informateur avait « distinctement vu » l'ambassadeur. J'avais bien en réserve un ou deux prétextes tout à fait crédibles pour aller frapper à toutes les portes, mais cette méthode me semblait trop directe, surtout vêtu comme je l'étais. Avec un caftan vert printemps et des braies à rayures, j'aurais peut-être tenté le coup. Mais là, je ne le sentais pas. En outre, il y avait trop d'années que je n'avais pas fréquenté de mystiques du Petit Homme vert sur une longue période, et je ne voulais pas prendre le risque de me trahir pour un détail stupide - par exemple une évolution rapide du créole qui aurait échappé aux linguistes.

Assis sur un petit muret au bord de la place, je me mis donc en demeure d'attendre. Je savais que l'on ne me poserait pas de questions : les Verts considèrent en effet que chacun est libre d'agir à sa guise sans fournir d'explications du moment que sa conduite n'a aucune incidence sur autrui - ce qui explique d'ailleurs que l'on assiste parfois à certains comportements qui, en tout autre lieu, seraient jugés comme aberrants, et que malades mentaux et simples d'esprit se promènent en liberté dans tout le Camp...

La nuit gagnait peu à peu du terrain. La cuvette surpeuplée se piquetait de myriades de lumières tremblotantes, tandis que ses habitants se rassemblaient autour des feux en vue du repas du soir. J'aurais bien aimé me joindre à l'un de ces groupes, écouter les conversations, m'y mêler peut-être, avant de manger la soupe épaisse en y trempant une tranche large comme le pouce de ce pain bis à la croûte légèrement brûlée que l'on cuisait sur place avec des méthodes si artisanales que j'étais tenté de les qualifier de primitives. Pour tromper la faim qui recommençait à faire gronder mon estomac, je tirai de ma poche une bouchée de survie.

Je venais tout juste d'y mordre lorsqu'une voix s'éleva sur ma droite : « C'est bon ? Dje peux en ôvoir ? »

Surgi de nulle part, l'idiot du village se tenait à mes côtés, un sourire niais sur son visage plat. J'affrontai son regard un tantinet bovin, puis considérai pensivement le morceau de bouchée que je tenais encore. Ces quelques grammes de ce qui ressemblait à du chocolat représentaient l'équivalent nutritif d'un demi-steak - de quoi procurer une bonne indigestion si l'on venait juste de sortir de table.

« As-tu mangé ? » m'enquis-je.

Il me fixa d'un air perplexe tandis qu'il se creusait la mémoire. Puis, au bout de quelques secondes, il secoua lentement la tête, soudain interrompu par un borborygme impromptu qui fit monter le rouge à ses joues. Physiquement, c'était un homme adulte, proche de la trentaine, mais son âge mental ne devait pas dépasser sept ou huit ans ; lorsque je lui tendis le reste de la bouchée, il s'en saisit vivement pour le fourrer dans sa bouche avec une avidité d'enfant à qui l'on vient de donner une friandise.

« Meûrchi, mâchonna-t-il, la bouche pleine. C'est rôd'ment bon ! »

J'étais tenté de lui demander s'il m'avait suivi jusque-là, mais la réponse semblait si évidente que je renonçai à le faire. Il ne devait pas être aussi attardé qu'il en avait l'air, car je n'avais rien remarqué, alors que je n'avais cessé de m'assurer discrètement que personne ne me filait.

Une pointe de méfiance me tarauda. N'avais-je pas estimé un peu trop vite que j'avais affaire à un simple d'esprit ?

En tout état de cause, il me paraissait préférable de le garder sous les yeux.

Les protéines à assimilation ultrarapide qui constituaient l'essentiel de la bouchée n'eurent besoin que de quelques instants pour calmer mon appétit ; il en alla de même pour mon compagnon, qui se mit à se frotter le ventre d'un air satisfait. Je devinai qu'il aurait voulu émettre un commentaire, mais sans doute ce qu'il avait à exprimer était-il trop compliqué pour lui car il se contenta de me remercier d'un large sourire, bien entendu totalement dépourvu d'intelligence.

Nous restâmes plusieurs minutes silencieux, sans même nous regarder. Aussi étrange que cela puisse paraître, sa présence avait sur moi un effet apaisant. D'autres se seraient vraisemblablement sentis mal à l'aise, à cause des bruits plus simiesques qu'humains qu'il émettait de temps à autre avec sa bouche, et aussi de l'odeur de fauve qui émanait de son corps peu ou pas lavé, mais cela ne me dérangeait pas plus que ça.

À vrai dire, je le trouvais même plutôt sympathique.

« Vûs vûlez voir un trôc ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

- Un quoi ? »

Son front se plissa sous l'effort. Il n'y eut tout d'abord qu'un seul pli, mais l'amorce d'un second apparut entre ses sourcils tandis que son strabisme s'accroissait.

« Un *truic*, lâcha-t-il, la bouche en cul de poule.

- Un truc ? » Il hocha la tête avec vigueur, projetant des gouttes de salive aux alentours ; par chance, aucune d'elles ne m'atteignit. « Quel genre de truc ? »

Il regarda autour de lui d'un air méfiant. Puis, se penchant en avant, il me chuchota à l'oreille, sans la moindre faute de prononciation pour une fois : « Un Vert. »

Je le considérai avec un étonnement non dissimulé. « Des Verts, il y en a plein le Camp. »

Il émit un rire aigu de petite fille.

« Lui, c'est un vrô.

- Un vrô ? »

Il se concentra à nouveau. Cette fois, le second pli était nettement visible. Pour le troisième, il lui faudrait attendre un sérieux début de calvitie. « Un *vraye*, finit-il par articuler. Un *al-gé-ôm*. »

Cette fois, j'avais compris.

« Tu sais où il est ? »

Un individu doté d'une intelligence normale - et même un peu en dessous de la moyenne - aurait inévitablement remarqué ma précipitation, mais l'idiot était bien au-delà, ou plutôt en deçà, des considérations de ce genre. Il ne songea pas non plus à me poser la moindre question au sujet des raisons de mon intérêt.

« Ui », se contenta-t-il de répondre fièrement.

Il hésita, comme s'il voulait ajouter quelque chose. Puis, se levant d'un bond, il me prit la main et m'entraîna en courant à travers la place à présent déserte en chantonnant à mi-voix : « *Nous allons voir le Vert/Na-na-na na-na-nère !* »

Je révisai mon hypothèse à la baisse. Quatre ou cinq ans d'âge mental. Pas plus.

De l'autre côté de l'étendue pavée, nous nous engageâmes dans une venelle boueuse bordée de troènes. À quelques pas de là, l'idiot me lâcha la main et, s'accroupissant, il écarta les branchages pour révéler un trou dans la haie assez large pour livrer passage à un homme adulte. Il le franchit le premier. Je profitai du bref instant de solitude qui m'était offert pour vérifier le fonctionnement de mon équipement

de combat. Si ce demeuré ne m'avait pas mené en bateau, les choses sérieuses étaient sur le point de commencer.

De l'autre côté des troènes s'étendait un jardin en forme de triangle où se dressait une petite maison au toit de panneaux solaires. Ses murs, d'un rose si vif qu'il ressortait dans la pénombre, étaient constellés de grosses étoiles vertes disposées de manière anarchique. Toutes les fenêtres en étaient illuminées, et l'on voyait des ombres indistinctes passer de temps à autre devant l'une d'elles, toujours la même.

« C'est là ? » chuchotai-je.

Le simple d'esprit acquiesça avec un sourire béat. Je lui collai dans les mains une tablette de glucose à la caroube pour le remercier, en lui conseillant de ne pas bouger. Puis, plié en deux, je courus jusqu'à la fenêtre la plus proche, par où je risquai un coup d'œil - non sans avoir vérifié, par principe plus que par méfiance, que mon compagnon était bien resté en arrière

Le spectacle que je découvris me coupa le souffle. Sur un lit circulaire à baldaquin provenant sans doute de quelque bordel fermé depuis belle lurette, une demi-douzaine de jeunes femmes qui me donnaient l'impression d'être des call-girls s'enlaçaient, s'entassaient, s'agglutinaient dans des positions incongrues et dans le plus simple appareil, sans jamais cesser de s'empresse autour du Petit Homme vert qui étai l'objet de toutes leurs attentions.

Contexte #1

« L'archipel d'Hawaï vient de déclarer son indépendance. Après l'Alaska l'année dernière et la Floride au début de l'été, c'est le troisième État à se séparer formellement des USA. Néanmoins, la rupture semble ici beaucoup plus nette ; alors que l'Alaska demeure un État associé, qui continue à confier sa défense aux USA tout en assurant lui-même ses relations internationales, et que la Floride, quoique indépendante sur ces deux plans, reste soumise aux lois fédérales, Hawaï désire désormais traiter d'égal à égal avec Washington. Il est toutefois à craindre que cela ne soit pas pour tout de suite car, rappelons-le, la constitution des États-Unis d'Amérique interdit toute sécession. Là où ses prédécesseurs ont su astucieusement profiter des incohérences du système législatif fédéral afin de conquérir une

part plus ou moins grande d'autonomie, Hawaï a choisi de s'appuyer sur l'URSS pour défendre une position juridiquement intenable, que le président Reagan a qualifié de "putain de saloperie de magouille rouge". »

(Dépêche Agence France-Presse, 17 octobre 1988)

2. Celui-qui-dit-la-Vérité

« En avant, Mars !

Mars après Mars nous avançons !

Pas question de faire Mars arrière !

En avant, Mars ! »

Triangle - *En avant, Mars !*

Bien que le programme spatial des États-Unis d'Amérique, mis sur pied en hâte à la fin des années 50 après le lancement de *Sputnik-1* par l'URSS, fût tourné avant tout en direction de la Lune, il comportait également un volet dédié à l'exploration du Système solaire. Ainsi, 1962 vit le lancement vers Vénus des deux premières sondes *Mariner*, dont l'une parvint à destination, premier engin conçu par l'Homme à atteindre une autre planète en état de marche. Deux ans plus tard, une autre paire de sondes similaires fut expédiée vers Mars, mais seule *Mariner-3* émettait encore à l'approche de la Planète rouge, dont elle transmet près de cinquante clichés avant de se perdre dans l'infini.

L'étude approfondie de ces premières photos d'un monde qui fascinait depuis toujours l'être humain, ainsi que celle des autres données recueillies, permit très vite de déterminer que l'atmosphère martienne, quoique ténue, comportait suffisamment d'oxygène pour être respirable dans les parties les plus basses de la planète, où régnait une pression équivalente à celle que l'on pouvait mesurer sur Terre entre quatre et cinq mille mètres d'altitude. Et comme les clichés laissaient aussi deviner la présence d'eau à l'état liquide au fond des vallées les plus encaissées, les probabilités en faveur de l'existence d'une vie indigène s'envolèrent soudain en flèche.

L'importance de cette nouvelle et l'excitation qui s'empara de l'opinion publique à son annonce firent que *Mariner-5*, que l'on avait

initialement prévu d'envoyer seule vers Vénus, fut lancée en direction de Mars, suivie de près par *Arès-1*, une sonde conçue pour se poser en douceur sur la Planète rouge. La présence d'une enveloppe gazeuse relativement dense rendait en effet cette manœuvre beaucoup plus facile que sur la Lune, où un dispositif de rétropropulsion était indispensable si l'on ne voulait pas s'écraser ; sur Mars, une fois la rentrée dans l'atmosphère effectuée, il n'y avait plus qu'à déployer un parachute et à se laisser descendre dans le ciel d'un bleu plus sombre que sur la Terre.

Le 18 juin 1967, à 5 h 34 heure de Paris, *Arès-1* toucha le sol martien dans la région de Chrysia Planitia, un peu plus brutalement que prévu en raison d'une mauvaise extrapolation de la pression atmosphérique locale. Et sans doute le choc dut-il mettre hors d'usage quelque pièce vitale car la sonde tomba presque aussitôt en panne, non sans avoir transmis auparavant un unique cliché à la Terre - un gros plan d'un Petit Homme vert tirant la langue à l'objectif.

Et moi, presque trente-cinq ans plus tard, j'étais en train de regarder le premier ambassadeur martien s'envoyer en l'air avec une brochette de Terriennes qui n'auraient pas déparé sur la couverture de quelque magazine léger.

« Alors, on joue les voyeurs ? »

Je me retournai vivement, prêt à me battre ou à partir en courant nécessaire. Mais le vieil homme qui venait de s'adresser à moi en créole portait la robe émeraude des *Truthmen*, et Ceux-qui-disent-toujours-la-vérité sont connus pour ne jamais user de violence.

Quelqu'un n'ayant jamais mis les pieds dans le Camp de Mars se serait sans doute méfié en dépit de cette réputation. Pas moi. Car j'avais grandi en ces lieux, au milieu de ces gens, j'avais été l'un d'eux, et tout avait contribué à inscrire en moi le respect du *Truthman* et la confiance en sa personne.

« Reconnais que c'est un spectacle inhabituel », répondis-je dans la même langue.

Il sourit... Enfin, il effectua une étrange grimace qui dessina un incroyable réseau de rides joyeuses sur son visage buriné. Quel âge pouvait-il bien avoir ? Au moins quatre-vingts ans, estimai-je. Plutôt vieux pour un *Truthman*, surtout si l'on considérait que les Verts appartenaient pour la plupart à la génération du *baby-boom*.

« Un spectacle sacré, corrigea-t-il, l'accouplement d'un dieu venu du ciel avec les filles des hommes. »

Je lui rendis son sourire, les rides en moins. « Je me demande s'il y aura des petits... »

Il haussa les épaules, une moue grivoise sur ses lèvres minces. « Ça

m'étonnerait que des professionnelles prennent le risque de se retrouver enceintes du dieu. D'ailleurs, rien ne dit que ce soit possible. » Il fit un pas en avant pour jeter à son tour un coup d'œil par la fenêtre. « Et ça fait quarante-huit heures que ça dure !

- Sans interruption ? »

Il reporta son attention sur moi. Un début de cataracte voilait son œil gauche. « Oh, ils ont bien dû dormir quelques heures ça et là. D'ailleurs, l'une des filles a déclaré forfait cet après-midi. Elle disait que le vroom lui donnait des palpitations. »

Supposant que ce vocable inconnu désignait quelque drogue, connue ou inconnue de moi, je hasardai : « Elle en avait pris beaucoup ? »

Mon interlocuteur inclina la tête sur le côté et me considéra un instant, les yeux plissés. Ses traits n'exprimaient aucune émotion particulière.

« À mon avis, c'est surtout le dieu qui faisait battre son cœur trop fort et trop vite », éluda-t-il, un soupçon d'ironie dans la voix. Hormis la phrase qu'il avait employée pour me héler, il ne m'avait encore posé aucune question sur la raison de ma présence en ces lieux, et je savais qu'il ne le ferait pas. Ceux-qui-disent-la-vérité ne se mêlent pas des affaires d'autrui - ce qui ne signifie pas forcément qu'ils soient dépourvus de toute curiosité.

De mon côté, je commençais à me demander ce qu'il fichait là, lui. Il ne pouvait en aucun cas s'agir d'un genre de garde ou de surveillant ; aucun *Truthman* n'accepterait de jouer un tel rôle, et nul ne serait assez insensé pour se déguiser en *Truthman* à l'intérieur du Camp de Mars, pas même le plus enragé des terroristes. C'est un coup à se réveiller en pleine nature à des kilomètres de la première maison - tout nu, peint en vert, et condamné à mourir asphyxié au bout de quelques heures si l'on ne trouve pas un moyen de se débarrasser de la peinture.

S'il y a une chose avec laquelle les Verts plaisantent, c'est bien la religion, dont ils ont toujours eu une approche assez... eh bien, parodique semble le terme approprié. Mais cela ne les empêche pas de conférer un caractère sacré à un certain nombre de tabous, rites, symboles et coutumes - dont l'essence même de Celui-qui-dit-la-vérité fait partie.

Le *Truthman* est par définition le représentant, l'incarnation du Martien sur Terre. Seul un Martien en chair et en os saurait être plus sacré que lui.

« Comment est-il arrivé ici ? m'enquis-je, l'air de rien.

- J'ai entendu dire que des Verdâtres l'ont pris en stop à la sortie de

Mende. »

L'image d'un Petit Homme vert levant le pouce au bord d'une nationale presque déserte apparut dans mon esprit - incongrue, mais terriblement réelle. Cette scène s'était produite ; je n'étais pas en train de l'imaginer.

« Il faisait du stop alors que la planète entière le cherche ? m'écriai-je.

- C'est ce qu'on raconte.

- Et quelle est sa version ? »

Celui-qui-dit-la-vérité émit un discret soupir en détournant le regard. « On voit que tu n'as pas encore parlé avec lui », murmura-t-il.

Il n'était pas question de laisser passer sans réagir la perche qu'il venait de me tendre - peut-être sans s'en être rendu compte lui-même. « Je ne demande que ça. »

Mon interlocuteur souffla bruyamment par les narines, puis désigna du menton la fenêtre - et, surtout, le spectacle qui se déroulait de l'autre côté de la vitre sale et couverte de traces de doigts. Je notai machinalement que certaines de ces empreintes digitales ne ressemblaient à rien de connu.

« Sans vouloir te contrarier, je crains qu'il ne te faille attendre un peu. Le dieu a demandé qu'on ne le dérange pas.

- Jusqu'à quand ?

- Jusqu'à ce qu'il ait fini. Mais ensuite, je peux m'arranger pour que tu sois l'un des premiers à le rencontrer.

- Vraiment ?

- Ne crois pas que ce soit un cadeau.

- Je ne comprends pas.

- Tu comprendras quand tu l'auras en face de toi. Maintenant, nous allons partir tous les deux. Nous n'avons rien à faire ici. »

Il n'avait donc pas remarqué le simple d'esprit, lequel avait dû se dissimuler - ou s'éclipser - pendant notre conversation car ce fut en vain que je le cherchai du regard dans la pénombre.

« Je boirais bien quelque chose de chaud », dis-je en guise de réponse.

Le *Truthman* sourit à nouveau et le réseau de rides envahit tout son visage. « J'ai de quoi faire du thé dans ma tente », proposa-t-il.

La situation me paraissait claire, désormais. L'ambassadeur n'avait pas été enlevé : il avait *fugué*. Et le Camp de Mars n'était nullement devenu le repaire d'éventuels kidnappeurs ; au contraire, j'avais l'impression que ses habitants faisaient bloc autour de la personne du

Petit Homme vert. Tous ces gens réunis, ces ultimes rejetons de la contre-culture des années 60, que seule une mystique commune avait réussi à maintenir soudés jusqu'à l'aube du Troisième Millénaire alors que tous les groupes similaires se délitait jusqu'à disparaître ou étaient récupérés par des sectes, tissaient instinctivement un réseau de protection autour de celui qu'ils avaient appris à considérer comme un dieu bien avant qu'il n'eût franchi plusieurs dizaines de millions de kilomètres à bord d'un vaisseau soviétique pour venir leur rendre visite en personne.

Tout le monde devait être plus ou moins au courant de sa présence dans le Camp, mais les Verts, fidèles pour la plupart à leur réputation de nonchalance, ne s'étaient pas précipités pour lui souhaiter la bienvenue ou lui baiser les pieds. Il y avait même gros à parier qu'ils ne se souciaient guère de savoir où il logeait

précisément - en dehors des gamins, des simples
d'esprit et des espions, bien entendu.

Ce fut à regret que je quittai le jardin en compagnie du si aimable *Truthman*. Toutefois, la contrariété que je ressentais fut en partie balayée lorsque je découvris qu'il avait planté sa tente quelques mètres à peine au-delà de la haie marquant le fond du jardin - un poste d'observation de rêve sur le portail principal.

En théorie, j'aurais dû sans attendre prévenir mes supérieurs de la nouvelle situation, mais je ne voyais pas comment m'y prendre discrètement en présence de Celui-qui-dit-la-vérité. Pour l'instant, il me paraissait plus important de faire ami-ami avec mon hôte. Il détenait à l'évidence des informations qui pourraient se révéler utiles à toutes les personnes appelées à traiter avec l'ambassadeur, informations qu'il était plus facile de l'inciter à partager dans les circonstances présentes qu'en le molestant dans une salle d'interrogatoire.

Je n'appris pas grand-chose d'intéressant pendant que mon hôte préparait le thé. Je tentai bien de poser une ou deux discrètes questions, mais il ramena chaque fois la conversation sur la tâche qu'il était en train d'accomplir, comme si la température de l'eau, la forme de la théière ou le temps d'infusion étaient à ses yeux des sujets bien plus intéressants que le Petit Homme vert qui lutinait six filles à la fois dans la maison voisine.

« Tu n'es pas venu ici depuis longtemps », remarqua-t-il après m'avoir tendu un verre plein d'un liquide jaune sombre et fumant dont l'odeur familière me ramena vingt ans en arrière.

Je renonçai instantanément à mentir. « Comment l'as-tu su ?

- Certaines tournures que tu emploies datent un peu, et tu sembles

ignorer les structures syntaxiques apparues ces dernières années... » Il m'en fournit plusieurs exemples, qui me firent dresser les cheveux sur la tête. « Cela dit, je te félicite d'être revenu dès que tu as su que le dieu était ici. »

Je crus lire dans son regard qu'il se demandait comment j'avais bien pu l'apprendre, mais il était trop

respectueux d'autrui pour me poser directement la question - et il ne fallait pas compter sur moi pour lui fournir une réponse qui, étant donné les circonstances, n'aurait pu être qu'un mensonge.

« Je ne vois pas ce que j'aurais pu faire d'autre », dis-je.

Ce qui était la pure vérité.

La conversation roula sur les sujets les plus divers. Le *Truthman* était un grand bavard, apparemment capable de discuter de tout et de rien dès lors qu'il s'agissait de passer le temps. Il commença par me décrire quelques-uns des changements qui avaient eu lieu dans le Camp de Mars au cours des dernières années - rien de bien intéressant -, puis embraya sans prévenir sur un discours mystique assez obscur, avant de se mettre à passer en revue l'actualité récente. Je me contentai pendant tout ce temps de hocher la tête en lui donnant la réplique, sans cesser de surveiller l'entrée du jardin et la maison dont le toit était visible par-dessus la haie.

Une bonne demi-heure s'était écoulée lorsqu'une voix féminine s'éleva de l'autre côté des troènes pour demander en français, avec un léger accent marseillais : « *Truthman* ? Où êtes-vous ?

- Ici ! » Celui-qui-dit-la-vérité m'adressa un clin d'œil, tandis que des bruits de pas se rapprochaient. « On dirait que tu as de la chance », ajouta-t-il à voix basse.

Une jeune femme enroulée dans un drap rose pâle franchit la grille et se dirigea vers nous en ondulant des hanches. Ses longs cheveux blonds flottant sur ses épaules lui donnaient un vague air de ressemblance avec la Vénus de Botticelli, mais elle était incontestablement plus jolie - et bien plus mince.

« Je crois qu'il voudrait vous voir, dit-elle au *Truthman* sans m'accorder le plus petit soupçon d'intérêt.

- A-t-il dit pourquoi ? »

La jeune femme, à présent debout près du feu, leva les yeux au ciel. « S'il l'a fait, on ne s'en est pas aperçu, répondit-elle d'une voix où perçait une certaine aigreur. En tout cas, à votre place, je me dépêcherais d'y aller avant qu'il ne recommence comme l'autre fois... »

Son emploi du français et du vouvoiement confirmaient qu'il ne s'agissait pas d'une habitante du Camp. Qui avait bien pu amener là

ces femmes ? Et pourquoi engager des professionnelles, alors que les jolies Vertes désireuses de faire plaisir à l'ambassadeur devaient littéralement pulluler ?

« Tu as raison, ma belle », dit le *Truthman*. Il sauta sur ses pieds avec une vivacité inattendue de la part d'un si vieil homme. « Il ne faut pas faire attendre un si important personnage ; il est bien connu que les dieux n'ont pas de patience.

La maison était divisée en deux pièces carrées d'environ quatre mètres de côté. La première, équipée d'un évier, était encombrée de caisses en mauvais état et de piles de planches moisies. Une affiche froissée de la dernière tournée de Triangle, en 1987, était punaisée de travers sur le mur de droite, à côté d'un chauffe-eau antédiluvien à l'émail écaillé. Le chat noir et blanc qui somnolait sur un lave-linge hors d'usage ouvrit deux yeux d'or, nous observa un instant avec une attention si soutenue qu'elle suscita en moi un léger malaise, puis les referma lentement, avec une expression de prêtre qui vient de donner sa bénédiction.

L'ambassadeur se trouvait dans la seconde pièce, étendu les bras en croix au milieu du fameux lit circulaire. Un panache de fumée bleutée montait du trois-feuilles planté verticalement entre ses lèvres. Hormis celle qui était venue nous chercher, il n'y avait pas la moindre fille en vue.

« Je vous laisse, hein ? » fit-elle.

Celui-qui-dit-la-vérité abaissa les paupières en signe d'acquiescement, et elle s'éclipa sans demander son reste. Il était flagrant qu'elle ne tenait pas à passer plus de temps que nécessaire en présence du Martien - ce qui n'avait rien de surprenant si l'on considère qu'elle ne l'avait quasiment pas quitté au cours des dernières quarante-huit heures.

Le Petit Homme vert s'assit sur son séant lorsque nous entrâmes. « Ah, *Trut'man* ! s'exclama-t-il. C'est des sacrées gonzesses que t'as là ! Faudrait nous en envoyer quelques milliers comme ça sur Mars. » Son regard noir, aussi brillant que des yeux d'animal en peluche, se posa sur moi. « Une nouvelle tête ! Excellent ! Peut-être qu'il sait jouer au poker, lui !

- Tu as de l'argent ? m'enquis-je.

- J'ai tout le pognon que je veux, répliqua l'ambassadeur en me jetant au visage une poignée de billets qui n'était pas là un instant plus tôt. Mais je ne trouve personne pour jouer ; paraîtrait que ça serait... Comment tu dis, déjà ? lança-t-il au *Truthman*. Ah, oui : *immoral* ! »

Je retins le sourire qui me montait aux lèvres. Les Verts, pour qui les jeux d'argent - et, pour tout dire, l'argent tout court - sont, selon

l'expression consacrée, des « pièges à cons », avaient dû être très ennuyés de découvrir que leur dieu n'avait pas du tout la même opinion qu'eux à ce sujet.

« Il faudrait aussi des cartes, signalai-je.

- Tu en as, *Trut'man* ?

- Non, et je crains qu'il ne soit difficile d'en...

- Tututut ! le coupa le Martien d'un ton impérieux. Tu ne me feras pas croire qu'il n'y en a pas au moins un jeu dans ce foutu Camp ! » Il désigna la porte. « Allez, magne tes fesses ! Mon *pote* et moi n'avons pas que ça à faire !

- Ça ne te dérange pas de rester seul avec lui ? me demanda Celui-qui-dit-la-vérité, visiblement contrarié par la façon cavalière dont il venait de se faire congédier.

- Pas du tout », assurai-je.

C'était un euphémisme.

« Évite de le contredire », me souffla-t-il à l'oreille avant de quitter la pièce.

Je ne perdis pas une seconde après son départ. J'avais largement eu le temps de réfléchir à ce que je dirais

à l'ambassadeur lorsque je le retrouverais. De toute manière, il n'était pas question d'essayer de le convaincre de quoi que ce fût, mais de le mettre devant le fait accompli : ses petites vacances étaient finies, et bien finies.

« Je suis envoyé pour m'assurer que tu vas bien, attaquaï-je.

- Envoyé ? Par qui ?

- Le gouvernement français... » Devant son expression d'incompréhension, je me crus obligé d'ajouter : « La France est un pays. Nous sommes sur son territoire.

- Et alors ?

- Alors ? Ces gens-là préféreraient te savoir sous bonne protection dans une chambre d'un grand hôtel plutôt qu'ici.

- Les Verts sont mes potes.

- Les Verts te prennent pour un dieu.

- Qui te dit que je n'en suis pas un ?

- Tu es un Martien. »

Il me tendit soudain le joint, sans doute parce qu'il ne trouvait rien à répondre. « T'en veux ? »

Je secouai la tête. « J'ai arrêté.

- Quelle drôle d'idée ?

- Ça me rendait parano.
- Parano ?
- Paranoïaque.
- C'est une maladie mentale, non ?
- Dans ses formes graves, oui. Là, c'était juste un effet secondaire désagréable. Disons que ça me flanquait des angoisses irraisonnées.

- Alors, t'as arrêté ?
- Oui.
- C'est marrant : à moi, ça me donnerait plutôt envie de rigoler... ou alors de fermer les yeux et de me laisser porter par... T'es sûr que t'en veux pas ?

- Sûr et certain. Écoute, le Camp est cerné. Si tu n'en sors pas de toi-même assez rapidement, les flics vont être obligés de venir te chercher. Et comme ils croient que tu as été enlevé, ils risquent d'être un peu... brutaux. »

Il tourna un œil intrigué dans ma direction. « Brutaux ? répéta-t-il du bout des lèvres.

- Violents. »
Il ricana. « Ça n'est pas pour me déplaire. Qu'ils y viennent !
- Tu ne comprends pas : c'est aux Verts qu'ils vont s'en prendre. Parce qu'ils les pensent potentiellement complices des ravisseurs.
- Quels ravisseurs ?
- Le plus simple serait que tu me suives. Une fois hors du camp, tu seras pris en charge, et tu n'auras plus à t'occuper de rien...
- Je préfère rester ici. Va le leur dire.
- Ce n'est pas ce qu'ils ont envie d'entendre.
- Tant pis pour eux.
- Donc, tu te contrefiches de ce qui peut arriver aux Verts... *par ta faute ?* »

Il me dévisagea avec des yeux ronds. « Hé, minute : ce sont eux qui m'ont accueilli. Moi, je n'avais rien demandé. J'ai même été surpris de découvrir qu'ils me prennent pour un dieu, tu vois ? »

Je voyais surtout que j'allais avoir toutes les peines du monde à le décider à m'accompagner. Par bonheur, il me restait plusieurs atouts dans ma manche - dont un petit pistolet à air comprimé tirant des fléchettes censées paralyser temporairement le Petit Homme vert. Je commençais à me demander si je n'allais pas l'employer et filer, l'ambassadeur sur l'épaule, avant le retour du *Truthman*, lorsque la porte d'entrée de la maison fut rabattue contre le mur avec une

violence qui n'augurait rien de bon.

« *It's there !* aboya une voix rude. *Take it and kill him !* »

Contexte #2

« *Venez travailler en URSS !*

» *Depuis quatre-vingts ans, des camarades travailleurs de tous les pays viennent aider les camarades travailleurs de la grande Union soviétique à ériger un monde meilleur, débarrassé de la tyrannie du capitalisme bourgeois aux mains des crypto-fascistes.*

» *De nombreux emplois vous sont offerts dans toutes les spécialités. Que vous soyez camarade travailleur manuel ou camarade travailleur intellectuel, l'URSS a besoin de vous pour assurer la victoire définitive de la dictature du prolétariat et le règne du socialisme sur toute la planète.*

» *Ne gaspillez pas votre énergie pour un patron qui vous exploite. Mettez-la plutôt au service de la plus grande des causes : le bonheur de l'Humanité.*

» *Camarades travailleurs, l'objectif fixé par Marx est désormais à notre portée. Unissons-nous et demain, l'Internationale sera le genre humain !* »

(Affiche de recrutement soviétique, circa 1990.)

3. Un peu d'action

« Ces Martiens... ces Martiens que l'Amérique nous envoie à la face sont des veaux - petits et un peu verts, mais des veaux tout de même. »

Général De Gaulle, discours télévisé du 6 septembre 1967.

Malgré ma maîtrise de l'anglais - que je parle presque aussi bien que le russe, c'est tout dire -, ou peut-être à cause d'elle, je faillis ne pas

comprendre à temps qu'on venait de donner l'ordre de me tuer, occupé que j'étais à m'interroger sur les raisons qui poussaient le nouveau venu à employer le pronom personnel neutre *it*, théoriquement réservé aux choses et aux animaux, pour désigner l'ambassadeur.

Puis, avec ce qui me parut rétrospectivement une lenteur mortelle - *Kill him !* - , le sens de ses paroles - *KILL HIM !!* - se fraya un chemin à travers ma conscience - *KILL HIM !!!* - et, court-circuitant ma volonté défaillante, il déclencha une série de réflexes conditionnés - *KILL HIM !!!*

Ou alors, ce fut le claquement sec de la sécurité d'une arme que l'on ôtait.

Je me jetai sur le côté, tout en dégainant de la main gauche le petit automatique logé dans un holster sous mon aisselle droite.

Oui, je suis ambidextre. Ça aide, parfois.

Une rafale crépita, des projectiles me frôlèrent pour aller s'enfoncer dans le lino vert pâle. Je roulais déjà à terre, protégé du tireur par la cloison qui séparait les deux pièces. Je me redressai d'un coup de reins et, le bras tendu, je pressai la détente à deux reprises, tirant à l'aveuglette à travers le seuil. Ma deuxième balle dut faire mouche, à en juger par le cri de douleur qui s'éleva aussitôt après que je l'eus tirée.

Comme je m'y attendais, j'obtins en réponse un véritable tir de barrage qui grêla le fond de la pièce d'une constellation d'impacts déchiquetés. Le trouble-fête avait donc des complices, mais il m'était difficile d'estimer leur nombre, car ils avaient tiré tous en même temps. J'aurais cependant parié qu'ils n'étaient pas plus de deux ou trois.

Soudain inquiet pour l'ambassadeur, je le cherchai du regard. Je le découvris debout derrière moi, qui finissait de se rhabiller avec des gestes paisibles. Il avait fait bigrement vite, mais il semblait avoir un mal fou à nouer sa cravate ornée d'une *pin-up* en petite tenue. Comme je m'étais instinctivement accroupi lorsque nos agresseurs avaient riposté, je me trouvais à la bonne hauteur pour lui donner un coup de main.

« Je vais te sortir de là », chuchotai-je.

Il leva vers moi des yeux inexpressifs, d'un vert plus pâle que sa peau. « Tu m'as l'air bien sûr de toi.

- Je suis là pour ça.

- Je croyais que tu étais venu me chercher. »

Une nouvelle salve couvrit heureusement ma réponse, qui n'avait pas grand-chose de diplomatique. Je crois que c'était l'absence

apparente de toute inquiétude chez le Martien qui m'irritait. Ne comprenait-il donc pas que nous étions en danger de mort ?

Enfin, surtout moi, mais nul n'était à l'abri des balles perdues.

Cette fois, je parvins à identifier quatre armes différentes - deux Uzi, un fusil-mitrailleur et un revolver de gros calibre, .38 Special ou .357 Magnum. Si nous avions été dans un roman d'espionnage, j'aurais dit que ça sentait la CIA à plein nez.

Je distinguai du coin de l'œil un mouvement derrière l'unique fenêtre de la pièce - celle par laquelle le *Truthman* et moi avions brièvement assisté aux ébats du Petit Homme vert et de sa brochette d'hétaïres. J'étais déjà en train de lever mon arme, prêt à faire feu, lorsque je reconnus derrière la vitre le visage resplendissant d'inintelligence du simple d'esprit. Il choisissait bien son moment, celui-là ! J'avais bien failli lui expédier une balle avant de l'identifier. Je lui intimai par signes de s'en aller, mais il préféra ignorer mes gestes désespérés pour rester là à contempler le Martien avec des yeux de sardine plus très fraîche.

Il devenait urgent de donner l'alerte. Je ne dirais pas que je me sentais soulagé que le dispositif des forces de l'ordre fût en fin de compte appelé à intervenir, mais il est vrai que cela me réconfortait de le savoir là, tout autour du Camp de Mars, prêt à nous tirer d'affaire.

Ou à compliquer un peu plus la situation. On ne savait jamais, avec ces gens qui ont la drôle d'idée de tous porter le même uniforme.

Je mis sous tension le petit émetteur dissimulé dans mon écharpe et approchai de mes lèvres le micro cousu dans les franges qui la bordaient : « Grand Bonhomme ? » J'avais chuchoté ces mots, espérant que le son de ma voix ne parviendrait pas à nos agresseurs. « Ici Petit Homme vert. »

Une voix nasillarde grésilla dans mon oreillette : « Je vous écoute, P.H.V.

- J'ai retrouvé le Bébé volé, mais on essaye de me le reprendre. Magnez-vous le train ! Je laisse l'émetteur branché... »

J'étais sur le point d'ajouter que nous n'étions pas en présence d'un enlèvement, et que les Verts n'avaient de toute manière rien à voir avec ce mic-mac, lorsqu'une nouvelle série d'impacts rageurs fit trembler le mur derrière lequel je m'abritais, à hauteur de ma poitrine ; nos agresseurs évitaient de tirer trop bas, sans doute par crainte de toucher l'ambassadeur. Par chance, la cloison résista vaillamment ; dans le cas contraire, toute la partie supérieure de mon individu aurait été hachée menu.

Je ripostai, puis me hâtai de recharger mon arme tandis qu'une grêle de projectiles secouait à nouveau la paroi. L'une d'elle parvint

même à traverser le polymère moulé ; elle passa en chuintant à quelques centimètres de mon nez pour aller se perdre dans le matelas circulaire, dont l'état suggérait qu'il venait de servir de théâtre à sa dernière orgie.

Il était hors de question de moisir dans ce piège. La porte d'entrée nous étant interdite, la fenêtre demeurait la seule issue, à condition d'y parvenir sans recevoir une volée de balles : comme elle se trouvait à l'autre bout de la pièce, nous étions obligés de nous découvrir si nous voulions l'atteindre.

« Qui sont-ils ? » demanda l'ambassadeur.

Avançant la main dans l'embrasure de la porte, je tirai au hasard quelques balles qui durent se loger dans les murs ou le plafond de la pièce voisine, avant de répondre : « J'aimerais bien le savoir.

- Tu n'en as pas la moindre idée ?

- Il me paraît plus important de filer d'ici », éludai-je en désignant la fenêtre du menton.

Le Martien acheva d'ajuster sa veste croisée, tira sur sa cravate pour en assurer le nœud confectionné par mes soins, se pencha pour essuyer une trace sur sa chaussure gauche à l'aide de sa manchette empesée, avant de m'adresser un clin d'œil caricatural qui me donna à penser qu'il avait appris cette mimique récemment - sans doute depuis son arrivée sur Terre quelques jours auparavant.

« Prépare-toi à foncer ! » annonça-t-il avec un sourire qui évoqua pour moi quelque carnassier extraterrestre sur le point de s'octroyer un festin de Terriens bien tendres.

Détendant ses courtes jambes, il effectua un bond, tout aussi impressionnant que précis, qui l'amena pile dans l'encadrement de la porte. Là, enfonçant ses pouces dans ses oreilles, il se mit à agiter ses doigts souples comme des serpents en tirant la langue avec un bruit absolument répugnant.

Cet acte d'une folle témérité - un ravisseur trop nerveux aurait pu l'abattre par accident - me stupéfia à ce point que je faillis oublier de profiter de l'occasion. Toutefois, si mon esprit demeurait en suspens, mon corps, à nouveau, ne se laissa pas distraire ; j'avais sacrifié assez d'heures à l'entraîner pour qu'il réagît pour ainsi dire tout seul.

Mon passage devant le seuil fut salué avec un léger retard par un concert d'onomatopées et de jurons anglophones, mais nul ne prit le risque de tirer, à cause de l'ambassadeur.

Saisissant celui-ci par le col de sa veste, je le soulevai sans cesser de courir. Il pesait plutôt lourd, eu égard à sa taille, mais je n'eus aucun mal à le prendre dans mes bras pour le protéger d'éventuels éclats de

verre quand je plongeai l'épaule en avant à travers la fenêtre, dont la vitre explosa en une multitude d'éclats miroitants.

L'un d'eux m'entailla la joue, mais j'oubliai immédiatement cette coupure car le contact avec le sol fut un peu plus brutal que je ne m'y attendais. Je réussis toutefois, comme précédemment, à profiter de l'inertie de mon saut pour me redresser après avoir roulé sur moi-même. Serrant toujours l'ambassadeur contre ma poitrine, je brandis mon revolver et fis feu à trois reprises en direction de la fenêtre brisée, tout en battant prudemment en retraite vers la grille du jardin.

Je venais de l'atteindre lorsque les premières balles commencèrent à siffler à mes oreilles. Les kidnappeurs tiraient à présent au coup par coup, toujours pour limiter les risques de toucher l'ambassadeur par erreur. Il était visible qu'on leur avait fait la leçon.

Je poussai la grille et tournai à gauche sans cesser de courir. Aucune trace du *Truthman* aux abords de sa tente. Je ralentis le pas pour ramasser dans le feu encore vif une branche enflammée et, me retournant, je la lançai derrière moi de toutes mes forces sur le premier de nos poursuivants au moment précis où il sortait du jardin. Il eut une hésitation, l'un de ses complices le heurta de plein fouet, et tous deux roulèrent au sol avec force imprécations.

Le brandon, quant à lui, tomba à plusieurs mètres d'eux. Trop court. Mais le résultat était quand même là.

« Joli coup, commenta le Martien, sur un ton dont je n'aurais su dire s'il était moqueur ou admiratif. Si tu me lâchais, maintenant ? »

Je m'aperçus que je le tenais toujours dans mes bras comme un gros bébé un peu trop vert. Avisant un sentier qui partait sur ma droite, je m'y engageai et le suivis sur une dizaine de mètres avant de m'arrêter, hors de vue de nos agresseurs, pour déposer l'ambassadeur à terre.

Nous n'eûmes pas besoin de nous concerter pour repartir à toutes jambes ; nos poursuivants venaient en effet de déboucher à l'entrée du sentier. Une courte rafale salua notre fuite, aussitôt interrompue par un ordre aboyé d'une voix de sergent-instructeur des *marines*.

Mon compagnon semblait n'éprouver aucune difficulté à se maintenir à ma hauteur. Outre sa petite taille, il aurait pourtant dû être handicapé par le fait qu'il venait d'une planète dont la pesanteur atteignait à peine le tiers de celle de la Terre. L'atmosphère nettement plus dense que sur son monde d'origine ne paraissait pas non plus le gêner, et je me demandai soudain à quoi pouvait bien ressembler l'intérieur de son corps. Possédait-il seulement des organes équivalents aux nôtres ?

Rien n'était moins sûr.

De fil en aiguille, nous avions acquis une trentaine de mètres

d'avance sur nos poursuivants, qui peinaient un peu dans la montée à cause du poids de leur équipement. Comment des soldats en tenue de combat, vêtements léopard et visage noirci à la suie, avaient-ils pu s'infiltrer si loin à l'intérieur du Camp de Mars sans se faire repérer ?

Nous débouchâmes soudain sur une esplanade délimitée par un demi-cercle de rochers dont les masses agglutinées dessinaient d'étranges silhouettes dans la nuit froide. Regroupées autour de quatre ou cinq foyers de grande taille, plusieurs dizaines de tentes aux formes tout aussi variées que celles des blocs entassés se dressaient sur cette surface à peu près plane.

Nous nous engageâmes sans hésiter dans ce véritable labyrinthe de toile, profitant de la disposition des lieux pour semer nos agresseurs. Avisant soudain un grand tipi laissé ouvert, j'y entraînai l'ambassadeur et rabattis derrière nous le pan de tissu imperméable qui tenait lieu de porte. Puis nous nous dissimulâmes dans le fond, derrière des piles de vêtements et de couvertures d'où émanait une entêtante odeur de roussi.

Un instant plus tard, deux hommes passèrent en courant devant la tente. Le bruit sifflant de leur respiration et les divers bruits caractéristiques qui ponctuaient chacun de leurs pas - cliquetis métalliques, grincement de sangles, etc. - m'apportèrent la confirmation qu'ils faisaient bien partie des ravisseurs.

« Qui est-ce ? » interrogea l'ambassadeur une fois que leurs pas eurent décré dans le lointain.

J'en avais une idée, mais je ne voyais pas l'utilité de la lui faire partager. « Difficile à dire, marmonnai-je.

- Ils parlaient anglais. » C'était une affirmation.

« Tu comprends cette langue ?

- Celle-là - et une soixantaine d'autres. »

Il avait énoncé ce fait sans la moindre émotion, comme si cela n'avait rien de surprenant à ses yeux. Je demurai un instant, pensif, à contempler son visage vert - et surtout son front bombé, assez haut pour accueillir une douzaine de plis. On ne mesure certes pas l'intelligence à la hauteur du front - sauf peut-être dans des cas aussi extrêmes que celui du simple d'esprit - mais il me semblait que le Martien devait à tout le moins posséder une capacité mémorielle impressionnante pour maîtriser un si grand nombre de langues.

Lesquelles, à n'en pas douter, devaient être considérablement différentes de celle(s) qu'il parlait en temps normal sur sa fichue Planète rouge.

« Alors, tu avais compris qu'ils voulaient me tuer ?

- Et m'enlever. Oui. »

Les écailles me tombèrent des yeux. D'obscur, les raisons du comportement provocateur de l'ambassadeur, juste avant que nous ne quittions la maison, étaient devenues évidentes. C'était bel et bien pour me permettre de sauver ma peau qu'il avait un instant distrait nos agresseurs. Et le fait qu'il sût que ceux-ci ne menaçaient pas sa vie n'était rien, de mon point de vue, à l'aspect authentiquement héroïque de son attitude.

« Merci », dis-je, touché bien malgré moi.

Il haussa une arcade sourcilière dépourvue de toute pilosité. « Je ne vois pas pourquoi.

- Pour avoir fait diversion, tout-à-l'heure...

- Oh, ça ? C'était juste histoire de tester leurs nerfs. »

Je lui fis signe de se taire, car des pas se rapprochaient. Leur rythme lent suggérait qu'il s'agissait d'un habitant du Camp, mais les discrets cliquetis qui les accompagnaient trahissaient le port d'objets métalliques dont je n'imaginais que trop bien la nature.

Je tordis mon poignet de la *bonne* manière, et le petit pistolet à fléchettes tomba pour ainsi dire dans ma main. Par souci de discrétion, si cela se révélait nécessaire, mieux valait employer cette arme que le bruyant revolver dont le holster pesait sur mes vertèbres lombaires.

À force de tendre l'oreille, je finis par acquérir la conviction que l'inconnu était seul. Il s'arrêtait environ tous les vingt pas, ce qui correspondait à la distance moyenne séparant les tentes. Respirant aussi doucement que possible, je m'efforçai de reconstituer son parcours d'après les sons qui me parvenaient, tandis que ma tension montait peu à peu dans mes membres.

Le pan de tissu qui barrait l'entrée fut soudain rabattu. Une silhouette trapue se découpa, sombre, dans la faible lumière d'un feu de camp situé à une vingtaine de mètres de là. Elle demeura un instant immobile, donnant l'impression de humer l'air, avant de se décider à pénétrer dans le tipi.

La perspective d'être découvert balaya mes ultimes hésitations ; je levai mon pistolet à air comprimé et pressai la détente, visant la cuisse droite. L'inconnu poussa un juron anglophone que je ne connaissais pas mais qui me parut plutôt obscène. Puis il esquissa le geste de baisser la main vers le point d'impact, mais la drogue s'attaquait déjà à son système nerveux car il bascula en avant dans le même mouvement, inconscient avant même de toucher le sol.

Sortant de ma cachette, j'allai m'agenouiller auprès de lui pour le

soulager de ses armes. Ce type était un véritable arsenal vivant : outre un Uzi, la réserve de cartouches qui allait avec et le classique poignard de combat des G.I., il avait sur lui une demi-douzaine de grenades de deux modèles différents, un petit revolver à canon court, une boîte de pastilles fumigènes, un stylet acéré dans l'une de ses bottes et un couteau de lancer parfaitement équilibré dans l'autre.

Rien n'indiquait qu'il fût en liaison avec ses complices, mais son équipement radio pouvait être miniaturisé et camouflé, j'étais bien placé pour le savoir.

« Joli matériel, commenta mon compagnon à voix basse. Les Terriens sont vraiment très inventifs dans ce domaine. »

Inexplicablement, cette réplique tout droit sortie d'un vieux *pulp* de science-fiction me fit dresser les cheveux sur la tête. Cela venait-il de l'admiration que j'avais cru percevoir dans la voix de l'ambassadeur ? Ou de la subite impression que celui-ci n'avait cessé de jouer un rôle depuis que je l'avais rencontré, ce qui revenait à dire qu'il se fichait de moi - et pas seulement de moi ?

« Vous n'avez pas d'armes, sur Mars ? »

Cette réplique n'était pas plus originale que sa remarque, et sa réponse le fut encore moins :

« Pourquoi en aurions-nous ? Elles ne nous serviraient à rien. »

Si , songeai-je. À vous défendre contre les Terriens quand ils auront décidé de vous imposer leur volonté.

Ce qui, les connaissant, ne saurait tarder.

Contexte #3

« La fuite des cerveaux s'accélère aux États-Unis. Selon les statistiques publiées hier par les services d'immigration soviétiques, plusieurs dizaines de milliers de chercheurs, ingénieurs et intellectuels américains, ont quitté les États-Unis pour l'URSS ou l'un de ses pays satellites au cours des six derniers mois. Les observateurs s'accordent pour voir deux causes à cet exode : l'effondrement de l'économie américaine, qui pousse les jeunes diplômés à l'exil, et la volonté de démocratisation de l'Union soviétique, que celle-ci a démontrée lors des récentes élections municipales.

» Une rapide analyse des chiffres fournis montre que scientifiques et techniciens choisissent plutôt les Républiques soviétiques, et plus particulièrement la R.S.S. de Russie, tandis que les intellectuels préfèrent les pays d'Europe de l'Est ayant récemment ouvert leurs frontières, comme la Tchécoslovaquie, la Hongrie et la Lituanie, sans doute à cause des exemptions fiscales dont les artistes y bénéficient. »

(Journal télévisé du 21/07/1993.)

4. Jésus-Christ est un Martien

« HENDRIX - Hé, les mecs, vous savez quoi ?

LE PUBLIC - Non ! Non !

HENDRIX - Vous savez pas c'qu'on vient d'me dire ?

LE PUBLIC - Quoi ? Quoi ?

HENDRIX - D'après la NASA... (Il plaque un accord assourdissant.) D'après la NASA, y aurait des Martiens sur Mars ! (Nouvel accord, qui se prolonge en un larsen suraigu.) Et même qu'ça s'rait des p'tits hommes verts !

LE PUBLIC - (Éclat de rire général.) »

Jimi Hendrix - Introduction à « Wild Thing » dans le film *Monterey Pop*.

Sans prévenir, mon oreillette se mit à diffuser un vieux tube yéyé des années 60. Le son, qui évoquait celui d'un 78 tours qui a bien vécu, ne permettait pas d'identifier les paroles, mais il n'était pas assez mauvais pour m'empêcher de reconnaître le morceau : *Mon fiancé est venu d'Mars*, par Sylvie Vartan.

Je me demandai ce que la chanteuse aux incisives trop écartées aurait pensé de la scène à laquelle j'avais assisté quelques instants plus tôt. Sans doute n'avait-elle pas songé une seule seconde aux mœurs sexuelles des Martiens à l'époque déjà lointaine où elle avait enregistré cette ritournelle niaise et entêtante.

Cherchant du bout de l'annulaire la molette de réglage des fréquences, qu'un rigolo qui avait dû voir trop de films de James Bond avait trouvé malin de dissimuler à l'intérieur du col de ma veste, je la

tournai d'un cran, puis interrogeai à voix basse dans les franges de mon écharpe :

« Grand Bonhomme ? » Pas de réponse. J'insistai : « Grand Bonhomme ? Ici Petit Homme vert. »

Je tournai à nouveau la molette. Cette fois, ce fut *Jésus-Christ est un Martien*, par l'ex-époux gominé de l'interprète de la scie précédente, qui me vrilla le tympan. Et *Des Fleurs et des Martiens* qui lui succéda au cran suivant, chanté par une Nana Mouskouri gaspillant beaucoup d'émotion théâtrale pour pas grand-chose, n'améliora pas vraiment mon humeur. Le récepteur avait de toute évidence pris un choc. Il ne me restait par conséquent plus aucun moyen de vérifier si l'émetteur continuait à guider vers moi les petits hommes bleus qui encerclaient le Camp de Mars, mais j'étais enclin à craindre qu'il ne fonctionnât lui aussi de travers.

« Tu as mal à l'oreille ? » s'enquit l'ambassadeur.

J'ôtai de mon conduit auditif l'auriculaire avec lequel je venais d'éteindre l'oreillette. Même le cynique Jacques Dutronc et ses deux cents milliards de petits Martiens ne pouvaient que me distraire en la circonstance.

« J'ai surtout perdu le contact.

- Avec le Grand Bonhomme ?

- Tu as l'ouïe fine. »

Portant la main gauche à sa bouche, il prit une dent entre deux doigts et l'arracha sans effort apparent. Cela pouvait difficilement passer pour une réponse claire, mais je compris que j'allais devoir m'en contenter lorsqu'il jeta la dent - d'un très beau vert pâle - dans le bac à déchets.

Une rafale claqua sèchement non loin de nous,

aussitôt suivie d'un brouhaha ponctué de cris et de gémissements qui n'augurait rien de bon. Il s'écoula quelques secondes, puis des coups de feu isolés se mirent à retentir ; ils provenaient pour la plupart d'armes semblables à celles qui équipaient nos poursuivants, mais les détonations les plus éloignées étaient incontestablement l'œuvre des Kalachnikov équipant la gendarmerie française.

Il me semblait que le brouhaha venait dans notre direction. M'approchant de l'entrée, je jetai un coup d'œil à l'extérieur, au moment précis où une jeune femme en robe longue passait en courant devant la tente, serrant contre sa poitrine un chat de gouttière au poil hérissé.

« Tire-toi, *Bruder*, me lança-t-elle sans s'arrêter. Il y a tes tinques afec tes flinques qui arrifent ! » Elle continua sa course sans avoir

remarqué la présence de l'ambassadeur.

« Tu as entendu ce qu'elle a dit », lançai-je à celui-ci en me tournant vers lui.

Il hocha la tête en un geste très humain. « Que comptes-tu faire ?

- Suivre son conseil. »

Il était inutile, et devenait même dangereux, de rester immobile, surtout si l'on prenait en compte le fait que nous n'avions plus de balise radio. Mieux valait essayer de trouver un coin plus tranquille. Ce n'était pas ça qui manquait : le Camp s'étendait sur plusieurs dizaines d'hectares, et nos poursuivants ne devaient être que quelques douzaines tout au plus.

Mais avant de partir, il me restait une dernière formalité à accomplir. Ramassant une couverture, j'en couvris le type anesthésié ; avec un peu de chance, ses petits copains ne le remarqueraient pas, et nous aurions un prisonnier à interroger une fois ce cirque terminé.

« Tu as peur qu'il prenne froid ? »

De manière inexplicable, j'eus la certitude que le Petit Homme vert était sérieux en me posant cette question. Aussi mentis-je effrontément, sans trop savoir pourquoi : « Oui.

- Ça t'arrive souvent de prendre soin comme ça des gens qui veulent te tuer ? »

En dépit de la gravité et de l'urgence de la situation, je sentis une puissante envie de rire me monter aux narines.

« Tu crois que c'est le moment de discuter ? » répliquai-je d'une voix qui sonnait faux car je luttais pour contenir mon hilarité.

Il reconnut que non, ce qui prouvait qu'il était parfois accessible à la raison, et nous sortîmes du tipi après avoir vérifié qu'il n'y avait personne en vue.

Nous avons parcouru quelques dizaines de mètres dans la direction où la femme à l'accent allemand avait disparu, quand une exclamation s'éleva sur notre gauche :

« *It's here ! Follow me !* »

Tournant la tête sans cesser de courir, je découvris un groupe d'une demi-douzaine d'hommes en tenue de camouflage, à vingt mètres tout au plus. Voyant que l'un d'eux avait déjà commencé à lever son arme, je dégoupillai l'une des grenades quadrillées prélevée sur leur complice et la projetai de toutes mes forces dans leur direction. Ils plongèrent à terre, se protégeant le visage de leurs avant-bras repliés.

L'ambassadeur et moi ne nous attardâmes pas pour contempler les effets de l'explosion qui fit trembler le sol moins d'une seconde plus

tard. L'un dans l'autre, la grenade nous avait fait gagner vingt mètres de plus sur nos poursuivants, estimai-je en les voyant réapparaître derrière nous tandis que nous escaladions une faible pente, pestant à cause des cailloux qui ne cessaient de rouler sous nos pieds.

Histoire de faire taire quelques instants les balles qui recommençaient à siffler à mes oreilles, je me débarrassai discrètement d'une autre grillade quadrillée. Cette fois, l'ambassadeur et moi étions un peu trop près d'elle lorsqu'elle explosa : nous fûmes projetés à terre par le souffle - mais il en allait de même pour les costauds en treillis bariolé, qui n'avaient pas vu venir le coup dans la pénombre.

Si ma vie n'avait pas été en danger, j'aurais sans doute commencé à trouver tout ça un peu lassant. Je me relevai vivement, profitant du mouvement pour expédier bien ostensiblement une troisième grenade - lisse, cette fois - en direction de nos poursuivants. Trois d'entre eux firent mine de battre en retraite, tandis que deux autres expédiaient dans ma direction quelques balles qui manquaient à l'évidence de précision.

Le sixième homme ne se releva pas. Je n'aurais pas juré qu'il était mort, mais si ce n'était pas le cas, il avait visiblement reçu un vilain coup.

La grenade projeta vers le ciel une gerbe de flammes blanches qui éclaira les environs d'une lumière crue évoquant le flash d'un gigantesque appareil photo - et cette vision, dont la durée n'excéda pas quelques secondes, voire quelques fractions de seconde, se grava pour toujours dans ma mémoire...

Nous nous tenions au sommet d'une vague hauteur, dont l'échine arrondie semée de rocaille séparait le dédale de toile d'un autre secteur du Camp où caravanes, autobus aménagés et camping cars délabrés se serraient frileusement les uns contre les autres. Au-delà de cette zone surpeuplée, l'Étang de Mars miroitait dans la lumière aveuglante de la grenade éclairante, qui révélait également l'imposante et majestueuse silhouette mauve pâle du dirigeable de l'Agence météo flottant quelques dizaines de mètres à peine au-dessus des véhicules garés dans le plus parfait désordre.

L'aéronef jouait donc un rôle dans cette affaire, mais j'aurais bien voulu savoir lequel. Il pouvait tout aussi bien faire partie du dispositif qu'avoir amené nos agresseurs à pied-d'œuvre.

L'obscurité revint, plus compacte en apparence qu'un instant auparavant à cause de l'éblouissement dont je venais d'être victime. Supposant que nos poursuivants étaient eux aussi provisoirement aveuglés, je saisis à tâtons la main de l'ambassadeur et je l'entraînai

vers la zone survolée par le dirigeable.

C'était un pari, bien sûr, mais j'estimais avoir de bonnes chances de le gagner. Amener clandestinement jusqu'au Larzac un faux aéronef météo était en effet incomparablement plus difficile que d'en emprunter un le plus légalement du monde à l'Agence gouvernementale concernée.

Sans compter qu'il était bien connu que les Américains se méfiaient des dirigeables depuis l'incendie du *Hindenburg*, bien que l'hydrogène trop inflammable alors employé eût été remplacée depuis belle lurette par de l'hélium.

Nous étions presque arrivés au pied du coteau lorsque le faisceau d'un projecteur suspendu dans les airs entreprit de fouiller la nuit, tandis qu'une voix sépulcrale aux accents métalliques résonnait, puissamment amplifiée par un jeu de haut-parleurs : « Que personne ne bouge ! Ceci est une opération de police. »

Les types en treillis de combat répondirent par quelques salves inefficaces, dont la seule conséquence fut d'attirer sur eux le cône de lumière tombant des cieux. Ils n'étaient plus que quatre. Où le cinquième avait-il bien pu passer ?

« Rendez-vous ! » ordonna la voix.

Répondant à ma question informulée, un unique coup de feu claqua dans les ténèbres. Le projecteur s'éteignit dans un fracas de verre brisé.

L'ambassadeur et moi venions d'atteindre les premiers véhicules. Comme je n'avais pas été directement soumis au faisceau de lumière, ma sensibilité rétinienne demeurait meilleure que celle de nos poursuivants - à l'exception, peut-être, du tireur isolé, mais il était présentement trop occupé à mitrailler le dirigeable, sans résultat apparent, pour se lancer à nos trousses. En résumé, je les distinguais sous la forme de silhouettes à peine plus sombres que la nuit, alors qu'ils étaient incapables de discerner notre présence au sein de l'obscurité environnante.

Pour les semer, il nous aurait suffi de progresser en nous tenant à l'écart des feux, mais je décidai d'accroître l'avantage dont nous disposions. Dégoupillant une autre grenade au magnésium, je la lançai vers le haut de la butte, puis me hâtai de me protéger les yeux tout en conseillant à mon compagnon d'en faire autant.

Nous repartîmes en courant dès que l'intense lumière blanche se fut éteinte, pendant que s'élevait derrière nous un concert de jurons anglophones, dont la plupart me parurent typiquement nord-américains.

L'hypothèse CIA se confirmait.

Ce n'était pas une constatation agréable, car les troupes spéciales de l'Agence étaient réputées pour leur efficacité rimant avec brutalité ; le corps criblé de quatre cent onze projectiles de Fidel Castro en témoignait, et il n'était pas le seul.

Mieux valait me hâter si je ne voulais pas subir un sort analogue.

« Par ici ! » Un Vert dans la cinquantaine, debout dans l'espace séparant deux caravanes, nous faisait signe de le suivre. La faible lumière du feu de camp le plus proche dansait sur ses traits, accentuant aléatoirement rides et méplats, mais je le reconnus sans hésiter ; on n'oubliait pas un profil comme le sien.

« Youssef ? » soufflai-je, surpris et ému.

Sa lèvre inférieure trembla. Il venait de me reconnaître lui aussi. « Qu'est-ce que tu fous là ? grommela-t-il, encore sous le coup de la surprise. Non, on verra ça plus tard », enchaîna-t-il sans me laisser le temps de répondre.

Il nous guida au pas de course à travers ce nouveau dédale que ses habitants avaient fui, sans doute en prévision du combat dont il n'allait pas tarder à être le théâtre. Cette fois, lorsque nous nous arrêtâmes, tout indiquait que nos poursuivants avaient perdu notre trace : les détonations qui crevaient la nuit par intermittence s'éloignaient peu à peu vers le nord.

« Alors, comme ça, vous vous connaissez ? s'enquit l'ambassadeur, apparemment fort réjoui par cette nouvelle.

- Oui. Youssef a été mon maître pendant quatre ans.

- Ton maître ?

- Mon professeur. »

Le Petit Homme vert se tourna vers notre nouveau compagnon. « C'était un bon élève ? »

Youssef leva les yeux au ciel. « L'un des pires. Quand il ne séchait pas les cours, il passait son temps à se bagarrer... Il faisait le désespoir de ses parents - et le mien par la même occasion. »

Il y eut une série de coups de feu, principalement des armes de poing. Plusieurs rafales de Kalachnikov leur répondirent. Tout cela se passait trop loin pour nous inquiéter.

Laissant mon maître raconter au Martien curieux mes frasques enfantines, je remis mon oreillette sous tension. Après un bref instant de silence, j'eus droit cette fois à *Je t'aimerai sur le Grand Canal*, interprété par un Julio Iglesias sirupeux au possible. Au cran suivant, ce chef-d'œuvre de guimauve musicale fut remplacé par Sheila et Ringo interprétant *Laisse les gondoles sur Barsoom*, puis ce fut Pierre Perret et son sautillant *P'tit zizi des p'tits Martiens*.

Songeant que la documentation des paroliers de variétés laissait décidément à désirer, je m'apprêtais à éteindre l'inutile ustensile, quand une voix bien connue succéda soudain au rigolo au nez en trompette :

« Petit Homme vert ! Ici Grand Bonhomme. Petit Homme vert, répondez ! »

J'approchai de mes lèvres les franges de mon écharpe. « Ici Petit Homme vert. Je vous reçois quatre sur cinq.

- Où êtes-vous ? Nous n'arrivons pas à vous localiser. »

Je jetai un coup d'œil vers le ciel, pour vérifier que l'ombre immense qui masquait les étoiles se trouvait toujours là. « Pratiquement sous le dirigeable.

- Parfait. Il est des nôtres. Nous allons le prévenir. Signalez visuellement votre position et il descendra vous chercher.

- À condition que l'ennemi ne nous ait pas...

- L'ennemi, c'est notre affaire ! Contentez-vous de conduire l'ambassadeur en sûreté.

- Oui, patron. »

Seul un mur de grésillements me répondit. S'il y avait une chose que l'individu qui se dissimulait provisoirement sous le pseudonyme de Grand Bonhomme détestait, c'était bien qu'on l'appelât « patron ». Il estimait qu'il s'agissait là d'un grave manque de respect, à sa personne tant qu'à sa fonction - mais surtout, en fait, à ses opinions politiques -, et j'étais bon pour recevoir un savon de sa part quand nous ferions le bilan de l'opération.

J'interrompis Youssef et l'ambassadeur au beau milieu d'une histoire que tous deux semblaient trouver passionnante. Je ne me préoccupai même pas de savoir de quoi il s'agissait. Mon vieux maître possédait une mémoire d'éléphant, et j'avais fait suffisamment de trucs stupides pendant mon séjour au Camp de Mars pour lui procurer une source quasiment inépuisable d'anecdotes où je n'avais pas toujours le beau rôle.

« Il faut signaler notre position au dirigeable », annonçai-je, l'index levé vers le ciel.

Une Kalachnikov aboya une longue rafale, à laquelle ne répondirent que des gémissements à fendre l'âme.

« Comment ? interrogea le Petit Homme vert en scrutant le ciel obscur de ses yeux plissés.

- Agitons des torches », suggéra Youssef.

Il fit deux pas de côté pour aller s'agenouiller auprès d'un petit feu

dont il ne subsistait que des braises rougeoyantes - fort heureusement en grande quantité. S'emparant d'une branche, il souffla dessus ; une flamme jaune jaillit, épousant l'extrémité du brandon. Youssef me le tendit et recommença la même opération avec un autre morceau de bois. Un instant plus tard, chacun équipé de deux torches improvisées, nous nous mîmes à courir en les agitant.

Des nombreux coups de feu qui avaient retenti pendant ce temps, seuls trois ou quatre provenaient d'une distance inférieure à cent mètres. Dûment prévenus par qui de droit, les petits hommes bleus étaient en train de repousser les kidnappeurs du Petit Homme vert loin de l'endroit où nous nous trouvions.

Une lumière rouge clignota à plusieurs reprises à la lisière de la zone sans étoile qui signalait le dirigeable. Nous lui répondîmes en agitant de plus belle nos flambeaux. Il y eut alors un bruit dans les ténèbres, celui d'une porte qui coulisse sur des roulettes usées, suivi d'un autre, complexe et prolongé, succession de froissements et de claquements qui me suggéra qu'on venait de nous jeter une échelle de corde. Cherchant celle-ci du regard, j'en entrevis l'extrémité qui se balançait à une cinquantaine de centimètres au-dessus du sol, dix pas sur ma droite.

Je m'apprêtais à avertir l'ambassadeur lorsqu'une croix de feu s'illumina dans le ciel. À peine avais-je eu le temps de reconnaître l'un des planeurs remarqués à mon arrivée, que ce dernier percuta le dirigeable par le travers. Et, bien que l'hélium employé pour gonfler les ballons fût ininflammable, tout comme le tissu imperméable utilisé pour l'enveloppe, l'aéronef s'embrasa d'un seul coup de la tête à la queue, comme s'il avait été imprégné d'hydrocarbures volatiles.

Nous nous dépêchâmes de courir vers l'extérieur de la zone menacée avant que la pluie de débris incandescents qui dégringolait des cieux ne mît le feu à toute cette partie du Camp. Nous étions sur le point de sortir de ce dangereux périmètre lorsque quelque chose percuta mon crâne avec une telle violence que je n'eus même pas le temps de ressentir la moindre douleur.

Contexte #4

« Étant donné les circonstances, nous nous trouvons forcés de dénoncer

le Traité de l'Atlantique Nord," déclare le commissaire européen aux Affaires étrangères à l'issue de la réunion marathon de ces derniers jours. L'incapacité des États-Unis à apporter leur contribution financière au fonctionnement de l'OTAN et la disparition progressive de la menace autrefois constituée par le Bloc communiste rendraient en effet le traité non seulement inutile, mais inutilement coûteux. Les USA sont dès à présent invités à rapatrier leurs derniers missiles Pershing et Eisenhower et à fermer les quelques bases qu'ils conservent encore en Europe occidentale avant la date qui sera choisie pour la réunification de l'Allemagne, c'est-à-dire vraisemblablement d'ici la fin de l'année prochaine. Interrogé sur l'emploi de cette technique dite du "poing sur la table", l'ex-président Michel Rocard a déclaré : "Je pense qu'elle va payer et que les Américains céderont sans faire plus de difficultés qu'il ne leur en faudra pour sauver la face. Car ils ont conscience, comme les soviets et comme nous-mêmes, que le champ de bataille s'est désormais déplacé hors de l'atmosphère terrestre - dans l'espace, et plus particulièrement sur la planète Mars qui, dois-je vous le rappeler ? porte le nom du dieu romain de la guerre." »

(Le Monde du 24/05/1996.)

5. Un aperçu du monde des ombres

« Seuls les L.G.M. peuvent nous débarrasser du G.G.G. »

Graffiti apparu en mai 68.

Je repris connaissance trente-six heures plus tard dans une chambre d'un hôpital militaire. Désorienté et affligé d'un épouvantable mal au crâne face auquel les analgésiques demeuraient impuissants, j'éprouvai tout d'abord quelques difficultés à communiquer avec le personnel, qui me donnait par moment l'impression de s'exprimer en une langue étrangère. Par contre, je n'avais aucun problème pour lire. Ce fut donc par écrit qu'un médecin rouquin aux cheveux en brosse m'expliqua que le choc reçu à la tête avait provoqué un traumatisme touchant notamment certaines aires cérébrales liées au langage ; selon lui, j'étais bon pour plusieurs semaines de rééducation avec l'aide d'un orthophoniste.

Ce brave homme devait posséder un tempérament de Cassandre car

son pronostic se révéla vite pessimiste : trois séances me suffirent en effet pour recouvrer une compréhension parfaite de ce que l'on me disait, tant en français que dans les trois ou quatre autres langues que je parlais ou baragouinais à peu près couramment. Déclaré guéri, je fus autorisé à rentrer chez moi.

Je finissais de me préparer dans cet objectif lorsque le Grand Bonhomme se décida enfin à me rendre visite. Il prétendit qu'il n'avait pu venir plus tôt, mais je ne fus pas dupe : je faisais le guignol sous ses ordres depuis assez longtemps pour savoir qu'il avait au contraire choisi son moment avec soin. Je restai donc sur mes gardes tandis qu'il me racontait d'un air détaché comment les choses s'étaient terminées au Camp de Mars après ma perte de conscience.

« Tu as *presque* accompli ta mission jusqu'au bout, me dit-il avec un sourire en coin. D'après l'ambassadeur, tu ne t'étais pas effondré depuis dix secondes lorsque les gendarmes vous ont trouvés. Vous évacuer n'a posé aucun problème. Par contre, nettoyer le Camp des éléments étrangers qui s'y étaient introduits a pris toute la nuit et la moitié de la matinée.

- Ils étaient si nombreux que ça ?

- Difficile à dire. Entre vingt et trente. Ils ont laissé douze des leurs sur le carreau et les autres ont fui - sauf celui que tu avais mis hors de combat.

- Y a-t-il eu des victimes chez les Verts ?

- Quelques blessés légers. Tes petits copains ont l'air apathique, mais ils sont capables de courir très vite quand il le faut.

- Ce ne sont pas mes petits copains.

- Tiens ? Je croyais pourtant que tu avais grandi parmi eux.

- Ça ne fait pas de moi l'un des leurs.

- Heureusement. »

Devinant qu'il s'apprêtait à enchaîner sur quelque commentaire que je subodorais désagréable, je décidai de ne pas lui en laisser le temps : « Et le type que j'ai anesthésié ? A-t-il parlé ? »

Il m'est interdit par contrat de donner la moindre indication quant à l'identité ou l'apparence physique du Grand Bonhomme, mais je ne pense pas trahir un secret d'État en révélant qu'il possédait des sourcils, et qu'il haussa l'un d'eux avant de me répondre : « En quelque sorte. Comme les techniques habituelles d'interrogatoire étaient inopérantes, nous avons décidé d'user d'agents chimiques modificateurs de conscience. »

Cela me parut une périphrase bien inutile pour dire que la résistance du prisonnier à la torture les avait incités à le droguer

jusqu'à la moelle des os.

« Je croyais que ces méthodes donnaient des résultats aléatoires », remarquai-je.

Comme on pourrait s'y attendre, le Grand Bonhomme était également équipé de deux épaules, qu'il haussa ostensiblement avant de répondre : « Tout dépend de la molécule employée. Nous en avons trouvé une qui, associée à une jolie petite mise en scène concoctée par nos psychologues, a amené notre homme à s'épancher comme au confessionnal. Le problème, c'est qu'il ne sait pas grand-chose. Il a été engagé, ainsi qu'une dizaine d'autres anciens *marines* avec qui il avait déjà eu l'occasion de travailler, par un certain "Ray" qui semble jouer les recruteurs de mercenaires pour des clients désirant demeurer anonymes : ce n'était pas la première fois que notre homme trouvait un job de ce genre par son intermédiaire, mais il a qualifié ses missions précédentes de "très différentes".

- Évidemment, rien ne permet de remonter jusqu'à ce "Ray" ? »

Le Grand Bonhomme secoua la tête.

« Nous avons pu l'identifier d'après la description que le mercenaire nous en a fait, et il l'a reconnu formellement quand nous lui avons montré sa photo : un certain Donald Stark - enfin, nous supposons qu'il s'agit de son véritable nom -, connu pour avoir trempé dans un nombre incroyable d'affaires louches. Est-ce que *the Brotherhood of Eternal Love* te dit quelque chose ?

- La Fraternité de l'Amour éternel ? traduisis-je machinalement. On dirait un nom de secte.

- Eh bien, pas exactement. Mais en un sens, tu n'es pas tombé loin. C'était un genre de tribu hippie, créée par des motards qui s'étaient retrouvés branchés par hasard sur le psychédéisme et qui avaient adoré ça au point de devenir trafiquants par idéologie, aussi bizarre que ça puisse paraître. Ils écoulaient de considérables quantités de cannabis sous diverses formes, mais leur cheval de bataille était le LSD. Quand celui-ci est devenu difficile à trouver en Californie, sur la fin des années 60, les Frères ont pris en main sa fabrication, produisant le fameux *Orange Sunshine* qui a fait le tour de la planète... »

Il ne devait pas être si fameux que ça car je n'en avais jamais entendu parler. D'un autre côté, je dois avouer que mes connaissances sur l'Histoire des années 60 en Amérique se limitaient à quelques bribes. Bien sûr, j'avais comme tout le monde entendu parler du phénomène hippie, du mouvement psychédélique et de la contre-culture, ainsi que du rôle qu'ils avaient joué dans la naissance des Verts, le tout sur fond de guerre du Viêt-Nam, mais cela dessinait dans

mon esprit un ensemble flou quasiment dépourvu de chronologie, où les détails avaient tendance à se confondre. Comme si ces événements flottaient, épars, dans une bulle temporelle indécise au sein de laquelle tout se mélangeait.

« Stark était dans le coup ? » m'enquis-je, histoire d'accélérer un peu les choses.

Le Grand Bonhomme était un incorrigible bavard, je ne pense pas contrevenir à mon contrat en le révélant.

« Il est arrivé plus tard, un peu après la mort du fondateur de la Fraternité. Il a très vite pris en main tout ce qui concernait le trafic de LSD. Il se procurait la matière première en Tchécoslovaquie, synthétisait l'acide en France et l'importait aux États-Unis. Dans les années 70, après le démantèlement de la Fraternité, il a continué ses activités en Europe et au Proche-Orient jusqu'à son arrestation en 75 par la police italienne. En prison, ce petit malin a réussi à gagner la confiance d'un des chefs des Brigades rouges, qui lui a révélé plusieurs projets d'assassinat. Évidemment, Stark est allé tout raconter à la justice locale. Il savait qu'une personnalité politique était menacée, mais il ignorait apparemment qu'il s'agissait d'Aldo Moro. Condamné à quatorze ans de prison, il a été libéré, *très* prématurément, en avril 1979. Il a aussitôt disparu dans la nature, et nous n'en avons plus entendu parler jusqu'à ce que ce mercenaire l'identifie, avant-hier soir », conclut-il.

Puis, à ma grande surprise, il se tut et resta à me regarder avec des yeux inexpressifs.

« C'est tout ? m'étonnai-je.

- Oui - à un petit détail près. »

Il y avait gros à parier que le « petit » détail en question constituait en fait la clef de voûte de toute l'histoire - ou, du moins, l'indice qui nous permettrait d'identifier le commanditaire du kidnapping raté.

Le Grand Bonhomme faisait partie de ces gens qui préfèrent garder le meilleur pour la fin.

« Je t'écoute », dis-je en l'invitant à poursuivre d'un geste de la main.

Il me remercia d'un battement de paupières.

« À l'époque de la Fraternité, Stark a prétendu, ou laissé sous-entendre à de nombreuses reprises, qu'il connaissait bien le monde de l'espionnage. Il a aussi déclaré avoir travaillé pour la CIA, et on lui attribue des contacts dans les milieux terroristes et avec la mafia sicilienne au cours des années 70. »

Voilà quelqu'un qui avait de bien vilaines fréquentations.

« Si je comprends bien, pour ce que nous en savons, le commando

du Camp de Mars pouvait travailler pour à peu près n'importe quelle fripouille assez riche pour embaucher une trentaine de baroudeurs professionnels ? »

Le Grand Bonhomme riva son regard au mien. La couleur qu'avaient pris ses iris - et qu'il m'est défendu de révéler - me glaça le sang. Si je n'avais pas été adossé au mur, j'aurais reculé d'un pas ou deux pour atténuer l'éclat de ces yeux qui me fixaient avec une sympathie d'iceberg.

« C'est une hypothèse que nous continuons à envisager, bien que nous ayons, semble-t-il, trouvé une autre piste qui nous paraît beaucoup plus intéressante...

- La CIA ? »

Un soupçon de chaleur revint dans son regard. « Si Stark a été libéré en 1979, dit-il d'une voix neutre, c'est parce qu'un juge de Bologne a estimé qu'il appartenait depuis 1960 aux services secrets américains.

- C'est un motif de libération anticipée ? »

Il esquissa un semblant de sourire.

« Il faudrait poser la question à un spécialiste du droit italien. »

Le fait qu'il évitât soigneusement de mettre les points sur les i indiquait à quel point l'hypothèse d'une implication de l'agence de renseignement américaine lui paraissait sérieuse. Seulement, il y avait une probabilité qu'il n'avait pas évoquée et qui me paraissait tout aussi crédible, vu le portrait qu'il venait de me tracer de Stark :

« Et s'il roulait pour lui-même, tout simplement ? Ça permettrait d'expliquer pourquoi il réapparaît soudain après plus de vingt ans. Si ce type a fait ne serait-ce que la moitié de ce que tu lui attribues, il doit être bourré de fric. Pourquoi prendrait-il le risque d'opérer à visage découvert ?

- Notre mercenaire a rencontré Stark pour la première fois en 98, mais il pense qu'il devait être en activité depuis deux ou trois ans. On ne peut donc pas dire qu'il *réapparaît*. Il était là, mais nous ne pouvions pas le voir.

- Parce que nous ne le cherchions pas.

- Quelles raisons aurions-nous eues de le faire ? Tous les crimes et délits qu'on aurait pu lui reprocher sont prescrits. Quant à ce qui est d'agir ouvertement, il l'a toujours fait, même s'il lui arrive plus qu'à son tour de changer de nom. C'est le genre de bonhomme à avoir en permanence sous le coude une demi-douzaine d'identités de secours et le baratin qui va avec chacune d'entre elles.

- Je ne vois rien dans tout ça qui lui interdise de faire cavalier seul sur ce coup-là. Il doit bien exister quelques acheteurs potentiels pour

un ambassadeur martien en parfait état de marche, non ? »

Le Grand Bonhomme me dévisagea avec une surprise visible quoique modérée. « Nous n'avions pas envisagé qu'il puisse essayer de le vendre au plus offrant, admit-il. Quoi qu'il en soit, ça ne change pas grand-chose. Quel pays, à part les États-Unis, irait prendre le risque d'un incident diplomatique interplanétaire ?

- La Chine ? suggérai-je sans grande conviction.

- Les Chinois n'engagent pas d'intermédiaires. Ils font tout eux-mêmes. Entre eux. La plupart des personnes extérieures qui ont essayé de leur vendre quelque chose spontanément ont eu des ennuis le plus souvent définitifs. »

Il n'était pas non plus question d'incriminer l'URSS : sans la diplomatie soviétique, les Martiens n'auraient jamais ne fût-ce que *pensé* à envoyer un ambassadeur ; de surcroît, celui-ci avait effectué le voyage à bord d'un vaisseau frappé de l'étoile rouge, où il aurait été facile de l'interroger puis de le faire disparaître sans que nul le sache, puisque sa présence n'avait été révélée qu'après son atterrissage au Kazakhstan. Quant à l'Europe, si j'en croyais le Grand Bonhomme qui s'était renseigné en « haut lieu », elle n'était pas dans le coup non plus ; le contraire m'eût d'ailleurs étonné.

À moins de l'intervention d'un improbable outsider - du genre dictature du Tiers-Monde ou guérilla nationaliste -, les USA demeuraient donc notre seul suspect sérieux. Le Grand Bonhomme avait raison quand il disait que cela ne changeait pas grand-chose que l'initiative de l'enlèvement vînt de Stark ou du gouvernement américain.

« Il faut que j'y aille », annonça-t-il après avoir consulté sa montre.

Il me serra la main tout en me félicitant pour mon « attitude professionnelle » lors de l'opération du Camp de Mars, puis me tourna le dos pour sortir de la pièce. Mais il s'arrêta à mi-chemin de la porte et se retourna pour s'adresser à moi de son ton le plus officiel : « J'allais oublier le plus important. Son Excellence a exigé que tu lui sois affecté en tant que garde du corps personnel pour toute la durée de son séjour sur Terre, et nous lui avons assuré que nous allions accéder à sa demande. »

Je n'avais aucune envie de jouer les nounous pour Petit Homme vert obsédé sexuel, mais je savais que le Grand Bonhomme était tout sauf disposé à le comprendre. J'étudiai ses traits qu'aucune émotion intempestive ne venait déformer. J'étais bien tenté de lui flanquer ma démission ; seulement, il était évident qu'il la refuserait - et, dans ma partie, cesser toute activité sans accord de son employeur revient en général à signer son arrêt de mort.

Dans le monde des ombres, il n'y a plus d'États démocratiques ou totalitaires ; tout le monde utilise les mêmes méthodes - dont certaines sont vraiment infâmes, croyez-moi.

« Si je comprends bien, vous cédez à tous les caprices du Martien ? ricanai-je platement. »

Il le prit de haut : « Nous ne considérons pas sa demande comme un caprice. Il nous semble au contraire naturel qu'il veuille demeurer sous ta protection, puisque tu lui as sauvé la vie sur le Larzac. »

Je ne jugeai pas utile de lui signaler que c'était plutôt l'ambassadeur qui avait sauvé la mienne en distrayant au moment crucial l'attention des kidnappeurs. Je me contentai de marmonner : « J'ai eu de la chance.

- Pas de fausse modestie. Tu es l'homme de la situation, tu le sais aussi bien que moi.

- Si tu veux.

- Cela signifie-t-il que tu acceptes ?

- Est-ce que tu me laisses le choix ?

- Tu sais très bien que non.

- Dans ce cas, pourquoi me poser la question ?

- Le règlement l'exige.

- Tu n'es qu'un bureaucrate.

- Allons, ne fais pas l'idiot. C'est l'avenir des relations diplomatiques entre la Terre et Mars qui est en jeu. L'ambassadeur t'a réclamé. Il a de la *sympathie* pour toi. Et, crois-moi, il n'y a pas grand-monde qui trouve grâce à ses yeux. Mine de rien, tu peux jouer un rôle historique capital. Le premier être humain à devenir l'ami d'un Martien ! »

Un léger tremblement était apparu dans sa voix au cours des dernières phrases, suscitant une tension dramatique viscérale. Une technique pompeuse empruntée au Grand Général gris, qui savait si bien court-circuiter l'intellect de ses auditeurs pour s'adresser directement à leur cerveau reptilien, à leur soi animal.

« C'est bon, j'accepte, laissai-je tomber, lassé par toute cette comédie.

- Merci. » Je m'attendais à le voir s'en aller, mais il enchaîna avec une gravité inattendue, qui n'avait plus rien de protocolaire : « Maintenant que tu es *formellement* dans le coup, je peux te mettre au courant de la situation. L'ambassadeur a été enlevé. »

Je manquai de m'étrangler. Ainsi, c'était ça l'information primordiale qu'il gardait pour la bonne bouche ?

« Tu te fiches de moi ?

- Pas avec un type comme Stark dans le paysage.

- Tu es certain qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle fugue ?

- L'enlèvement a eu des témoins. Plus d'une centaine. Ça c'est passé hier sur les Champs-Élysées, en plein milieu de l'après-midi. Un commando d'une quinzaine d'hommes en costume noir, portant des lunettes noires, à bord de cinq limousines noires. Ils ont abattu les gardes du corps de l'ambassadeur, ainsi qu'un flic, et deux ou trois badauds ont écopé de balles perdues. Le secteur a été bouclé presque aussitôt, mais ils ont réussi à passer entre les mailles du filet. La police a coffré tous les témoins qu'elle a pu trouver pour essayer d'étouffer l'affaire. L'ennui, c'est qu'un petit futé a pris des photos du haut d'une terrasse, et qu'elles ont fait depuis le tour de la planète.

À quoi cela rimait-il de me demander d'accepter le poste - à haut risque - de gorille de l'ambassadeur si celui-ci avait disparu depuis la veille ? Le Grand Bonhomme avait-il agi en prévision du jour où le Petit Homme vert serait retrouvé ? Ou bien s'agissait-il, comme il l'avait affirmé, d'une précaution de pure forme ?

« Et moi, qu'est-ce que je deviens, dans tout ça ? »

Une lueur d'ironie étincela dans ses prunelles.

« Ta mission reste inchangée : tu dois protéger l'ambassadeur et t'assurer qu'il rentrera sur Mars "en parfait état de marche", comme tu dis.

- Pour ça, il faudrait le retrouver.

- Ça m'a l'air évident. »

Nous nous affrontâmes un instant du regard.

« Il faudrait que *je* le retrouve ? » suggérai-je en m'efforçant de sourire.

Il se détendit légèrement. « Rassure-toi, tu ne seras pas seul. Vu le pays où tu vas devoir opérer, tu n'aurais aucune chance.

- Je suis tout à fait capable de me débrouiller sans aide aux USA. Ça ne serait pas la première fois.

- Je n'ai pas parlé des USA.

- Je croyais que la CIA...

- La CIA est sans doute derrière la tentative d'enlèvement *ratée* du Camp de Mars, mais en ce qui concerne le kidnapping *réussi* des Champs-Élysées, il semblerait que nous ayons affaire à un adversaire imprévu - mais nettement plus coriace. »

Je commençai par réflexe à passer en revue les outsiders possibles, avant de me rappeler que, si l'on excluait la nébuleuse chaotique des services secrets européens, le monde des ombres ne connaissait qu'une

seule entité plus *coriace* que la CIA.

« Tu veux dire...

- On a trouvé ça sur les lieux de l'enlèvement », coupa le Grand Bonhomme.

Baissant les yeux vers sa main ouverte, je découvris un briquet doré au placage écaillé, qui eût paru tout à fait anodin si sa face antérieure n'avait été gravée en relief d'une faucille et d'un marteau croisés, surmontant un groupe de trois caractères cyrilliques :

K G B

- deuxième partie -
MDMA et KGB

Compte rendu d'entretien #1

[11 décembre 2000.]

Lieu : Ville---, Quartier 11, Rue 275, Immeuble 620, Étage - 9, Salle I-04.

Interrogateur principal : V. Marenko.

Adjoints : I. Skorïi & Y. Miedlennyï.

Témoin : R. Starkovsky.

Sujet : Martien, nom inconnu, âge inconnu.

Caractéristiques physiques & physiologiques : voir rapport médical ci-joint.

Précautions particulières : voir rapport médical ci-joint.

Nota Bene : sauf mention contraire, la langue employée est le russe.

Dose administrée : 100 mg de MDMA (Molécule "Krasnyi Solntsé"), voie buccale.

I.P. - Comment te sens-tu, camarade Martien ?

M. - C'est rigolo votre truc... (Ricanements.) Vraiment très marrant... Ça chatouille le cerveau... (Nouveaux ricanements.) Hou là ! Ça me démange ! Tu ne connaîtrais pas un truc pour se gratter les méninges, camarade ?

A1, *en ukrainien* - Il est à point.

A2, *en ukrainien* - Ça m'en a tout l'air.

I.P. - Si tu veux que ça cesse de te démanger, tu vas nous dire tout ce que tu sais, et tu vas nous le dire de ton plein gré.

M., *en français* - Encore faudrait-il que je sache ce que je sais. (Il éclate de rire.) Et je sais que je sais ce que je sais mais je ne sais pas ce que c'est.

A1, *en ukrainien* - L'un de vous connaît-il cette langue ?

A2, *en ukrainien* - On dirait du roumain, mais ça n'en est pas.

I.P., *en ukrainien* - C'est du français. (En russe :) Emploie une langue que tout le monde ici peut comprendre.

M., *en français* - Et si j'ai envie de parler français ? Je trouve que

c'est une jolie langue, pas si facile que ça à maîtriser. Je suis très fier d'y avoir réussi. Tu comprends, camarade inquisiteur du KGB, la technique d'apprentissage...

T. - En russe, *boljemoï* ! Je ne comprends rien à son charabia !

(Quatorze secondes de silence gêné.)

I.P., *en ukrainien* - Voilà, tu as gagné, camarade témoin. Il était parti pour parler pendant des heures.

T., *en ukrainien* - Peux-tu me dire la validité d'un interrogatoire dont le témoin officiel ne comprend pas un traître mot ?

A1, *en ukrainien* - Tout est enregistré.

A2, *en ukrainien* - Tu n'auras qu'à te faire traduire le contenu des bandes.

(Sept secondes de silence.)

T., *en ukrainien* - De quoi avait-il commencé à parler ?

I.P., *en ukrainien* - Des techniques d'apprentissage des langues terriennes.

(On entend quelques gloussements dans le lointain.)

T., *en ukrainien* - Demandez-lui en quoi elles consistent.

I.P. - En quoi consistent vos techniques d'apprentissage ? (Trois secondes de silence. *En ukrainien* :) Je crois qu'il ne comprend plus le russe ; ça arrive avec les drogues de vérité. C'est pour cette raison qu'il vaut mieux interroger le sujet dans sa langue natale...

T., *en ukrainien* - Tu connais quelqu'un qui parle couramment le Martien, camarade ?

I.P., *en français* - En quoi consistent vos techniques d'apprentissage ?

M., *en français* - Oh, ça fait longtemps que je ne suis plus un apprenti.

I.P., *en français* - Comment as-tu appris le français ?

M., *en français* - En écoutant RFI.

T. - RFI ?

I.P. - Je ne sais pas ce que c'est.

M. - Une station de radio en français qui émet sur toute votre planète.

A1, *en ukrainien* - Tiens, il a retrouvé son russe.

I.P. - Et on la capte jusqu'à Mars ?

M. - Bien sûr. Nous apprécions beaucoup la radio terrienne. Nettement plus que la télévision.

I.P. - Que lui reprochez-vous ?

M. - De mentir sans cesse.

A2 - Il n'a pas tort.

T., *en ukrainien* - Tu passeras à mon bureau après l'interrogatoire, camarade.

(Bruit de chaises.)

A2, *en ukrainien* - Qu'est-ce que j'ai dit ?

T., *en ukrainien* - Tu viens de critiquer le principal instrument de propagande du Parti.

(Toussotements et râcléments de gorge divers.)

A2, *en ukrainien* - Mais pas du tout ! Je faisais évidemment allusion aux chaînes de télévisions commerciales, cet opium du peuple sclérosé des nations occidentales décadentes.

T., *en ukrainien* - Je préfère t'entendre employer ce langage.

A2, *en ukrainien* - L'ukrainien ? Mais je n'ai pas cessé de...

A1, *en ukrainien* - Ah, tais-toi !

I.P., *en ukrainien* - Serait-il possible d'avoir un peu de silence ? Je vous rappelle que nous sommes censés profiter de son état pour interroger le suspect... euh... le Martien ! (*En russe* :) Eh bien, que peux-tu encore nous dire sur ce que vous pensez chez toi de n... des capitalistes décadents ?

M., *en français* - La même chose que des communistes.

T. - Qu'a-t-il dit ?

I.P. - Je n'ai pas compris. Il a parlé trop vite.

M., *en français* - Vilain menteur.

T. - Et là ?

I.P. - Là non plus. Ça doit être une autre langue - de l'italien, peut-être...

M., *en français* - Dis-lui qu'il a de beaux yeux.

(Neuf secondes de silence.)

T. - Eh bien ?

I.P., *en français* - Je ne peux pas lui dire ça. Il va me sacquer.

M., *en français* - Il a un joli petit cul, aussi.

I.P., *en ukrainien* - Il y a un problème...

M., *en français* - Et puis, je le trouve sacrément mignon, avec ses bajoues et la grosse fraise bourgeonnante qui lui sert de nez...

A1, *en ukrainien* - Il refuse de parler ?

M., *en français* - Je me le taperai bien.

A2, *en ukrainien* - Si tu veux qu'on le bouscule un peu...

M., *en français* - Je me suis déjà fait plein de Terriennes...

T., *en ukrainien* - Quel genre de problème ?

M., *en français* - ... mais je n'ai pas encore goûté au Terrien mâle.

I.P., *en ukrainien* - Je... je crois que tu lui plais, camarade témoin.

M., *en français* - Eh bien, voilà ! C'était pas si difficile, camarade, hein ?

(Vingt-quatre secondes de silence, seulement troublées par les rires fugaces et incontrôlés du Martien.)

T., *en ukrainien* - Fin de l'interrogatoire pour aujourd'hui. Injectez-lui un antidote et remettez-le dans sa cellule. Puis vous passerez me voir tous les trois. Je crois que nous avons quelques petits détails à régler...

Contexte #5

« La tension monte sur le front afghan. Alors que tout était calme depuis des mois sur la ligne de cessez-le-feu qui sépare les troupes des talibans de celles du général Massoud, appuyées par les forces soviétiques, les observateurs signalent plusieurs incidents au voisinage des positions tenues par l'Armée rouge. Deux soldats géorgiens ont été tués à quelques kilomètres de Taluqan, tandis que plusieurs patrouilles essuyaient des coups de feu dans la région de Mazar-i-Sharif, et l'on signale un attentat à la bombe dans le centre d'Andkhoi contre un blindé soviétique. Kaboul nie toute implication dans ces incidents, les attribuant à des "groupuscules incontrôlés de peshmargas révoltés par l'occupation communiste", alors que Moscou affirme qu'il s'agit de "commandos de l'armée régulière des talibans, encadrés par des instructeurs capitalistes, sans doute envoyés par le Petit Buisson". Selon le démenti immédiatement diffusé par Washington, il n'y a "aucun militaire étasunien en activité sur le territoire afghan", à quoi le porte-parole du général Massoud a répondu qu'un "homme de type européen abattu lors de l'attaque d'une patrouille sur la rivière Balkh Ab portait le tatouage des Nightcrawlers". La présence d'un de ces fameux commandos surentraînés - qui, lors de la guerre du Vietnam, pouvaient rester en opération pendant des mois, voire des années, au beau milieu du territoire ennemi - constitue-t-elle la preuve d'une implication étasunienne dans le conflit afghan ? Rien n'est moins sûr car, comme le rappelle

L'Humanité dans son édition du soir, "les puissantes compagnies multinationales ultra-capitalistes ont l'habitude d'embaucher d'anciens G.I.s pour faire le coup de poing dans le Tiers-Monde, et l'on sait que plusieurs d'entre elles se sont implantées dans l'ouest du pays, tenu par les talibans, depuis leur demi-victoire de 1991". En tout état de cause, une prochaine reprise des hostilités est à craindre, et les organisations humanitaires ont déjà commencé à évacuer leurs représentants vers l'Iran et le Pakistan, la frontière soviétique étant en effet fermée depuis ce matin. »

(RFI, bulletin d'informations du 11/09/1997, 18:00.)

6. Moscou à l'œil

« Green green

Green are the Martians

Red red

Red is their planet

Blue blue

Blue is my spirit

Said Ziggy

Comin' back from Mars. »

David Bowie - *The rise and fall of Ziggy Stardust and the Little Green Men from Mars.*

La Place rouge était vide. Devant moi marchait Nathalie, essayant de conserver un air digne bien qu'elle ne cessât de se tordre les chevilles à cause de ses talons aiguille, dont elle n'avait visiblement pas l'habitude.

La mode de ces accessoires vestimentaires était récente dans les pays de l'Est, où ils avaient longtemps été considérés comme un symptôme de la décadence de l'Occident, au même titre que le rock'n'roll, les *sitcoms* ou, m'avait-on assuré, l'eau chaude. Mais les récentes déclarations de Gorby, selon lesquelles confort matériel et diversité culturelle n'étaient en rien contradictoires avec l'idéal du socialisme, avaient ouvert en grand une porte déjà déverrouillée et

entrebâillée par la *Glasnost* et la *Perestroïka*, et les élégantes moscovites s'étaient ruées sur les cuissardes et escarpins aux talons démesurés qui avaient soudain fait leur apparition dans les magasins de la capitale.

Il était difficile de ne pas faire le lien avec la subite augmentation du nombre d'entorses et de chevilles cassées constatée depuis le début de l'automne.

Nathalie était grande, mince et blonde comme une Russe authentique se doit de l'être. Elle avait bien entendu des yeux d'un bleu de glace, que je n'avais encore jamais vu s'adoucir. Sa bouche était assez grande, ses lèvres fines et bien dessinées, ses dents régulières mais un peu jaunes à cause des cigarettes, dont elle fumait deux paquets par jour. Du haut de ses talons, elle me dépassait d'une bonne tête, et je sentais bien que cela lui procurait l'impression que cette domination s'étendait également sur le plan mental.

C'était le genre de femme qui a l'habitude de mener par le bout du nez tous les hommes passant à sa portée - avec gentillesse, mais fermeté.

Seulement, avec moi, ça ne marchait pas. Ça aurait pu le faire à un autre moment, dans des circonstances différentes - mais là, j'étais trop préoccupé par le sort de l'ambassadeur pour entrer autrement qu'en apparence dans le jeu de pouvoir de cette beauté slave. Et si je la suivais comme un toutou depuis trois jours à travers tout Moscou, ce n'était pas à la suite de quelque ascendant qu'elle avait acquis sur moi, mais uniquement parce qu'elle était le seul contact dont je disposais pour m'aider à retrouver mon protégé.

J'étais déjà venu à deux reprises dans la capitale soviétique au début des années 90, après l'ouverture partielle des frontières, mais la ville avait profondément changé depuis. Ce n'étaient pas tant le dispositif de chauffage installé sous la Place rouge pour la garder vierge de neige durant le long hiver russe, la disparition des queues interminables qui s'étiraient autrefois devant magasins et administrations, ou l'accroissement considérable du nombre de voitures, qu'une amélioration visible du niveau de vie global de la population. Vêtements neufs et de meilleure qualité, façades fraîchement repeintes, vitrines alléchantes, enseignes au néon colorées, publicités pour des produits introuvables ne fût-ce que dix ans plus tôt, tels qu'alcools fins français, petits pots pour bébés allemands, disques vinyle italiens ou chaînes hi-fi japonaises.

Et, partout, on voyait des travaux. Rues éventrées, immeubles en cours de réfection ou de transformation, chantiers de construction, percement de nouveaux tunnels de métro, pose de rails pour des lignes de tramways supplémentaires, installation de conduites d'eau, de

tuyaux de gaz ou de chauffage, de câbles électriques ou de télécommunications, remplacement des lampadaires, des feux de circulation, des panneaux de signalisation, nettoyage des monuments et des bâtiments anciens, ouverture de nouvelles artères... La cité tout entière respirait la prospérité.

Une prospérité qui venait de Mars.

Bien entendu.

Nous passâmes en silence devant le mausolée de Lénine et les deux robots humanoïdes dont les gestes n'étaient pas plus saccadés que ceux des gardes humains qu'ils avaient remplacés. Nous ne tenions ni l'un, ni l'autre à reprendre la discussion que nous avions eue la veille au soir, au sujet des rôles joués respectivement par le barbichu à casquette et par son successeur à la grosse moustache dans les diverses hécatombes qui ont marqué l'histoire de l'URSS pendant l'entre-deux-guerres - les fameux « massacres du communisme » dont le Petit Buisson, lors de la campagne présidentielle qu'il venait tout juste de perdre, avait estimé le nombre des victimes à quelques deux cent cinquante millions, oubliant de préciser que ce chiffre était celui *dudéficit de population au bout de quatre-vingts ans*, et qu'il ne concernait pas seulement l'URSS, mais l'ensemble des pays *rouges*, Chine comprise.

Bon, ça n'excuse en rien les massacres et les famines provoquées, mais je ne vois pas à quoi ça rime de comptabiliser parmi les victimes des gens qui n'ont jamais existé qu'à l'état de potentialité dans le capital génétique de leurs parents ou grands-parents.

Cela dit, si vous voulez mon avis, ça n'a rien de surprenant de la part d'un type qui s'est empressé, à peine élu, de rendre l'avortement illégal, chose que son républicain de père lui-même n'avait pas eu le cran de faire pendant les huit années où il avait présidé les États-Unis.

Pour en revenir aux duettistes révolutionnaires de choc, Nathalie défendait la thèse officielle du gouvernement soviétique, selon laquelle seul Staline avait du sang sur les mains, et j'avais voulu essayer de lui faire admettre que la conscience de Lénine n'était peut-être pas aussi immaculée qu'elle voulait bien le dire.

Grave erreur de ma part. On ne touchait pas au fondateur de l'État soviétique. S'il y avait une chose approchant du sacré en URSS, c'était bien son corps embaumé et le mythe qui l'accompagnait - un mythe qui n'avait cessé de grandir pendant que celui du Petit Père des Peuples se ternissait peu à peu. Lénine - ou plutôt l'image de Lénine que le Parti prenait soin de projeter après l'avoir soigneusement *customisée*, comme disent les publicistes - constituait en quelque sorte une caution morale aux yeux d'une bonne partie de l'opinion

internationale. Il *rassurait*, aussi paradoxal que cela puisse paraître à ceux qui ont connu les heures d'angoisse nucléaire de la Guerre froide, et l'on entendait jusqu'à certains politiciens de droite des pays capitalistes regretter qu'il n'eût pas survécu pour gouverner à la place d'un Staline défunt ou écarté du pouvoir.

« Avec lui, disent-ils, on aurait pu s'entendre. Et il n'aurait jamais fait le jeu d'Hitler. »

Une bien belle uchronie, ma foi, que quelqu'un écrira peut-être un jour. Mais la réalité, comme chacun sait, est fort différente.

Nous n'avions pas évoqué une seule fois Trotsky, que tout le monde feignait d'avoir oublié. Le rajouter dans le tableau aurait d'ailleurs passablement compliqué les choses, alors que le Parti avait passé plus d'un demi-siècle à l'en effacer, à coups de photos retouchées et de réécriture des manuels d'Histoire ; pour cette raison, je n'avais même pas essayé d'y faire allusion. Mais cela n'avait pas empêché Nathalie de se mettre en colère et de me traiter de « suppôt de Washington tout juste bon à colporter les infâmes ragots de la presse capitaliste », avant de se rappeler subitement qui j'étais, pourquoi je me trouvais là, et ce qu'elle était censée faire de moi. Elle m'avait alors expliqué que les dissidents eux-mêmes - dont le nombre ne cessait de baisser à mesure que le pays se libéralisait - respectaient dans Lénine la seule figure historique susceptible de jouer le rôle de symbole et de ciment de l'unité soviétique.

Néanmoins, il ne fallait pas se leurrer : Vladimir Illitch Oulianov devait cette grâce posthume essentiellement à son décès prématuré, ainsi qu'à l'ancienneté et à la brièveté de son passage à la tête du pays.

Pour simplifier, il était plus facile d'entretenir et de peaufiner la légende déjà ancienne de Lénine que de réhabiliter Staline, surtout si l'on prenait soin de noircir celui-ci pour faire ressortir par contraste la blancheur de celui-là.

C'était un peu comme avec les deux flics de l'histoire - ou plutôt de l'interrogatoire. Il en fallait un gentil et un méchant ; or le camarade Djougatchvili en avait fait un peu trop, et d'une manière beaucoup trop voyante, et surtout pendant beaucoup trop longtemps, pour pouvoir espérer jouer un jour le rôle du gentil dans l'URSS de Gorby.

Une R36 noire nous attendait au bout de la place, garée de biais sur un large trottoir. Au volant était assis un homme entre deux âges, coiffé d'une toque de fourrure grise, qui fumait une gauloise en lisant la *Pravda*. Il déverrouilla les portières pour que nous puissions monter lorsque Nathalie lui adressa le signe convenu. La banquette arrière était aussi confortable que celle d'une Bentley ou d'une Mercedes haut de gamme, mais la décoration intérieure nettement moins luxueuse ;

les voitures fabriquées par l'usine Renault de Koursk et celles qui sortaient des chaînes de Daimler-Benz à Leningrad étaient des modèles « économiques », employant des matières premières bon marché.

« Où allons-nous ? » demanda Nathalie en russe.

Notre chauffeur mit le moteur en route avant de répondre, sans se retourner : « Chez Boris.

- Mais c'est en dehors de la ville !

- Que veux-tu que je te dise ? J'obéis aux ordres. »

Nathalie plissa les yeux, méfiante. Je pouvais sentir la tension qui s'était emparée de son corps lorsque le nom de ce Boris avait été prononcé, et cela me rappela où nous nous trouvions, ainsi que les risques que nous courions.

En dépit des récentes évolutions, l'URSS était loin d'avoir oublié les vieilles habitudes héritées du temps du totalitarisme. Et, même si le dernier goulag avait été fermé en grande pompe par Gorby au tournant des années 90, il restait encore assez d'hôpitaux psychiatriques pour se débarrasser des gêneurs.

« Qui te les a donnés ?

- Tu sais très bien que nous n'avons pas le droit de...

- Quel est le mot de passe ? »

Il y avait de l'inquiétude dans le bref coup d'œil que l'homme me jeta dans le rétroviseur. « Pas devant lui. »

Le canon du petit revolver que Nathalie venait de tirer discrètement de son sac se posa sur la nuque de notre chauffeur au moment exact où celui-ci prononçait le dernier mot, qui mourut sous la forme d'un étrange piaillage étranglé. « Le mot de passe, répéta-t-elle, glaciale comme un hiver sibérien.

- "Ce n'est pas Tolstoï qui a écrit *Les âmes mortes*." »

Nathalie avait ôté son arme avant même qu'il n'eut commencé à prononcer le titre du livre. « "Ce n'est pas Pouchkine non plus", répondit-elle.

- Tu es bien nerveuse, remarqua notre chauffeur.

- Boris n'était pas prévu au programme.

- Il y aura eu un changement de dernière minute. » Il enclencha une vitesse et la voiture se mit à rouler doucement. « On ne m'a pas dit grand-chose, mais j'ai cru comprendre que tu cherchais l'ambassadeur martien...

- C'est vrai.

- Alors, Boris est bien celui qui peut t'aider.

- Qu'en sais-tu ? »

Notre chauffeur haussa les épaules. « Tu es au courant de ce qu'on raconte sur lui, non ? »

Nathalie acquiesça d'un air entendu et énigmatique. Je posai sur elle un regard interrogateur, mais elle fit mine de ne pas s'en apercevoir. Comme ni l'un, ni l'autre ne semblait se soucier d'en dire plus, je me décidai à insister, après un instant d'hésitation : « Et que racontes-tu ? »

Je vis distinctement un minuscule réseau de rides se dresser au coin de l'œil de Nathalie, ainsi qu'à la commissure de ses lèvres. Cela ressemblait à une crispation musculaire suscitée par le stress, mais il y avait autre chose - l'expression d'un malaise qu'elle refoulait en temps normal, peut-être...

Puis elle tourna la tête vers moi, et ses yeux m'observèrent un instant, toujours aussi bleus, toujours aussi froids.

« Qu'il a des... *pouvoirs*, souffla-t-elle.

- Parapsychiques ?

- Ouais, c'est ça, intervint notre chauffeur. Des pouvoirs psi. Il a des visions, il entend des voix - et, quand il est en forme, il paraît même qu'il peut lire dans les pensées ! »

J'interrogeai à nouveau Nathalie du regard. Cette fois, elle me répondit aussitôt : « Ce ne sont *pas* des rumeurs. Dans les années 60, Boris a participé à plusieurs programmes de recherche en parapsychologie, où il a été remarqué comme l'un des sujets les plus doués. Il a notamment obtenu des résultats *incroyables* aux tests de Rhine.

- Je croyais que les expériences de ce type avaient été discréditées, remarquai-je.

- En Amérique, camarade, rectifia notre chauffeur. Ici, dans la grande et glorieuse Union soviétique, on n'a jamais cessé d'effectuer des recherches sur les pouvoirs psi.

- Avec quel résultat ? » ne pus-je m'empêcher de demander.

Il ouvrit la bouche pour me le dire, mais Nathalie posa une main sur son épaule pour lui intimer de se taire, et ce fut elle qui répondit, avec - grande nouveauté - un embryon de ce qui ressemblait tout à fait à un sourire narquois :

« Tu ne vas pas tarder à le savoir. »

Nous étions sortis de Moscou depuis une bonne demi-heure lorsque notre chauffeur quitta la quatre-voies toute neuve reliant la capitale à Kiev pour s'engager sur une route étroite, creusée d'ornières, qui descendait entre deux rangées de congères plus hautes que la voiture

vers une petite rivière dont la surface gelée reflétait le gris du ciel bouché. À une centaine de mètres de ce chemin plus ou moins dégagé de la neige tombée ces derniers jours, se dressait une maison de bois qui tenait davantage de la cabane en rondins du Grand Nord canadien que de la *datcha* russe. Le panache de fumée blanche montant de la cheminée de pierre indiquait qu'elle était habitée.

Seuls Nathalie et moi descendîmes de la voiture. Notre chauffeur, que la perspective de rencontrer Boris ne paraissait pas plus enchanter que la jeune femme, alluma une autre gauloise - il avait bien dû en fumer quatre ou cinq pendant le trajet, sans se soucier de savoir si la fumée nous gênait - et rouvrit la *Pravda* à la page des sports, où un gros titre dans la rubrique basket-ball annonçait que « la glorieuse équipe socialiste du Spartak de Vladivostok [venait] d'écraser la pitoyable équipe capitaliste des Chicago Bulls 89 à 56 ».

« J'espère que tu as les nerfs solides, me souffla Nathalie tandis que nous patauguions dans la neige molle en direction de la maison. Rencontrer Boris n'est jamais une expérience reposante.

- À cause de ses pouvoirs ? »

Elle hocha la tête. « Entre autres. Mais ceux qui le connaissent depuis longtemps disent qu'il a toujours été bizarre... » Elle se mordit la lèvre inférieure. « Enfin, non... Pas *toujours*. »

Je m'attendais à la voir continuer, mais elle se contenta d'émettre quelques clicks avec la langue, en signe de tristesse ou de désapprobation. J'aurais voulu la questionner, mais je n'en eus pas le temps : la porte de la cabane venait de s'ouvrir, livrant passage à l'occupant des lieux.

C'était un véritable géant, qui devait dépasser les deux mètres dix. Ses cheveux longs et sa barbe hirsute lui donnaient un faux air de Raspoutine, qu'accentuait dans des proportions considérables l'éclat halluciné de ses yeux noirs.

Il fut sur nous en trois enjambées dignes des fameuses Bottes de Sept Lieues, laissant derrière lui de profondes traces dans la neige molle. Bien qu'il n'eût visiblement pas un poil de graisse, il devait bien peser dans les cent cinquante kilos. Refermant ses bras autour de Nathalie, il la souleva de terre et l'embrassa sur la bouche à la mode russe, sans aucune sensualité et avec un bruit de succion un tantinet écœurant. Puis il la reposa - et, tandis qu'elle s'essuyait les lèvres d'un air dégoûté, il se tourna vers moi, visiblement dans l'intention de me faire subir le même sort.

« Holà, du calme, camarade ! » m'exclamai-je.

Coupé dans son élan, il haussa un sourcil, tandis que son index gauche explorait sa narine droite. « Alors, c'est *toi* ! dit-il d'une voix

qui me parut résonner à l'intérieur du sol lui-même tant elle était grave.

- Moi ? »

Ses yeux s'arrondirent sous la barre touffue de ses sourcils. « Je t'ai vu dans mes rêves. Un Petit Homme vert perché sur tes épaules te chevauchait en criant : "Hue, dada, hue !" »

En d'autres circonstances, je pense que j'aurais éclaté de rire. Mais là, j'avais plutôt envie de m'enfuir en courant.

« Et où allions-nous ? » demandai-je machinalement d'une voix blanche.

Il posa sur mon épaule quelque chose qui ressemblait à une rangée de saucisses de Strasbourg pourvues d'ongles sales et ébréchés. « À Baïkonour. » Il accentua sa pression, mais pas au point de me faire mal.

« À Baïkonour ? répétais-je, ahuri. Au cosmoport ? »

Il ne répondit pas, mais commença à m'entraîner à l'intérieur de la maison, me tirant par l'épaule avec tant de force que mes pieds perdirent un instant contact avec le sol. J'adressai un regard désespéré à Nathalie, qui cligna des yeux pour me faire signe de ne pas résister. De toute manière, je ne voyais pas comment j'aurais pu m'y prendre ; ce type possédait la force de cinq ou six hommes - au moins.

L'unique pièce de la cabane était encombrée par tout un fatras qui évoquait plus le contenu d'une poubelle que le cadre de vie d'un être humain. Des fils de cuivre étaient tendus en tout sens au ras du plafond, dessinant d'étranges figures évoquant des signes cabalistiques. Il y avait aussi du papier d'aluminium sur deux des murs, et des rideaux en cotte de mailles devant les fenêtres. Dans un angle, un vieux poêle dont la forme évoquait celle d'un samovar émettait une chaleur sèche et agressive. Cela sentait le fauve, les chaussettes sales, le bois brûlé et le *bortch* de l'avant-veille.

« J'étais assis ici », dit Boris en désignant l'unique siège de la pièce, une chaise en bois blanc à laquelle il manquait la moitié d'un pied. « J'étais assis ici quand tu as traversé mon esprit en courant avec le Martien sur les épaules. C'était la deuxième fois. » Il baissa la voix : « Je n'ai pas vu la fille, c'est pour ça que je n'ai pas voulu parler devant elle.

- Je t'assure qu'elle est digne de confiance. » Même si je n'en étais pas aussi sûr que je voulais bien le montrer, j'avais prononcé cette affirmation d'une voix ferme et apaisante.

« Selon *tes* critères, camarade, pas selon les miens.

- Et quels sont les tiens ? »

Il ricana.

« N'essaye pas de me faire parler. D'autres ont voulu le faire... autrefois... mais ils n'y sont jamais parvenus. *Boris sait tenir langue* », conclut-il avec un tel accent que je ne compris pas tout de suite qu'il venait de parler en français.

Nathalie était arrivée entre-temps à la porte de la cabane, que le géant avait négligé de refermer derrière lui.

« Je peux entrer ? s'enquit-elle en adoptant la voix et l'attitude d'une petite fille timide qui demande pour la première fois publiquement si elle peut aller faire pipi.

- Non ! » rugit Boris.

Il parut une fraction de seconde sur le point d'ajouter quelque chose, puis son regard devint vague, ses doigts se desserrèrent, libérant mon épaule, et il se mit à psalmodier à voix basse une litanie qui ressemblait au croisement d'un cantique et d'une berceuse : « Tu iras à Baïkonour... Tu iras à Baïkonour, portant le Petit Homme vert sur les épaules... »

Il tomba à genoux, le visage dans les mains.

« Ça y est, il a une vision, observa Nathalie depuis le seuil de la porte. Je suppose qu'on peut dire que nous avons de la chance.

- Pourquoi ? »

Elle lança un coup d'œil à Boris qui gémissait à présent, le front au sol, avant de répondre : « Ce genre de truc n'est jamais garanti. C'est pour ça que les Américains ont abandonné les recherches sur les pouvoirs psi, parce qu'aucune expérience dans le domaine parapsychique n'est reproductible avec un taux de réussite suffisant. À cause du facteur humain. » Elle désigna du menton le géant prostré. « Apparemment, tu constitues pour lui une bonne source d'inspiration. Ce n'est pas si fréquent. La dernière fois... » Elle se tut, les lèvres pincées, le regard à nouveau d'une dureté d'iceberg.

« La dernière fois ? insistai-je.

- Plus tard », murmura-t-elle en me donnant un coup de coude dans les côtes.

Boris avait en effet commencé à se redresser, le regard toujours aussi vitreux. Avisant une bouteille de vodka aux trois quarts pleine, il s'en empara et but une longue gorgée au goulot avant de me la tendre. Je reniflai prudemment l'embouchure. Aucune odeur. Il n'y avait pas une goutte d'alcool là-dedans.

Lorsque j'y goûtai, toujours aussi prudemment, je découvris que c'était de l'eau. Tout simplement. De l'eau dans une bouteille de vodka russe.

« Maintenant, tu vas rejoindre ton ami le Martien, dit Boris après m'avoir repris la bouteille des mains pour la tendre à Nathalie.

- Tu sais où il se trouve ? »

Il se mit à loucher, mais ce soudain strabisme ne le rendait pas moins inquiétant. « Oui. Je viens de le voir.

- Par les yeux de ton esprit ? » s'enquit la jeune femme qui regardait autour d'elle, cherchant visiblement à se débarrasser de la bouteille sans l'avoir portée à ses lèvres.

Boris acquiesça lentement, sans cesser de me dévisager de son regard d'illuminé. « Et tu vas le rejoindre, reprit-il à mon intention. Mais pour cela, ajouta-t-il en levant deux mains qui me parurent menaçantes, il va d'abord falloir que tu meures ! »

Compte rendu d'entretien #3

[14 décembre 2000.]

Lieu : Ville--, Quartier 11, Rue 275, Immeuble 620, Étage - 9, Salle I-04.

Interrogateur principal : V. Marenko.

Adjoints : I. Skorïï & Y. Miedlennyï.

Témoin : R. Starkovsky.

Sujet : Martien, nom inconnu, âge inconnu.

Caractéristiques physiques & physiologiques : voir rapport médical ci-joint.

Précautions particulières : voir rapport médical ci-joint.

Nota Bene : sauf mention contraire, la langue employée est le russe.

Dose administrée : 300 mg de scopolamine, voie parentérale (IV)

I.P. - M'entends-tu, camarade Martien ? (Sept secondes de silence.)
M'entends-tu ?

M. - Je t'entends.

I.P. - Es-tu prêt à répondre à mes questions ?

M. - Euh... oui... enfin... je crois...

A1, *en ukrainien* - Il est à point.

A2, *en ukrainien* - Ça m'en a tout l'air.

I.P. - Quelle est la population de Mars ? (Huit secondes de silence.)
Combien êtes-vous ? (Cinq secondes de silence.) Combien de petits hommes verts comme toi ?

M. - Aucune... idée...

I.P. - Un ordre de grandeur suffira.

(Seize secondes de silence.)

T., *en ukrainien* - Soit il n'en sait vraiment rien, soit la scopolamine n'est pas plus efficace que le MDMA.

I.P., *en ukrainien* - Laisse-moi un peu de temps, camarade témoin.
On n'entendait que toi sur la bande de la première séance.

T., *en ukrainien* - Tu me rendras compte de ça, camarade.

I.P., *en ukrainien* - Si ça ne t'ennuie pas, nous verrons plus tard, d'accord ? (En russe :) Donc, l'ambassadeur de Mars ignore la population de la planète qu'il représente ?

M. - Ça change... tout le temps...

I.P. - Allez, combien êtes-vous ? Dix millions ? Cent millions ? Un milliard ?

(Quatre secondes de silence.)

M. - Sept...

(Six secondes de silence.)

I.P. - Sept quoi ?

M. - Sept... ou huit...

(Trois secondes de silence.)

I.P. - Sept ou huit *quoi* ? Millions ? Milliards ?

M. - Ou peut-être neuf... Mais pas plus...

I.P. - Neuf millions ?

M. - À la dernière réunion... nous étions six...

I.P. - Réunion ? De quoi s'agit-il ?

M. - ... mais il... en manquait trois... ou quatre...

I.P. - Trois ou quatre quoi, boljemoï ?

M. - Vous ne comprendriez pas.

T., *en ukrainien* - Il nous mène en bateau.

I.P., *en ukrainien* - Avec trois cents milligrammes de scopolamine dans les veines ? Impossible !

T., *en ukrainien* - C'est un Martien, vous vous souvenez ? Il peut réagir différemment des humains aux drogues employées.

A1, *en ukrainien* - Tu peux dire ce que tu veux, camarade, mais à moi, il me paraît mûr.

A2, *en ukrainien* - Et même plus que mûr. Il va s'endormir si on ne l'en empêche pas.

I.P. - Pourquoi es-tu venu sur Terre ? (Dix-huit secondes de silence.) As-tu seulement une raison ? (Vingt-neuf secondes de silence ; on distingue un tapotement agacé dans le lointain.) M'entends-tu, camarade Martien ?

(Dix secondes de silence.)

T., *en ukrainien* - La dose était trop forte. Nous n'en tirerons rien aujourd'hui. Comment est son pouls ?

I.P., *en ukrainien* - Les Martiens n'ont pas de pouls.

T., *en ukrainien* - Mais ils respirent, n'est-ce pas ?

A1, *en ukrainien* - Ça dépend des jours.

T., *en ukrainien* - Camarade premier adjoint de l'in...

A2, *en ukrainien* - C'est bon : il respire. On dirait même...

(Concert d'exclamations et de jurons russes et ukrainiens. Une analyse fine de la bande a également permis de relever plusieurs termes anglo-américains particulièrement orduriers.)

M. - Je suis ici pour le sexe, la...

(La fin de la phrase est couverte par le bruit d'un plateau métallique rebondissant sur le sol. Même les analyses les plus poussées n'ont pas permis de la reconstituer intégralement, mais il semblerait qu'elle se termine par le terme anglo-saxon « enroll », qui signifie « embaucher ».)

Contexte #6

« La dernière édition du Festival de Cannes vient de s'achever par la victoire de Planète Rouge, du cinéaste tchéchène Mourad Iachk, qui confirme de manière éclatante le renouveau du cinéma soviétique. Selon les termes de Jack Nicholson, qui présidait le jury cette année, le film lauréat est "une foutue reconstitution historique qui va [nous] en mettre plein la vue". Comme on pouvait s'y attendre de la part d'un réalisateur soviétique, Planète Rouge rend hommage aux innombrables travailleurs qui ont

contribué à la conquête de Mars, des plus humbles aux plus prestigieux. Dépourvue de "héros" à proprement parler, mais riche en personnages secondaires, cette épopée de plus de quatre heures couvrant vingt ans d'Histoire, de l'envoi du premier Sputnik à l'atterrissage du module Tsiolkovsky au nord de Noctis Labyrinthus, est filmée d'une manière dont les critiques s'accordent pour dire qu'elle doit autant à Griffith qu'à Eisenstein, avec de nombreuses scènes de foule impressionnantes de maîtrise, et quelques morceaux de bravoure comme le monologue quasiment mystique de Gagarine quelques heures avant sa mort, l'étrange et cruelle épreuve finale de sélection des cosmonautes ou l'hallucinante sortie dans l'espace qui ouvre la dernière heure du film. Interrogé après l'annonce du palmarès, Mourad Iachk, nullement impressionné d'avoir raflé la Palme d'Or à *Homeless in Manhattan*, la remarquable tragi-comédie de Woody Allen dont la victoire paraissait acquise jusqu'à la projection de *Planète Rouge*, s'est refusé à tout commentaire direct, se contentant de faire la déclaration suivante : "On a dit que seul héros de mon film était peuple soviétique. C'est pas faux, mais ne suffit pas. S'il y a un personnage collectif, c'est Humanité tout entière... humanité socialiste, bien sûr." »

(Journal télévisé du 21/05/1998.)

7. Perdus dans l'espace

« À l'heure où je vous parle, je peux affirmer qu'un astronaute posera le pied sur Mars avant la fin de la décennie, et qu'il sera bien évidemment américain ! »

Richard Nixon - *Discours télévisé du 16 décembre 1972.*

L'image du Petit Homme vert tirant la langue fit le tour de la planète en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Transmise par béliographe, elle se retrouva à la une de tous les quotidiens, puis de tous les magazines, tandis que les télévisions du monde entier la diffusaient à l'envi pour marteler l'incroyable nouvelle à l'Humanité ébahie :

Il y avait des Martiens sur Mars.

La Planète rouge était *habitée*.

Nous n'étions plus seuls.

Les conséquences de cette découverte inattendue ne se firent pas attendre : moins de vingt-quatre heures après la réception du cliché, Washington et Moscou effectuaient presque simultanément des déclarations similaires, selon lesquelles la Lune ne constituait plus un objectif prioritaire pour la conquête spatiale, laquelle allait désormais se consacrer avant tout à l'exploration de la Planète rouge.

De fait, les sondes martiennes se succédèrent à un rythme sans cesse plus rapide au cours des années suivantes : plus de soixante pour les États-Unis, contre un peu moins de quarante pour l'URSS. Le pourcentage de réussite de la NASA étant nettement supérieur à celui de son homologue soviétique, il paraissait pour ainsi dire acquis que le premier homme qui poserait le pied sur Mars arborerait le *Stars and Stripes*, et non la faucille et le marteau, sur l'épaule de sa combinaison. Et le discours triomphal de Richard Nixon paraphrasant Kennedy, quelques jours après sa confortable réélection à la tête des USA, ne fit que renforcer l'opinion publique mondiale dans cette conviction.

Désormais assuré d'avoir les mains libres pendant quatre ans, Nixon dévoila le monumental projet de station orbitale mis sur pied par l'agence spatiale étatsunienne : une roue métallique de cinq cents mètres de diamètre placée sur une orbite équatoriale, à une distance moyenne de mille huit cents kilomètres de la surface terrestre. C'était là, en chute libre, que serait assemblé le premier vaisseau interplanétaire, dont le départ était prévu pour l'automne 1977. Il lui faudrait ensuite six mois pour atteindre Mars, emportant à son bord un équipage de six hommes - Nixon avait été très précis sur ce point : faute de pouvoir trouver trois couples mariés dont les capacités et spécialités correspondaient aux besoins, il n'était pas question de prendre le risque psychologique d'intégrer une ou plusieurs femmes à l'expédition.

Pour la petite histoire, c'est à la suite de cette déclaration que Philip K. Dick fit son fameux commentaire sur l'homosexualité refoulée de Nixon qui lui valut d'être persécuté par le FBI jusqu'à la fin de ses jours, en dépit de l'intervention d'autres écrivains de science-fiction aussi impliqués dans le projet martien que Robert A. Heinlein ou Arthur C. Clarke.

Pendant ce temps, on ne chôma pas à Baïkonour. Travaillant comme toujours dans le plus grand secret, les Soviétiques effectuaient en moyenne un lancer tous les trois jours depuis la fin des années 60. Et si la station qu'ils assemblaient sur une orbite que leurs concurrents directs estimaient trop basse ne possédait pas les qualités esthétiques de la Grande Roue étatsunienne, sa simple taille suffisait à imposer le respect. D'aucuns, qui la soupçonnaient d'être truffée de toutes les armes possibles et imaginables, voyaient en elle une menace pour la

paix mondiale ; seulement, cette base spatiale aux allures de chantier permanent n'était pas tournée vers la Terre, comme le pensaient ces angoissés, mais vers Mars. Les cadres du Parti, jusques et y compris les *apparatchiks* les plus conservateurs, s'accordaient en effet pour, sinon penser, du moins déclarer qu'il était vital que le premier contact avec les Martiens fût l'œuvre de cosmonautes socialistes, et non celle d'astronautes capitalistes.

Il était difficile de dire quel rôle la couleur de la planète en question avait bien pu jouer dans cette surprenante entente, et beaucoup de gens se demandèrent si le Kremlin aurait été aussi empressé et unanime pour se lancer à l'assaut de Vénus, moins susceptible d'être récupérée comme symbole de la Gloire du Socialisme soviétique.

Si les Soviétiques travaillaient dans le plus grand secret, les Étatsuniens, eux, jouaient la carte de la médiatisation à outrance, transformant la construction de la Grande Roue en une épopée télévisuelle qui devait bien tenir en haleine la moitié de la planète. Une fois passés par le filtre des médias, le moindre incident prenait des allures de drame, tandis que l'achèvement de chaque caisson étanche devenait un événement d'importance planétaire. Néanmoins, la NASA avait beau essayer de faire croire qu'elle ne cachait rien d'important au public, celui-ci se doutait bien que quelques têtes nucléaires avaient été installées à bord de la station inachevée, juste au cas où, et que la CIA y entretenait en permanence plusieurs agents parmi les ouvriers em-ployés pour la constuction, afin de pouvoir aussitôt repérer et neutraliser un éventuel espion communiste.

Pendant toute la durée du second mandat de Nixon, de 1972 à 1976, la Grande Roue servit de paravent destiné à masquer les problèmes et à étouffer les scandales, tandis que l'emprise des Républicains se refermait comme un étau implacable sur les USA. En guise de couronnement, l'inauguration de la station, programmée pour la fin du mois d'octobre 76, devait bien évidemment assurer l'élection du candidat républicain choisi pour succéder à Nixon.

Mais c'était compter sans l'URSS. Quelques heures à peine avant l'arrivée du Secrétaire d'État à bord de la Grande Roue, Moscou annonça, par un communiqué d'une sobriété qui contrastait violemment avec la surmédiatisation dont usaient et abusaient leurs concurrents, que le module planétaire du vaisseau *Étoile rouge* venait de toucher sans encombre le sol martien, et que ses occupants, le colonel Dimitri Karnokiev et le lieutenant Irina Nebrova, s'apprêtaient à poser le pied *ensemble* dans la poussière rouge d'Hellas Planitia. La seule fioriture que s'étaient autorisée les auteurs de ce modèle de concision assassine était la précision qu'il s'agissait d'un couple *non marié*.

Perdre la course à la Planète rouge deux semaines avant les élections fut bien entendu fatal aux républicains. Le démocrate Jimmy Carter écrasa Ronald

Reagan avec une avance de plus de vingt points, tandis que Nixon se retrouvait aux prises avec l'affaire déjà ancienne du *Watergate*, que seules des prouesses de désinformation avaient réussi à minimiser jusque-là. Il reçut bien sûr des messages de félicitations de toute la planète, et celui du Kremlin était accompagné d'une information attendue, mais capitale.

Le colonel Karnoviev et le lieutenant Nebrova avaient établi le premier contact avec un autochtone de la Planète rouge.

Un Martien.

Vert.

tu flottes dans le néant et les étoiles te regardent

lointaines

solitaires

tu flottes dans le néant et ton regard est attiré par cette étoile rouge

plus brillante que les autres

vers laquelle tu te diriges

d'ailleurs ce n'est pas une étoile mais une planète

la planète Mars

encore quelques jours et les réofusées se déclencheront

encore quelques jours et tu retrouveras enfin ton poids

les vertiges cesseront

tu pourras cesser de boire à la paille

de te contorsionner pour uriner

tu flottes dans le néant mais tu n'es pas seul

vous êtes quatre

quatre courageux cosmonautes en route vers Mars

quatre héros soviétiques lancés à l'assaut d'un symbole

deux hommes deux femmes

conformément au mythe socialiste de l'égalité des sexes

l'étoile grossit dans le hublot avant

Mars

on vous a choisi parmi dix mille candidats pour être les premiers êtres humains à y poser le pied

un honneur incommensurable

*tu tâcheras d'entre être fier
mais pour l'instant tu flottes dans le néant et les étoiles te regardent
...
le moment est venu de ralentir
tu hésites une fraction de seconde avant d'enfoncer le bouton
commandant la mise à feu des rétrofusées
instant crucial
le doigt suspendu au-dessus de la pastille verte
le temps suspendu au-dessus de vos têtes
chacun retenant son souffle
puis ton index écrase la touche
et rien ne se produit
échange de regards affolés
tu appuies à nouveau
sans résultat
et à nouveau et à nouveau
frénétiquement
dans ce moment d'effroi le matérialisme dialectique ne t'est plus de la
moindre utilité
tu sombres soudain dans une terreur irrationnelle
et il en va de même de tes compagnons
car vous avez raté le coche
et vous venez de prendre conscience
que vous êtes
perdus dans l'espace
perdus
dans
l'espace...*

Je revins à moi sans transition. Le tissu noir du vide interplanétaire devint un plafond blanc, les étoiles et l'œil rouge de Mars s'éteignirent, mon poids recommença à se faire sentir.

À se faire *douloureusement* sentir.

J'avais l'impression de peser plusieurs tonnes. Comme si je revenais vraiment de l'espace.

Seulement, tout cela n'avait été qu'un cauchemar, j'en avais la certitude. Je n'aurais su dire où celle-ci plongeait ses racines, mais elle

était là, en moi, et elle me soutenait dans la terrible épreuve du retour à la conscience.

Non, je n'étais pas un cosmonaute soviétique con-damné à une mort lente dans un vaisseau incontrôlable. Je ne l'avais jamais été. Ni cosmonaute, ni soviétique.

« Tu es arrivé, camarade espion », dit quelqu'un en russe.

Je tournai la tête vers la droite, en direction de la voix, et découvris qu'elle appartenait à un petit homme au crâne chauve. Ce simple mouvement, sans doute exécuté trop rapidement, suscita une vague nausée au creux de mon estomac, accompagnée d'une âcre remontée de bile le long de l'œsophage.

« Ne bouge pas, conseilla l'inconnu. Il va encore falloir un certain temps pour que tes fonctions vitales se rétablissent et remontent à un niveau normal. N'oublie pas que tu as été mort pendant plus de dix jours. »

Sa dernière phrase déclencha en moi une cascade de souvenirs qui n'attendaient qu'un signal de ce genre pour se manifester. On pouvait d'ailleurs supposer que c'était pour cette raison qu'il l'avait prononcée. Il devait donc avoir l'habitude de pratiquer ce genre de résurrection, songeai-je sans trop savoir à quoi cette déduction pouvait bien m'être utile.

Comme l'avait énigmatiquement annoncé Boris dans la cabane en rondins de la plaine moscovite, le seul moyen pour moi de rejoindre l'ambassadeur consistait à mourir - du moins provisoirement. Si j'avais parlé le russe - ou une autre langue d'Union soviétique - avec assez d'aisance pour faire illusion, de faux papiers et un sauf-conduit auraient pu suffire, mais mon accent ne pouvait que me trahir, et je me serais fait arrêter au premier barrage, bien avant d'avoir atteint la ville secrète où était retenu l'ambassadeur.

Une ville à ce point secrète qu'on ne lui avait *même pas* attribué un numéro.

Une ville où les étrangers ne pénétraient qu'à l'état de prisonnier - ou de cadavre.

En l'occurrence, on ne m'avait pas laissé le choix. Mes contacts ne possédant pas les contacts nécessaires pour me faire expédier dans la ville sans nom après une éventuelle arrestation, j'étais entré de mauvaise grâce dans le rôle du macchabée, priant pour qu'il ne vînt à l'idée de personne de me disséquer avant mon arrivée en lieu sûr.

Apparemment, ça n'avait pas été le cas.

Heureusement, car je n'étais pas vraiment mort, comme on aurait pu s'en douter. La technique employée, qui conjuguait l'hypnose, la

méditation et une drogue dont on n'avait pas jugé utile de me révéler le nom, était censée avoir pour effet de créer un état de mort apparente, où un battement de cœur par minute suffisait amplement à entretenir les fonctions vitales de l'organisme.

« Je suis le professeur Wul, dit l'homme en articulant avec soin, comme s'il s'adressait à un enfant. Ta résurrection s'est bien passée. » Il soupira à fendre l'âme. « Bon, tu as perdu tous tes poils, mais ça repoussera, hein ?

- Les cheveux... aussi ? » m'enquis-je d'une voix pâteuse.

Il écarta les mains, paume en avant. « Tu n'as pas eu de chance. Ça ne se produit que chez un sujet sur trois cents. »

Mon esprit était à peu près clair, à présent, mais je jugeai plus sage d'attendre encore un peu avant de bouger. Ma vision, redevenue nette, me permettait désormais de distinguer les traits de mon interlocuteur. C'était un très vieil homme visiblement originaire d'Asie centrale - du Kazakhstan ? -, dont le visage raviné de rides donnait l'impression que l'on y projetait une diapositive représentant Noctis Labyrinthis vu d'avion.

« Autant te prévenir tout de suite, reprit-il, la situation n'est pas bien brillante. Qui-tu-sais n'a pas quitté les niveaux inférieurs depuis son arrivée. J'ai même eu du mal à obtenir la confirmation qu'il s'y trouvait bien. Il y serait interrogé par le KGB...

- *Serait ?* répétais-je.

- Il ne s'agit peut-être *pas* du KGB », répondit-il dans un souffle. Toujours à voix basse, il m'expliqua que les choses étaient devenues *très* compliquées en Union soviétique au cours des dix dernières années en ce qui concernait les services secrets, polices parallèles et autres deuxièmes bureaux. Plus personne n'y comprenait rien, pas même les principaux intéressés - qui avaient de surcroît de plus en plus tendance à rouler pour eux-mêmes, sans pour autant cesser de se servir des structures héritées de l'ère totalitaire.

« On continue à disparaître en URSS, conclut-il, mais il devient de plus en plus difficile de désigner des responsables. Certains ordres semblent sortir de nulle part, tandis que d'autres se perdent en route. Et les différentes entités ne cessent de se marcher sur les pieds, quand elles ne sont pas en conflit direct.

- Je croyais pourtant que Gorby avait... assaini les services secrets ? »

Le professeur Wul haussa les épaules. « Gorby ne peut tout vérifier, et nombreux sont ceux qui ont intérêt à lui mentir s'ils veulent préserver le domaine qu'ils se sont taillé avant la *Glasnost* par l'intrigue, la menace et la corruption. » Il me regarda bizarrement,

avec des yeux qui n'étaient plus que deux fentes brillantes. « Tu peux t'asseoir, maintenant, mais tout doucement, d'accord ?

- Si ça ne te fait rien, je resterais bien allongé cinq minutes de plus, répondis-je.

- Pas de problème : cet endroit est *sûr*. » Il avait prononcé le dernier mot sur un ton étrange, presque rêveur. « Il ne figure sur aucun plan, et je suis le seul résident de cette ville à en connaître l'existence. Un endroit qui n'existe pas dans une ville qui n'existe pas... En un sens, c'est peut-être le lieu le plus *secret* de toute la planète. »

J'étais tout disposé à le croire, et je m'apprêtais à le lui dire, lorsque ses paroles reçurent un démenti cuisant sous la forme d'une voix puissante et agressive qui aboya en russe : « Les mains sur la tête ! Que personne ne bouge ! »

Compte rendu d'entretien #5

[19 décembre 2000.]

Lieu : Ville--, Quartier 11, Rue 275, Immeuble 620, Étage - 9, Salle I-04.

Interrogateur principal : V. Marenko.

Adjoints : T. Lyogkoié & E. Tcheloviek.

Témoin : R. Starkovsky.

Sujet : Martien, nom inconnu, âge inconnu.

Caractéristiques physiques & physiologiques : voir rapport médical ci-joint.

Précautions particulières : voir rapport médical ci-joint.

Dose administrée : 50 mg de cocaïne, voie nasale

(Reniflement.)

M. - Ah, je me sens l'esprit plus clair, subitement ! Rien à voir avec ces trucs abrutissants que vous m'avez refile les autres fois... (Reniflement.) Bon, le premier n'était pas mal, c'est sûr, mais là, je tiens une forme d'enfer ! Ça ne vous dirait pas d'aller faire un tour ? Je me dégourdirais bien les jambes. (Reniflement.) Chez moi, je me fais souvent de grandes balades. Je pars tout seul, à pied, pendant

plusieurs jours... (Reniflement.) Mais vous ne pouvez pas savoir ce que c'est : vous n'avez jamais marché dans le sable rouge au bord du Grand Canal avec une [terme intranscriptible] dans la poche et trois [terme intranscriptible] qui vous suivent en bavardant. Remarquez, ce n'est pas sûr que ça vous plaise. Les [terme intranscriptible] sont [terme intranscriptible] pendant la saison du [terme intranscriptible]. (Reniflement.) Il faudrait que vous portiez une tenue pressurisée, et que vous fassiez attention où vous mettez les pieds, parce que le [terme intranscriptible] est gourmand d'oxygène... (Reniflement.) Au fait, pendant que j'y pense, est-ce que vous savez [terme intranscriptible] les [terme intranscriptible].

I.P. - Camarade Martien, il va falloir que tu répètes ta question.

(Reniflement.)

M. - Savez-vous [terme intranscriptible] les [terme intranscriptible] ?

I.P., *en ukrainien* - Ça ne passe pas. Il faudrait essayer une autre langue... le français, par exemple.

T., *en ukrainien* - Eh bien, allez-y !

I.P., *en français* - Peux-tu répéter ta question dans cette langue ?

M., *en français* - Savez-vous [terme intranscriptible] les [terme intranscriptible] ?

I.P., *en ukrainien* - C'est du pareil au même.

A1, *en ukrainien* - Ces mots martiens ne doivent avoir d'équivalent en aucune langue terrienne.

T., *en ukrainien* - Je te remercie, camarade, nous ne nous en doutions pas.

A2, *en ukrainien* - Ou alors, c'est qu'il se moque de nous...

I.P., *en ukrainien* - C'est ce qu'on va voir...

(Cette conversation est ponctuée de reniflements et de sons divers émis par le sujet, pour la plupart inarticulés et incompréhensibles.)

T., *en ukrainien* - Un instant, camarade. L'effet de la cocaïne est bref. Nous devrions lui en redonner un peu... Et en profiter pour doubler la dose.

[...]

I.P. - Très bien. Maintenant, tu vas me dire ce que tu fais sur Terre.

M. - Je suis l'ambassadeur de Mars, on ne t'a pas prévenu ? Je représente mon peuple et ma planète auprès de l'Humanité. (Reniflement.) C'est ce que vous vouliez, non ? Depuis le temps que vous nous rebattiez les oreilles avec cette histoire d'ambassade, hein ? (Reniflement.) Je n'ai pas demandé à venir : c'est vous qui m'avez

réclamé. Alors, je te trouve un peu gonflé de me demander ce que je fais ici ! (Reniflement.) Ouais, vraiment gonflé. Tu crois que ça m'amuse, de peser trois fois mon poids et de devoir faire la conversation à des demeures tout juste sortis de l'animalité ?

I.P. - Euh... non.

M. - Eh bien... (Reniflement.) Tu te trompes ! Je m'éclate comme un fou à me faire interroger par toute une bande de débiles pas même foutus de comprendre un concept aussi simple que le [terme intranscriptible] ! (Reniflement.) Et, vous pouvez me croire - oui, toi avec ta moustache et ton aérodrome à mouches, et vous, les deux ahuris ! -, je sortirai d'ici quand je le voudrai ! (Reniflement.) Quand je le voudrai, ouais, c'est sûr...

A1, *en ukrainien* - Ce malheureux est atteint de la folie des grandeurs.

T. *en ukrainien* - Peut-être un effet secondaire de la cocaïne ?

I.P., *en ukrainien* - J'en avais demandé de la synthétique, qui est censée éviter ce genre de choses, mais il ne restait que de la naturelle, pure à 90 %.

T., *en ukrainien* - Nous pouvons sûrement jouer là-dessus pour le faire parler.

I.P., *en ukrainien* - Mais le faire parler de quoi, boljemoï ?

T., *en ukrainien* - De n'importe quoi. Les spécialistes qui étudieront la bande trouveront forcément quelque chose à glaner dans ce qu'il racontera.

A2, *en ukrainien* - Je désirerais lui poser une question. M'y autorisez-vous ?

I.P. & T., *en ukrainien et en même temps* - Allez-y.

(Treize secondes de reniflements et de marmonnements indistincts, composés de termes intranscriptibles.)

A2, *en ukrainien* - Bon, j'y vais... (*En russe :*) Comment comptes-tu t'y prendre pour sortir d'ici, camarade Martien ?

M. - Je n'ai pas encore décidé. Le choix des moyens est vaste. (Reniflement.) Je pourrais [terme intranscriptible]. Ou alors [terme intranscriptible]. (Reniflement.) Ou bien [terme intranscriptible]... Non, pas [suite de termes intranscriptibles]. Qu'est-ce que vous en pensez, vous autres ?... (Reniflement.) Ah oui, bien sûr, vous ne pouvez pas savoir. D'ailleurs, si ça se trouve, vous n'avez même pas compris de quoi je parle. (Reniflement.) Il ne te resterait pas un peu de cette neige, camarade inquisiteur du KGB ? Elle est bonne, mais elle ne dure pas longtemps.

(Huit secondes de silence, avec un reniflement au milieu.)

I.P., *en ukrainien* - S'il en redemande, c'est qu'il y prend plaisir.

T., *en ukrainien* - On aurait pu s'y attendre de la part d'un... euh... de quelqu'un qui trouve agréable l'effet de la scopolamine. (Deux secondes de silence glacial.) Ta question était stupide, camarade deuxième adjoint. Tu passeras à mon bureau tout-à-l'heure.

A2, *en ukrainien* - Mais...

T., *en ukrainien* - Tu auras tout le temps de parler plus tard. (En russe :) Ramenez-le dans sa cellule et demandez à ce qu'un garde le surveille en permanence. Il ne devra pas le quitter des yeux une seule seconde.

I.P., *en ukrainien* - Prendrais-tu au sérieux ses menaces d'évasion ?

T., *en ukrainien* - Bien sûr que non. Mais je crains qu'il ne reçoive de l'aide de l'extérieur.

A1, *en ukrainien* - Ici ?

T., *en ukrainien* - Les camarades psi on mal à la tête. Et tu connais la signification de leurs migraines...

M. - Bon, c'est fini, ces conciliabules en charabia ? (Reniflement.) Et après, on dit que c'est moi qui emploie des mots incompréhensibles ! On ne vous a donc jamais appris la politesse ?

T. - Allez, emmenez-le, camarades adjoint de l'interrogateur principal. Et ne le lâchez pas d'une semelle. N'oubliez pas qu'il est sous votre responsabilité, et que vous aurez des comptes à rendre s'il en profitait pour s'évader !

(Quatre secondes de silence, suivies d'un reniflement un peu plus long que les précédents.)

M. - T'inquiète pas, camarade moustachu. C'est pas aujourd'hui que je vais [terme intranscriptible]. Mais demain, peut-être... (Reniflement.) On y va, mes mignons ?

(Bruits de pas. Les reniflements s'éloignent.)

T. - Où sont donc passés les autres adjoints ?

I.P. - Ils ont demandé à être déchargés du Martien hier matin.

T. - Savez-vous pourquoi ?

I.P. - Non, mais je peux me renseigner.

T. - Et cette subite défection ne vous a pas intrigué ?

I.P. - Non. J'ai moi-même du mal à supporter cette créature.

T., *en anglais* - Vous n'êtes pas le seul.

I.P. - Pardon ?

T. - Arrêtez-moi donc ce magnétophone. Nous usons de la bande pour rien.

Contexte #7

*« Norman Spinrad a été accueilli en grande pompe à Moscou. Le célèbre écrivain américain jouit en effet d'une considérable popularité en Union soviétique depuis que Gorbatchev a déclaré au sujet de son roman *Le Printemps russe* qu'il était "la préfiguration de l'avenir radieux qui s'ouvre à l'Ancien Continent, mais aussi, malheureusement, du futur effrayant vers lequel l'Amérique se précipite tête baissée". Invité à faire un discours devant une assemblée composée de l'élite des écrivains soviétiques, Spinrad a tout d'abord évoqué les causes de l'actuelle décomposition des États-Unis, de la mainmise de la mafia sur les structures politiques et économiques du pays à la perte de confiance de la population dans la mythique Rêve américain, avant de se lancer dans une longue mise en garde contre une reprise de la course aux armements, illustrée par quelques exemples tirés de textes de SF du temps de la Première Guerre froide. Interrogé sur l'attitude à adopter face au bouclier stratégique anti-missiles dont le Petit Buisson a fait le fer de lance de sa politique étrangère, il a répondu avec gravité : "Les États-Unis demeurent une démocratie, et je fais confiance au peuple américain pour ne pas se tromper une fois de plus lorsqu'il choisira son prochain président." Puis il a ajouté avec un sourire rêveur : "Et ça ne serait pas plus mal s'il portait une robe." »*

(Agence Tass, communiqué du 16/10/1998, 18:00.)

8. Le monde tel qu'il est

« C'est l'histoire d'un Martien sur le Grand Canal... »

Coluche - Bobino '75.

Je demeurai immobile une infinie fraction de seconde, figé sur place par une terreur glacée qui s'était emparée de tous mes muscles. Face à

moi, le professeur Wul, tout aussi paralysé par l'émotion, paraissait chercher le nouveau venu du regard. En vain.

J'eus à peine le temps de me dire que ce n'était pas normal avant l'explosion insensée d'un rire énorme, tout à fait incompatible avec la situation.

Un rire que j'avais déjà entendu, quelques semaines plus tôt au Camp de Mars.

La peur reflua dans l'instant pour céder la place à la colère.

« Foutu Martien ! rugis-je. Tu crois que c'est le moment de faire des blagues ?

- Eh bien, oui, répondit-il en sortant de sa cachette. Tu en as mis, du temps, dis donc ! »

Je haussai un sourcil méfiant, tout en retournant cette réplique en esprit pour en extirper la signification profonde, car la nonchalance affichée par le Martien me paraissait tout à fait suspecte. Puis je m'enquis, d'une voix que je ne parvins pas à rendre tout à fait ferme : « Tu savais que j'allais venir ?

- Évidemment. » Il baissa les yeux d'un air modeste. « En fait, je t'attendais pour mettre les voiles. »

Les implications évidentes de cette phrase suscitèrent en moi une nouvelle pointe d'irritation. « Tu veux dire que tu aurais pu t'enfuir depuis longtemps ? »

Il hocha la tête en me dévisageant avec une insolence enfantine. Des lueurs d'amusement pétillaient au fond de ses yeux - qui, notai-je, avaient pris une étrange couleur turquoise.

« Je dispose de quelques ressources », répondit-il, énigmatique.

Le professeur Wul, qui s'était jusque-là contenté de nous écouter en ouvrant de grands yeux, choisit cet instant pour interroger : « Comment es-tu entré ici, Petit Homme vert ? »

L'ambassadeur lui adressa un clin d'œil narquois. « Si on te le demande, tu diras que tu ne le sais pas.

- L'unique issue est verrouillée, et nous aurions entendu les pistons si elle s'était ne serait-ce qu'entrouverte..., continua le vieil homme, le front plissé.

- Tu ne devrais pas penser si fort ; tu as attrapé une crampe au cerveau.

- ... et tu n'étais pas là tout à l'heure quand je suis arrivé.

- Je n'étais pas là.

- Alors, il a fallu que tu te... *téléportes* ! »

Le Martien sourit jusqu'aux oreilles - et ce n'était pas une figure de

style : ses lèvres s'étirèrent vraiment jusqu'à ses lobes oscillants. Cette subite malléabilité accentua ma méfiance à son encontre. Ce Petit Homme vert n'était pas forcément ce qu'il paraissait.

« C'est bien possible. » Il tourna vers moi son regard qui virait à présent au jaune vif, tandis que sa bouche reprenait des dimensions plus normales. « Bon, on y va ?

- Comment ?

- Ben, par *téléportation*, qu'est-ce que tu crois ? Que je traverse les murs en me faufilant entre les atomes ? Rien ne vaut un petit détour par l'hyperespace si l'on veut triompher des obstacles, crois-moi !

- L'hyper... espace ? hoqueta le professeur Wul. Mais alors...

- Tss, tss, pas de conclusions hâtives, le coupa l'ambassadeur en agitant un index trop vert. La demande en énergie dépend du carré de la distance. Les quelques centaines de mètres qui séparent cet endroit de la cellule où ces crétins me posaient leurs questions débiles constituent quasiment un maximum. » Il cligna à nouveau de l'œil à l'adresse du vieil homme. « Allez, *ciao* grand-père ! Et fais gaffe à tes fesses pendant les prochains jours : cette putain de ville va grouiller de barbouzes ! »

Puis, sans prévenir, il sauta dans mes bras. J'ouvrais la bouche pour protester lorsque les murs du *lieu le plus secret de la planète* s'effacèrent autour de moi.

Fondu au noir.

Les ténèbres de l'« hyperespace » se dissipèrent comme elles étaient apparues. La transition, le voyage, le saut - appelez ça comme vous voudrez - ne m'avait laissé aucun souvenir, sinon un vague arrière-goût d'étrangeté et d'absence de sensations.

Nous nous trouvions au crépuscule en pleine montagne, à des verstes de la première installation humaine. Le Martien avait donc raconté des craques au professeur Wul quant à la distance qu'il était capable de parcourir par téléportation. J'en conclus qu'il mentait également lorsqu'il m'affirma un instant plus tard que ses réserves d'énergie étaient épuisées et que nous allions devoir continuer à pied.

Néanmoins, je gardai mes doutes pour moi car j'avais une préoccupation bien plus immédiate.

Le froid.

Les vêtements que l'on a sur le dos sont de peu d'importance quand on traverse la Russie à l'état de quasi cadavre, et la tenue légère que je portais au moment de ma mort suffisait largement dans la pièce secrète de la ville sans nom. Mais à présent, en plein air, avec de la neige jusqu'au genou dans la nuit glaciale, j'étais bon pour attraper

une pneumonie si je ne trouvais pas rapidement de quoi me couvrir.

Et encore, avec de la chance : il faisait largement en dessous de zéro - dans les moins dix degrés, à vue de nez gelé -, et la bise perverse qui semblait venir de toutes les directions à la fois n'arrangeait rien. Il ne me fallut pas vingt secondes avant de me mettre à grelotter et à claquer des dents d'une manière si caricaturale - et incontrôlée - que cela me donna presque envie de rire.

Cette situation était tout autant ridicule qu'inconfortable : il convenait d'y mettre un terme le plus tôt possible.

« Il me faut... des vêtements chauds... »

L'ambassadeur, qui ne portait qu'un short de sport blanc et un polo saumon orné d'un crocodile brandissant une faucille et un marteau, me considéra avec surprise. Puis il haussa les épaules, en un geste de condescendance qui me parut très humain.

« Petite nature, va ! » laissa-t-il tomber avant de disparaître sans prévenir.

Resté seul dans le crépuscule glacial, j'eus amplement le temps de me demander si je n'allais pas geler sur pied avant le retour du Martien. Lorsqu'il réapparut enfin, jaillissant du néant au milieu d'un brasillement doré, j'étais tapi derrière un amas de rochers, frottant énergiquement mes épaules et mes biceps avec mes mains bleuies en une pitoyable tentative de restaurer un peu de chaleur et de vie dans mes membres grelottants.

Il me jeta un manteau de fourrure, mais mes muscles engourdis me refusèrent tout service, et le vêtement s'affala à mes pieds. Je mis quelques secondes à me déplier pour le ramasser afin de m'en couvrir, sous le regard mi-ironique, mi-apitoyé de l'ambassadeur.

Une odeur de fauve envahit mes narines, me soulevant le cœur.

« Où as-tu trouvé ça ? m'enquis-je avec une grimace nauséuse.

- Dans une *datcha* à quelques verstes d'ici.

- Je croyais que tu étais épuisé - et que, de toute manière, tu ne pouvais pas franchir plus de quelques centaines de mètres par téléportation.

- Il ne faut pas toujours croire ce qu'on raconte. »

J'arrangeai autour de moi la fourrure puante. L'animal sur le dos de qui on l'avait prise ne pouvait être l'unique responsable de cette incroyable odeur ; l'ancien propriétaire du manteau y était forcément pour quelque chose lui aussi, et j'aurais parié qu'il ne devait pas avoir l'eau courante dans sa *datcha* - ou alors que, s'il l'avait, il s'en approchait le moins possible.

« Et maintenant ? » m'enquis-je.

Une paire de bottes de peau atterrit dans la neige devant moi. Dépourvues de talon et garnies de lacets de cuir, elles étaient beaucoup trop grandes pour moi, mais le Martien avait pensé à ce détail car il me lança également un vieux journal dont je froissai les pages avant d'en garnir l'intérieur. Une fois les pieds - relativement - au chaud, j'achevai d'enfiler le manteau. Puis, pour parfaire ce déguisement d'homme des steppes sibériennes, je m'entourai la tête d'un turban confectionné à l'aide d'une écharpe obligeamment fournie par mon compagnon.

Il faisait à présent tout à fait nuit. Une lune presque pleine projetait sur la neige une clarté blême et froide qui donnait à ma peau la couleur sinistre de celle d'un mort-vivant - histoire de coller à la situation, je suppose.

J'effectuai quelques mouvements de gymnastique avant de me tourner vers l'ambassadeur, qui me considérait avec gravité, enfoncé jusqu'à la taille dans la couche blanche qui couvrait le sol. Son épiderme avait pris une teinte vert-de-gris plutôt malsaine, façon noyé de quelques semaines « Tu n'as pas répondu à ma question », lui rappelai-je sèchement.

Un sourire carnassier étira sa bouche. « Maintenant ? On marche !

- Pour aller où ? »

Il regarda autour de lui d'un air digne et interloqué de lord anglais à qui l'on vient de flanquer la main aux fesses.

« À moins que tu n'espères survivre à une nuit en plein vent par moins vingt degrés, il me paraît urgent de trouver un abri. » Il désigna les masses sombres des montagnes qui nous dominaient, plus noires que la nuit elle-même. « Il y a un réseau de grottes un peu plus haut. Le dernier humain à y avoir dormi était sans doute un tantinet plus prognathe que toi, mais ce qui était bon pour un néandertal l'est bien assez pour un sapiens, pas vrai ? »

Et, sans daigner attendre ma réponse, il se mit en route, pataugeant dans la neige de comique manière. Je lui emboîtai le pas aussitôt, ravalant les questions qui me montaient aux lèvres. Il me paraissait en effet un peu étrange d'être contraint à *marcher* alors qu'il aurait été si simple au Martien de nous *téléporter* à destination.

D'ailleurs, pourquoi n'avait-il pas « sauté » directement *dans* l'une de ces grottes en fuyant la ville sans nom ? Il devait bien y avoir une raison. Je ne pouvais imaginer qu'il l'eût fait uniquement pour m'éprouver.

Quoique...

Il nous fallut plus d'une demi-heure pour atteindre l'entrée de la première caverne - un trou obscur dans une paroi sombre qui s'élevait,

verticale, à plusieurs centaines de mètres au-dessus de nos têtes. Fourbu, je me laissai tomber à genoux ; il était évident que je n'avais pas encore récupéré d'avoir été pour ainsi dire mort durant... combien de temps, au juste ?

Si j'avais connu le calendrier lunaire, j'aurais pu le calculer facilement, mais j'avais renoncé à suivre les phases des corps célestes après mon départ du Camp de Mars.

J'avais aussi renoncé à pas mal d'autres choses ; on est parfois obligé de faire des choix dans la vie.

« Allez, encore un effort ! m'encouragea mon compagnon.

- Un instant : je suis en train de prier », mentis-je spontanément.

Le silence qui suivit cette phrase était aussi épais que les ténèbres dans la gueule de la grotte.

« Prier ? répéta l'ambassadeur au bout d'une dizaine de secondes. C'est ce truc que les humains font quand ils ont la trouille ?

- Et aussi quand ils viennent de triompher d'une épreuve... Ça se fait parfois de remercier, me crus-je obligé d'ajouter.

- De remercier *qui* ? »

Quelques années plus tôt, j'aurais répondu « le Vert » sans hésiter. Seulement, un Vert, j'en avais un devant moi, et lui adresser des prières ne me paraissait pas d'une grande utilité, que ce fût pour le supplier ou lui faire part de ma gratitude. Toutes les affirmations sur la nature *par essence* transcendante et la prétendue *divinité* des Martiens que j'avais pu entendre durant mon enfance et mon adolescence n'avaient pas résisté à la vision de l'orgie dans la maison préfabriquée du Camp de Mars.

Les *dieux* ne baisent pas.

Ou, du moins, ils évitent de le faire en public.

« Ma bonne étoile », répondis-je platement, en priant - vraiment, cette fois, mais pas le Vert - pour que l'ambassadeur ne fût pas télépathe.

Il émit un ricanement qui grinçait comme une serrure rouillée.

« Superstition ! » cracha-t-il avec quelque chose qui, à ma grande surprise, ressemblait bel et bien à de la haine.

L'intérieur de la caverne était littéralement jonché de branchages parmi lesquels je n'eus qu'à piocher pour réunir de quoi faire du feu. L'endroit avait dû longtemps servir de tanière à un ours, mais il était visiblement abandonné depuis plusieurs années. En tout état de cause, l'animal avait laissé derrière lui une abondante provision de crottes séchées, dont je me servis pour alimenter le foyer.

J'avais déjà faim lorsque je m'étais réveillé dans la ville sans nom, et cette petite marche dans la nuit n'avait fait qu'aiguiser mon appétit. Seulement, nous n'avions rien à manger. En fouillant dans les poches du manteau, je trouvai bien une barre chocolatée à demi fondue et quelques raisins secs, mais il était évident que cela ne suffirait pas à calmer ma fringale.

« Tu en veux ? » proposai-je pourtant au Martien, par principe plutôt que par solidarité.

Il se contenta de secouer la tête pour toute réponse, sans cesser de contempler les ombres surréalistes que les flammes faisaient danser sur les murs de la caverne. Peut-être était-il lui aussi en train de prier, à sa manière, ou de méditer. Ou alors, il réfléchissait - et j'aurais donné cher pour connaître l'objet de ses pensées. Dans tous les cas, il ne semblait pas disposé à engager la conversation. Je mangeai donc seul et en silence, essayant de ne pas trop prêter attention à l'odeur pestilentielle qui se dégageait à présent de mes vêtements sous l'effet de la chaleur.

Je m'apprêtais à m'allonger, emmitouflé dans mon manteau, pour chercher un sommeil dont je devinais qu'il serait long à venir, quand l'ambassadeur murmura : « Je veux rentrer chez moi.

- Eh bien, tu n'as qu'à t'y téléporter, marmonnai-je avec cette indifférence absolue qui naît de l'épuisement total.

- Tu sais très bien que c'est impossible. »

L'indifférence et la fatigue cédèrent le pas à la curiosité ; je me redressai sur un coude et dévisageai mon compagnon.

« À cause de cette histoire de carré de la distance ? Ne me prends pas pour un idiot. » J'effectuai un geste vague, englobant tout ce qui nous entourait, des parois de la grotte à l'Univers entier. « À quelle distance sommes-nous de la ville secrète ? Cent kilomètres ? Cinq cents ? Deux mille ? »

Ses traits plongés dans la pénombre n'exprimaient aucune émotion. « Oh, moins que ça. » Il remit une branche dans le feu. « Une trentaine tout au plus. La ville se trouve sur l'autre versant, plus à l'ouest. Mais si tu regardes sur une carte officielle de la Russie, tu ne verras qu'un grand lac à son emplacement.

- La carte n'est pas le territoire », marmonnai-je comme pour moi-même.

Korzybski jouissait d'une considérable popularité parmi les Verts au temps où je vivais au Camp de Mars. Cette vogue exclusivement européenne - la branche étatsunienne du mouvement préférait en effet se réclamer de Robert Heinlein, à cause de son roman *En terre étrangère*, qui mettait en scène un enfant humain élevé par des

Martiens dont le moins que l'on puisse dire était qu'il s'agissait de créatures conjecturales -, n'avait pas survécu aux années 70, mais l'influence de la sémantique générale continuait à imprégner tous ceux qui, comme moi, y avaient été soumis à l'époque.

La carte n'est pas le territoire - surtout en URSS.

Je me demandais ce que Korzybski aurait pensait de ça, et aussi combien de villes analogues à celle que nous venions de fuir demeuraient encore ignorées de tous ou presque. L'existence des cités secrètes n'avait été admise par le Comité central du Parti communiste qu'au tout début des années 90, lorsque l'ouverture du Mur de Berlin avait fait vaciller l'Empire soviétique sur ses bases. Toutefois, le Kremlin s'était toujours montré réticent à en révéler l'emplacement, et seules une quinzaine de ces agglomérations mystérieuses avaient acquis au cours de la décennie écoulée le droit de figurer sur les cartes du pays.

Le secret est une habitude dont il est difficile se débarrasser. D'autant plus lorsqu'il a été érigé en système à l'intérieur du système. Il s'écoulerait sans doute quelques lustres avant que la *Glasnost* ne devînt totale, révélant les rouages infiniment compliqués de l'État soviétique.

« Pour correspondre au territoire, une carte devrait être à échelle réelle, dit soudain l'ambassadeur. Une telle carte serait évidemment inutilisable. » Il émit un petit rire. « C'est bien ça que tu voulais dire ? »

Je voulais surtout dire qu'aucune représentation ne pouvait prétendre refléter l'exacte réalité, mais je ne me sentais pas en état de me lancer dans une discussion de ce genre. Je me contentai donc d'acquiescer, avant de me recoucher dans l'intention de chercher le sommeil...

« Vous autres, Terriens, avez de drôles de manières de voir les choses... », reprit le Martien au bout d'une minute ou deux.

Puis il se tut. Je m'attendais à ce qu'il poursuivît, mais il ne paraissait pas décidé à le faire. Ouvrant un œil, je le vis qui hochait la tête d'un air pensif, le regard fixé sur les flammes. S'il avait été humain, j'aurais estimé sans risque de me tromper qu'il avait le cafard. Ou, plutôt, le mal du pays, comme le suggérait sa réflexion de tout à l'heure.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ? ne pus-je m'empêcher de demander.

- Il faut toujours que vous plaquiez des *représentations* sur la *réalité*, répondit-il. Des images. Des symboles.

- Ce n'est pas ainsi que s'y prennent tes semblables ?

- Je ne peux pas parler pour les autres, mais dans mon cas personnel, je perçois le monde tel qu'il est, et non à travers je ne sais quel filtre socioculturel.

- Eh bien, tu as de la chance, marmonnai-je en refermant les yeux. Nous autres, pauvres humains, sommes condamnés à ne voir que les ombres sur le mur de la caverne, et à en déduire à quoi pourrait ressembler la réalité », ajoutai-je avec un vague geste de la main.

C'était la première fois que l'ambassadeur me laissait entrevoir le contenu de ses pensées, et un vrai professionnel aurait sauté sur cette inespérée occasion de lui tirer les vers du nez, mais j'étais décidément trop fatigué pour mener un interrogatoire, même avec un sujet en veine de confidences. J'ignorais toujours combien de temps j'avais passé dans un état de mort apparente, mais cette expérience encore toute fraîche - après tout, il n'y avait pas quatre heures que le professeur Wul m'avait ranimé - me laissait dans un état d'épuisement quasi total, que la marche dans la neige n'avait rien fait pour arranger.

Je m'endormis sans même m'en rendre compte, veillé par un Martien soucieux, qui venait de prendre conscience qu'il était désormais perdu à des dizaines de millions de kilomètres de sa rouge planète natale.

Il me semble cependant que ma dernière pensée fut cette phrase absurde tirée d'un vieux film de Spielberg :

« Martien téléphone maison. »

Compte rendu d'entretien #11

[26 décembre 2000.]

Lieu : Ville--, Quartier 11, Rue 275, Immeuble 620, Étage - 9, Salle I-04.

Interrogateur principal : V. Marenko.

Adjoints : T. Lyogkoié & E. Tcheloviek.

Témoin : R. Starkovsky.

Sujet : Martien, nom inconnu, âge inconnu.

Caractéristiques physiques & physiologiques : voir rapport médical ci-joint.

Précautions particulières : voir rapport médical ci-joint.

Dose administrée : 2000 microgrammes de LSD, voie buccale.

T., *en ukrainien* - Il faut agir pendant les premières minutes où l'effet se manifestera, et profiter de la montée pour...

I.P., *en ukrainien* - J'ai déjà pratiqué des interrogatoires à l'aide de cette drogue capitaliste, camarade. Je sais comment m'y prendre. Rien de tel qu'une bonne vieille panique pour faire parler le sujet le plus récalcitrant !

T., *en ukrainien* - Certains sujets sont réfractaires à la panique.

I.P., *en ukrainien* - C'est possible, mais je n'en ai jamais rencontré, en tout cas ! Et ça fait trente ans que je conduis des interrogatoires. Le LSD est la drogue de vérité ultime, celle qui reste quand on a essayé toutes les autres en vain...

A1, *en ukrainien* - Pourquoi ne l'utilise-t-on qu'en dernier ?

T., *en ukrainien* - Parce que ses effets sont imprévisibles et incontrôlables. Tu ne peux jamais savoir à l'avance ce qui va se passer. Tout dépend du sujet, de la dose, et du cadre. (Léger ricanement entendu.) A priori, les conditions sont réunies, même si j'ai un doute sur le sujet...

(Sept secondes de silence.)

I.P. - Comment te sens-tu, camarade ambassadeur ?

(Dix secondes de silence.)

A1, *en ukrainien* - Il est déjà défoncé ?

T., *en ukrainien* - Je crois plutôt qu'il boude.

A2, *en ukrainien* - Tu dois avoir raison, camarade témoin : sa bouche dessine un pli qui me paraît exprimer l'agacement.

I.P. - Je t'ai posé une question, camarade Martien, et j'aimerais que tu y répondes sans te faire prier.

M. - Va te faire foutre.

A2, *en ukrainien* - Je lui enverrai bien une gifle pour lui apprendre les bonnes manières...

I.P., *en ukrainien* - Il n'en est pas question, camarade deuxième adjoint. Les ordres sont formels : nous ne devons exercer aucune violence sur la personne du camarade ambassadeur.

A1, *en ukrainien* - Pourquoi a-t-il brutalement changé d'attitude ? Tout se passait plutôt bien jusqu'ici, même si l'on ne peut pas dire qu'il avait accepté de collaborer...

T., *en ukrainien* - Je crois qu'il commence à ressentir les premières sensations de désorientation, et que ça le met de mauvaise humeur

parce qu'il ne comprend pas ce qui lui arrive.

A2, *en ukrainien* - Tu m'as l'air d'en connaître un rayon sur la question, camarade témoin.

T., *en ukrainien* - J'ai vu passer plus de LSD entre mes mains qu'aucun être humain ne pourrait en avaler pendant toute une vie, camarade deuxième adjoint...

M. - Vous pouvez pas fermer vos gueules ? J'essaye de fusionner avec le Grand Tout, moi ! Vous croyez que c'est facile ? Un peu de respect, tout de même !

I.P. - Calme-toi, Petit Homme vert. C'est juste le produit qui te rend irritable.

M. - Je t'emmerde, camarade inqu... gros con du KGB.

A1, *en ukrainien* - Cette séance m'a l'air mal partie.

A2, *en ukrainien* - Vous voulez qu'il ait la trouille ? Laissez-moi la lui flanquer ! Je m'y connais, LSD ou pas !

I.P., *en ukrainien* - C'est la première fois que ça se produit. Je ne comprends pas ce qui se passe. Une question de métabolisme, peut-être... On a pourtant vérifié que son cerveau contenait bien une substance analogue à la sérotonine...

A1, *en ukrainien* - Seulement analogue ?

T., *en ukrainien* - J'ai l'impression qu'il se renforce de l'intérieur contre le monde extérieur parce que les informations sensorielles qu'il reçoit sont désormais brouillées. Mélangées. Tu vas avoir du mal à obtenir la panique dont tu rêves, camarade interrogateur principal.

A2, *en ukrainien* - Juste une petite baffe... et puis un ou deux coups de genou bien placés... Ça lui fera les pieds, depuis le temps qu'il nous mène en bateau !

M. - Tout ça est bizarre.

A1, *en ukrainien et à voix basse* - Tiens, son attitude a encore changé.

M. - Vraiment bizarre. Le temps vécu se décompose en une foule de moments.

A1, *en ukrainien et à voix basse* - Il semble plus détendu... Comme apaisé.

M. - De moments et d'instants...

T., *en ukrainien* - Tais-toi, camarade premier adjoint.

M. - J'ai envie de faire pipi... mais est-ce que c'est de mon envie de faire pipi ou de celle du camarade inquisiteur du KGB qu'il s'agit ? (Trente-quatre secondes de silence.) Je viens de songer à l'autre. À celui qui est à côté de moi. Qui est moi... (Seize secondes de silence.) Moi.

(Deux minutes et vingt-et-une secondes de silence.)

A1, *en ukrainien et à voix basse* - Il ne parle plus. Et il a le regard sacrament fixe. Camarades, vous êtes bien sûrs que...

T., *en ukrainien et à voix basse* - Tout va bien. Nous allons le laisser planer encore un peu, puis nous le ramènerons sur terre en douceur.

I.P., *en ukrainien et à voix très basse* - Pourquoi ne pas le terroriser ? Le camarade deuxième adjoint est expert à la matière...

T., *en ukrainien et à mi-voix* - Camarade, ce Martien est actuellement complètement défoncé, projeté cul par-dessus tête tout en haut d'un putain de pic synesthésique ! Nous en apprendrons plus en le manipulant qu'en le brutalisant.

A2, *en ukrainien et à voix très très basse* - Dommage.

(Quarante-deux minutes et onze secondes de silence. Une transcription précise et minutée des divers bruits et chuchotements incompréhensibles qui les parsèment est fournie en annexe.)

M. - Dis-moi, camarade inquisiteur du KGB, tu n'aurais pas le numéro de Dieu ?

I.P. - Le numéro de quoi ?

M. - De qui !

I.P. - De qui ?

M. - De Dieu !

I.P. - De Dieu ?

M. - Oui, Son numéro de téléphone !

I.P. - De... de téléphone ?... De... de D-D-Dieu ?...

M. - Ben oui. Il faut que je Lui passe un coup de fil. Ça urge.

I.P. - Qu'est-ce qui est si urgent ?

M. - D'appeler Dieu.

I.P. - Pourquoi ?

M. - Pour Lui demander où il a mis les clefs.

I.P. - Les clefs de quoi ?

M. - Les clefs de l'Univers. Il faut qu'on trouve la sortie au fond de l'espace avant que les probabilités ne s'effondrent.

I.P. - Quelles probabilités ?

M. - Celles qui entretiennent ton existence et la mienne - et la vôtre. Tu n'imaginerais pas l'incroyable quantité de hasards qui a été nécessaire pour qu'on se retrouve tous les cinq dans cette cellule... Nous ne sommes que des probabilités concrétisées, les gars ! Et d'autres sont là, à l'affût, qui n'attendent que de prendre notre place...

A2, *en ukrainien* - Qu'est-ce qu'il raconte ?

M. - Alors, vous pigez, c'est pour ça qu'il faut que j'appelle Dieu, pour Lui demander les clefs de l'Univers avant que les briques du mur ne se mettent à bouger, à entrer et à sortir comme des tiroirs... (Deux secondes de silence. En français :) Putain, j'ai une de ces gaules !

T., *en ukrainien* - Que vient-il de dire ?

I.P., *en ukrainien* - Je sens que ça ne va pas te plaire, camarade témoin...

T., *en ukrainien* - Il recommence avec ses obscénités ?

M. - L'amour... l'amour... l'amour... Et puis les fleurs et les petits oiseaux... Et les abeilles qui bourdonnent... le pollen... tout ça...

A1, *en ukrainien* - Il est en train de repartir.

M. - Et les chiens qui s'enfilent, les punaises qui se baisent, les serpents qui se frottent, les amibes qui se divisent... Rhââ !...

I.P. - Calme-toi... Ce ne sont que des illusions...

M. - Hé, les mecs, mon corps est coupé en deux ! (Huit secondes de silence.) Ou alors, c'est mon cerveau. (Onze secondes de silence.) Ou les deux. (Quatre secondes de silence.) Logique... (Douze secondes de silence.) Pourquoi ? (Reniflement.) Y a pas une histoire d'androgynie originel coupé en deux dans une de vos légendes terriennes ? (Douze secondes de silence.) Mouais, vous êtes pas des experts, hein ? Pas besoin de culture pour pratiquer le passage à tabac au KGB !

I.P. - Tu exagères. Nous ne t'avons pas passé à tabac.

A2, *en ukrainien* - Pas encore.

M. - Moi, non - mais les autres ? Combien de pauvres types ont-ils déjà défilé dans cette cellule ? Et, parmi eux, combien y ont-ils laissé la vie ou la raison ? (En criant :) Faut que j'appelle Dieu pour le lui dire ! Trouvez-moi Son numéro de téléphone ! Trouvez-le moi ! Il me le faut ! Vite ! Avant qu'il ne soit trop tard !... (Quatre secondes de silence. D'une voix normale :) Hé, mais, j'y pense... Vous autres, communistes, vous ne croyez pas en Dieu... Alors, Son numéro, vous ne devez pas l'avoir sur vous... Je me trompe ?

A2, *en ukrainien* - Il délire.

M. - Et celui de Lénine ne fera pas l'affaire, non, non, non...

T., *en ukrainien* - C'est normal. Et, si nous voulons l'avoir, c'est maintenant ou jamais ! Son esprit n'est plus qu'un champ de conscience malléable, perméable aux suggestions. C'est là, pendant le pic synesthésique, que certains gourous capitalistes conditionnaient leurs adeptes en leur bourrant le crânes avec leur soit-disant message spirituel...

I.P., *en ukrainien* - Je t'en prie, camarade témoin... Si le cœur t'en dit, ne te gêne pas pour nous...

T., *en anglais et à voix basse* - Pauvre con.

(Seize secondes de murmures étouffés.)

M. - Bon, j'ai réfléchi, les amis... Puisque vous ne pouvez pas me filer le numéro de Dieu, il va falloir que j'aille le chercher moi-même. Seulement, je me demande s'il vaut mieux aller regarder dans l'annuaire de la Mecque, de Lhassa ou du Vatican... (Reniflement.) Vous répondez pas ? J'ai vraiment pas de chance d'être tombé aux mains de mécréants ! (Reniflement.) Remarquez, ça peut pas être pire que chez moi - parce que, côté Dieu, on n'est pas gâtés, là-bas !

(Trente secondes de silence.)

I.P. - Qu'entends-tu par là, camarade ambassadeur ?

M. - Est-ce qu'il te faut un miracle pour faire taire ton incrédulité ?

A2, *en ukrainien* - Mais il est en train de nous faire de la propagande bondieusarde !...

M. - Alors, puisque c'est comme ça, je vais vous en pondre un vite fait sur le gaz de miracle ! Et tant pis pour le téléphone de Dieu, je m'en passerai pour cette... (Une minute huit secondes de silence.) Oh, les couleurs, les jolies couleurs qui me parlent et qui me racontent de jolies histoires...

A1, *en ukrainien* - Hé, qu'est-ce que c'est que ces serpentins multicolores qui lui sortent des yeux ?

A2, *en ukrainien* - Des serpentins ? Moi, je vois plutôt des arabesques dentelées... Et qu'est-ce que j'ai envie d'y donner un coup de poing ! (Trois secondes de silence.) Mais ça risque de couper !

I.P., *en ukrainien* - Vous ne voyez pas que les murs de la pièce se sont mis à palpiter ? Ils respirent ! Ils sont vivants !

T., *en anglais* - Arrête tes conneries, mec, c'est juste l'acide qui monte. Moi aussi, je commence à le sentir - yeah, comme au bon vieux temps...

I.P. - Mais, camarade, c'est lui qui a pris de l'acide, pas nous ! (Six secondes de silence.) Hé, mais, au fait, pourquoi as-tu parlé anglais ?

A1 - Si quelqu'un a le numéro de Dieu, je suis preneur. (Rire bête.) J'aurais des trucs à lui demander. (Rire niais.) Et même à lui apprendre ! (Rire stupide.) Ouais, ça va lui en boucher un coin !...

M. - Bon, allez, je me casse. Salut les potes, et bien le bonjour à papy Gorby - s'il est bien derrière tout ça, ce dont je doute fortement. (Cinq secondes de silence.) Au fait... (*En ukrainien* :) Je vous ai compris !

Contexte #8

« "Les gages donnés par M. Gorbatchev paraissent suffisants pour envisager une prochaine entrée de plusieurs pays de l'Union européenne dans le Pacte de Varsovie," a déclaré M. Valéry Giscard d'Estaing à l'issue des négociations qui ont réuni pendant une semaine les ministres de la Défense des Seize et ceux des Pays de l'Est. "Et il paraît certain que le déploiement annoncé du bouclier anti-missiles étatsunien va considérablement accélérer les choses," a ajouté le président de l'Assemblée européenne. "Ce dispositif représente une menace sans précédent pour la paix mondiale, et pas seulement parce qu'il aura pour principale conséquence de relancer la course aux armements. On peut en effet craindre ce que fera, une fois à l'abri de ce bouclier, une nation en décomposition comme les États-Unis, surtout sous la direction d'un... individu comme le Petit Buisson." Alors que le Kremlin a salué cette déclaration, Washington a émis une protestation officielle qualifiant l'ancien président de la république française de "suppôt de Moscou", "valet de Marx" et "lopette de Gorby". Un peu irrité, M. Giscard d'Estaing a répondu : "Nos amis étatsuniens feraient mieux de s'occuper de reprendre la peau de chagrin qu'est devenu leur pays plutôt que d'insulter les représentants - élus sans contestation, eux - de plus de trois cents millions de citoyens." Il a été soutenu par l'ensemble des États de l'Union européenne, à l'exception de la Grande-Bretagne, traditionnellement américanophile, et de l'Autriche, qui n'a jamais caché son hostilité à la dissolution annoncée de l'OTAN. »

(Le Monde, 24/03/1999.)

Compte rendu d'entretien #1

[30 décembre 2000.]

Lieu : Ville--, Quartier 11, Rue 275, Immeuble 620, Étage - 9, Salle I-04.

Interrogateur principal : V. Marenko.

Adjoints : T. Lyogkoié & E. Tcheloviek.

Témoin : V. Poutine.

Sujet : R. Starkovsky.

Caractéristiques physiques & physiologiques : voir rapport médical ci-joint.

Précautions particulières : voir rapport médical ci-joint.

Dose administrée : 500 milligrammes de MDMA (Molécule "Krasnyi Solntsé"), voie buccale.

I.P. - Eh bien, camarade, nous allons voir si tu es plus loquace que ce Martien.

R.S. - Tu ne m'auras pas, camarade. J'ai l'habitude des drogues.

I.P. - Nous sommes au courant. Tu as un joli pedigree - agent double, trafiquant de drogue, et tout le reste... (Silence.) Pourquoi avoir kidnappé ce Martien ?

R.S. - Pour la gloire de la Grande Union soviétique et la victoire ultime du communisme sur le capitalisme.

I.P. - Mais encore ?

R.S. - Comprends-moi bien, camarade, je trouve que ce qui se passe en ce moment dans notre pays est une honte ! Gorbatchev bafoue l'esprit même de Karl Marx en acceptant l'ouverture progressive à l'économie de marché ! (Bruit de poing sur une table de métal.) Pendant vingt ans, j'ai travaillé à l'Ouest, j'ai même infiltré la CIA, et tu le sais, et vous le savez tous - oui, toi aussi, camarade... camarade inquisiteur du KGB ! Avec d'autres camarades, nous avons miné de l'intérieur les États-Unis et le système capitaliste, en jouant sur ses faiblesses pour l'amener à se détruire... Et personne ne peut contester que nous avons réussi ! (Ricanement sardonique.) Bon, pour être honnête, ce n'était pas difficile... Tout ça ne tenait pas très bien debout. Trop de contradictions. Et Elvis nous avait bien préparé le terrain...

T. - Elvis ?

S.R. - Oui. Elvis Presley.

T. - Presley ? Le chanteur de rock ?

S.R. - Lui-même.

T. - Je ne vois pas ce qu'il vient faire là-dedans.

I.P. - Moi non plus.

S.R. - Camarades, vous ne pouvez pas dissocier l'histoire récente des États-Unis de celle du sexe, des drogues et du rock'n'roll ! Et c'est Elvis qui a déclenché tout ça. Il était la réponse à la conformité et au puritanisme et à... l'anti-communisme qui régnaient aux USA ! (Bruit de poing sur une table métallique.) Plus qu'un bon chanteur, Elvis était un humain mâle dont les mouvements de hanches ont provoqué l'inondation de millions de petites culottes ! Bon, d'accord, il n'était pas le premier, et l'on pourrait en dire autant de Sinatra, les mouvements de hanches en moins... Mais Elvis, lui, était un voyou !

A1 - Un voyou très vite récupéré par le système capitaliste, camarade.

S.R. - Je vois les choses très clairement, soudain. C'est comme si des dizaines d'années d'informations que j'ai absorbées se mettaient en place. Le système a soudoyé l'homme, mais il n'a pu soudoyer le symbole. En rentrant dans le rang, Elvis a, d'une certaine manière, cessé d'être Elvis. Ou, plutôt, il est devenu un autre Elvis. Un nouvel Elvis, transformé par son séjour à l'armée... Et d'autres se sont emparés de ce qu'il avait laissé derrière lui, camarades ! Et ils l'ont poussé à l'extrême, camarades ! J'étais en Californie pendant les années 60, rappelez-vous... J'ai vu ce qui s'y passait... (Quatre secondes de silence.) J'étais en plein dedans, oui... Le sexe, les drogues et le rock'n'roll... Une sacrée époque, vous pouvez me croire ! La Grande Amérique voyait ses enfants se retourner contre elle, et nous n'avions qu'à donner quelques coups de pouce ça et là. (Ricanements.) Elvis était un pur animal, dont les capacités cérébrales peuvent être considérées comme sans importance. Les mouvements... « lascifs » de son bassin suffisaient largement à déclencher tout ça.

I.P. - J'ai du mal à voir le rapport avec la question que je t'ai posée.

S.R. - Quelle question ?

I.P. - Au sujet du Martien.

S.R. - Pourquoi je l'ai enlevé ? J'allais y arriver... Après une digression un peu longue, mais bon... (Douze secondes de silence.) Mon idée est de faire porter le chapeau à la CIA.

T. - Tu as pris une grave décision en agissant sans le consentement de tes supérieurs, camarade.

S.R. - Camarade inquisiteur du KGB, tu sais comme moi qu'un communiste sincère est prêt à se sacrifier pour la grandeur et la gloire éternelle de l'Union soviétique...

T. - Est-ce une nuance d'ironie que je perçois dans ta voix, camarade Starkovsky ?

S.R. - À toi de le deviner, camarade. (Sept secondes de silence.) Ce Martien est un petit malin. Il nous a tous menés en bateau. Mais je ne comprends pas pourquoi il ne s'est pas enfui plus tôt, s'il peut se téléporter... (Seize secondes de silence, brouhaha de voix indécodable dans le fond.) Camarades, vous êtes-vous déjà demandé pourquoi il est venu sur Terre ?

I.P. - Ce n'est pas à toi de poser les...

T. - Réponds-lui, camarade. Et vous aussi, les deux muets !

I.P. - Pour représenter ses semblables devant la planète entière ?

A1 - Pour étudier notre civilisation ?

A2 - Les deux à la fois ?

(Neuf secondes de silence.)

R.S. - Camarade... inquisiteur ?

T. - Pour préparer l'invasion de la Terre ?

S.R. - Je crois plutôt qu'il est venu faire du tourisme, et que cet endroit... est, de son point de vue, l'équivalent d'un camp de vacances...

T. - Un camp... de vacances ?

I.P. - Je ne me sens pas une âme d'animateur...

A2 - Moi non plus.

S.R. - Il n'est pas parti plus tôt parce qu'il se plaisait ici. (Bruit d'une paume claquant sur un front.) J'aurais dû le comprendre plus tôt ! Quel crétin ! Quelle bande de crétins nous faisons tous ! (Ricanement.) Vous ne comprenez pas, hein ? Vous ne comprenez pas ? (Ricanement.) Mais moi, j'ai compris !

A1, à voix basse - Il commence à délirer...

S.R. - Tu veux que je te le dise, camarade premier assistant ? Ce foutu Martien est tout simplement en train de mettre au jour notre plan de domination de la planète ! Le sexe, la drogue... Il ne manquerait plus qu'il goûte au rock'n'roll !...

I.P. - Pourquoi donc, camarade ?

T. - Veuillez me laisser seul avec le sujet. Vous pouvez emporter le magnétophone... (Quelques secondes de bruits divers.) Ah, non, la cassette, je la garde.

I.P. - Comme tu voudras, camarade inquis...

**- troisième partie -
Brûlons la californie !**

Contexte #9

« La crise économique ne cesse de s'aggraver aux USA. Le Dow Jones est aujourd'hui tombé sous la barre des 2500 points, et rien ne semble vouloir interrompre la dégringolade des valeurs étatsuniennes. Des centaines d'entreprises déposent chaque jour leur bilan, licenciant des dizaines de milliers de personnes qui vont grossir les rangs des chômeurs et des sans-abri. Malgré la troisième intervention de la Banque fédérale en l'espace d'une semaine, le dollar ne s'est toujours pas stabilisé, même si sa chute s'est ralentie, l'amenant actuellement aux environs de 2,45 FF (0,41 €). Les économistes, qui voient se réaliser leurs prévisions les plus pessimistes, n'envisagent pour l'instant aucune solution qui permettrait de sortir de la crise sans une refonte radicale de l'économie étatsunienne. Or, comme l'a déclaré dimanche dernier le Petit Buisson lors de sa visite officielle au Chili, en présence du général Pinochet : "Certains individus mal intentionnés ont suggéré une remise en question du capitalisme. Il est évident que ces traîtres à la solde de Moscou n'ont pas d'autre idée que de tuer le Rêve américain. Pour lui substituer quoi ? Un foutu prétendu Rêve soviétique, où l'espoir de s'enrichir serait remplacé par celui de devenir un apparatchik ? Laissez-moi rire ! »

(Frankfurter Allgemeine, 31/07/1999.)

9. En guise de cadeau de départ

« God save the Queen
A fascist regime
They'll make you a Martian
Without any passion »
Sex Pistols - *God save the Queen.*

Une rafale de fusil-mitrailleur déchira la nuit de son crépitement saccadé. À mes côtés, je vis l'ambassadeur rentrer la tête dans les épaules, et je dois dire que je fis de même, mais le tir ne nous était par bonheur pas destiné : les balles s'écrasèrent sur la façade d'un immeuble voisin dont il ne subsistait déjà plus qu'une partie de l'enseigne : C..RC. O. .CI.NTO..GY. Elles durent d'ailleurs toucher quelqu'un au passage car un cri de douleur s'éleva à quelques dizaines de mètres de nous. Puis quelques coups de feu isolés issus d'armes de plus petit calibre résonnèrent à leur tour, sans résultat perceptible.

« Qui tire sur qui ? demanda l'ambassadeur.

- Je n'en ai fichtrement pas la moindre idée. »

Un avion à réaction passa dans le ciel, invisible mais assez bruyant pour réveiller sur son passage la moitié de Los Angeles. Un instant plus tard, une violente déflagration ébranlait le sol, accompagnée d'un intense éclair de lumière pas si éloigné que cela. Les tirs, qu'elle avait fait cesser, reprirent presque aussitôt, tout d'abord sporadiques, puis de plus en plus furieux à mesure que les armes lourdes se mettaient de la partie.

J'aurais bien voulu essayer de me faire une idée de l'emplacement de la ligne de front, mais l'obscurité qui baignait la ville me handicapait - et, de toute manière, je n'étais pas certain qu'il y eût quoi que ce soit pouvant mériter, même vaguement, le nom de « front ». Il semblait qu'on se battait un peu partout, dans le désordre le plus complet. Au début, les armes utilisées permettaient d'identifier l'origine de leurs possesseurs, mais comme les vivants ramassaient vraisemblablement celles des morts pour s'en servir, la confusion était, là aussi, devenue totale.

L'explosion d'une grenade au phosphore, à quelques pas sur ma droite, m'assourdit et m'aveugla durant plusieurs secondes, mais j'avais eu le temps de voir la silhouette du G.I. qui l'avait lancée se découper telle une statue guerrière sur l'éclair de lumière blanche, saisie en plein mouvement. Et je ne pensais pas que *lui* m'avait vu.

C'est alors que me vint l'idée de faire un prisonnier. Il était peu probable qu'un simple soldat fût au courant dans le détail de ce qui était en train de se passer, mais il en saurait sans doute assez pour nous donner au moins une idée de la situation d'ensemble. Peut-être même son interrogatoire me permettrait-il enfin de découvrir pourquoi l'armée des États-Unis d'Amérique - enfin, de ce qu'il en restait - avait attaqué la Californie quelques heures plus tôt, juste avant la tombée de la nuit... On avait bien dû donner une raison - même bidon - à la chair à canon avant de l'envoyer au casse-pipe pour la gloire de la nation.

Capter le G.I. fut d'une facilité déconcertante. Je n'eus qu'à tendre le bras alors qu'il passait devant moi, inconscient de ma présence, et ma main droite se referma sur sa gorge, tandis que mon poing gauche le cueillait au creux de l'estomac. Il émit un couinement de moineau étouffé en tombant à genoux, mais je ne desserrai pas l'étreinte de mes doigts de part et d'autre de sa trachée-artère.

À ce moment, il m'aurait suffi d'augmenter ma pression pour le tuer ; il dut s'en rendre compte car il cessa presque aussitôt de se débattre, sans même avoir tenté de faire usage de son pistolet-mitrailleur - que l'ambassadeur s'empresse de confisquer.

« Bravo, dit-il après avoir déposé l'arme à terre du bout des doigts, comme s'il s'agissait d'une chose répugnante.

- Donne-moi plutôt un coup de main pour le neutraliser », dis-je en lui lançant une cordelette.

J'attachai les poignets de notre prisonnier, pendant que mon vert compagnon lui liait les chevilles en ronchonnant qu'il n'était pas sur Terre pour apprendre à faire des nœuds. Le G.I. se laissa faire avec toute la passivité de celui qui sait qu'il est inutile de se rebeller. Sans doute ne s'était-il pas rendu compte que nous n'étions que deux, et n'avait-il pas vu non plus *qui* lui avait subtilisé son arme ; les ténèbres étaient particulièrement compactes dans le secteur où nous nous planquions - c'était d'ailleurs pour cette raison que nous l'avions choisi.

Je fouillai le G.I. à l'aveuglette, le délestant de pas mal de choses au passage. Outre les armes - fort nombreuses - et quelques plaquettes d'amphétamines et de nourriture concentrée, c'était surtout le matériel de transmission qui m'intéressait. Néanmoins, il faisait trop sombre pour examiner mon butin avec toute l'attention voulue ; je me contentai donc de le fourrer en vrac dans mon sac. Puis, soulevant le casque de mon prisonnier, je l'expédiai au pays des songes d'où l'on revient avec la migraine à l'aide de sa propre matraque. Il devint mou sans même laisser échapper une plainte.

« Pourquoi l'assommer ? interrogea l'ambassadeur.

- Je préfère le porter qu'être obligé de le surveiller en permanence.

- Parce que tu comptes l'emmener ?

- Oui, pour lui poser des questions dans un *coin tranquille*. Sinon, je ne vois vraiment pas pourquoi j'aurais pris le risque de le capturer.

- Parce que tu crois qu'il existe encore un coin tranquille dans cette foutue ville ? »

Je haussai les épaules, essayant de paraître plus brave que je ne l'étais. « Il faudra bien. On ne va pas passer la nuit à courir d'abri en

abri pendant que ces dingues jouent au soldat autour de nous !

- Ah bon ? »

Était-il en train de me faire tourner en bourrique ? Ou bien sa réaction était-elle sincère ? Le ton de sa voix, parfaitement inhumain en ce sens qu'il ne reflétait aucune émotion identifiable, ne me fournissait aucun indice, ni dans un sens, ni dans l'autre, et je ne pensais pas que l'expression de son visage, si j'avais pu la voir, m'aurait été d'une quelconque utilité, elle non plus.

« Ne me dis pas que ça te plaît ! » répliquai-je d'un ton aigre.

Il pencha la tête sur le côté, les yeux plissés. « Je n'irai pas jusque-là, mais c'est vrai que ça a un côté excitant. C'est la première fois que je me retrouve au milieu d'une *guerre*, tu sais ? »

Un objet passa en sifflant au-dessus de nos têtes. Il était difficile d'estimer sa taille exacte, mais il me parut relativement volumineux - peut-être une grosse roquette, ou un obus de 75. Il percuta de plein fouet un immeuble situé à une centaine de mètres de là, dont la façade explosa dans un fracas épouvantable et un jaillissement de flammes couvrant toutes les nuances entre le rouge et le jaune.

Quelqu'un sortait la grosse artillerie, mais j'aurais bien été en peine de dire de quel côté il se trouvait.

Deux autres projectiles traversèrent les airs avec un sifflement identique - et, cette fois, j'eus le temps d'entrevoir leur silhouette élancée avant qu'ils ne s'anéantissent en une ardente Apocalypse de poche contre deux nouveaux bâtiments, qui s'effondrèrent au milieu d'un nuage de gravats chauffés à blanc.

Des micro-missiles nucléaires !

Il était grand temps de filer d'ici. Jetant le G.I. inconscient sur mon épaule, je fis signe à l'ambassadeur de me suivre, et nous quittâmes le terrain vague encombré de carcasses de voitures où nous nous terrions depuis deux bonnes heures en attendant que les choses se calment.

Les cent premiers mètres ne furent pas trop difficiles. Le G.I. était lourd, sans plus ; j'aurais sans doute pu le porter sur des kilomètres dans des conditions... disons plus paisibles. Il lui aurait été facile de me compliquer la tâche en se débattant, mais il préférait visiblement jouer les poids morts, parce qu'il avait dû prendre conscience que ses chances de se faire tuer en cas de problème étaient au moins équivalentes aux miennes.

Je n'aurais pas aimé être à sa place, et je n'étais pas certain qu'il aurait apprécié de prendre la mienne.

Nous commençâmes à essuyer des coups de feu deux rues plus loin, mais les tireurs - j'en avais dénombré au moins trois - durent juger que

nous ne constituions pas un gibier honorable car ils cessèrent de nous canarder au bout de quelques secondes.

Ou alors, ils s'étaient fait avoir.

« Tu sais où tu vas ? demanda l'ambassadeur qui trotta sans peine à mes côtés.

- Pas la moindre idée. C'est la première fois que je mets les pieds à Los Angeles. »

Je n'ajoutai pas que j'aurais préféré que ce fût en de meilleures circonstances car cela tombait sous le sens.

« Que comptes-tu faire de lui ? insista le Martien en désignant le G.I. du menton.

- L'interroger, haletai-je. Pour savoir... ce qui se passe.

- Parce que tu n'as pas compris que le Petit Buisson a décidé de s'offrir la Californie en guise de cadeau de départ ? »

Je haussai une épaule - celle qui n'était pas encombrée par un soldat de l'*US Army*. « Ça ne rime... à rien, commentai-je, le souffle de plus en plus court. Sinon... à laisser une sacrée... merde derrière lui... »

L'ambassadeur se fendit de trois ou quatre applaudissements d'une infinie lenteur.

« On dirait que tu as mis le doigt dessus, mon la-pin. »

Sortir d'URSS avait été long, mais d'une facilité incroyable. À l'issue d'une interminable discussion, le Martien avait consenti à nous téléporter jusqu'à une gare du Transsibérien, d'où j'avais pu appeler le numéro de téléphone que Nathalie, la belle dissidente, m'avait donné en cas d'urgence. L'homme à qui j'avais résumé la situation m'avait alors fourni un contact à bord du prochain convoi pour le Kamchatka. C'est donc dans une planque sûre à bord du train, sous la protection directe du chef des contrôleurs, que nous avons voyagé à travers le paysage hivernal jusque dans l'Extrême-Orient sibérien.

Nous étions arrivés dans l'après-midi du 31 décembre, juste à temps pour fêter le millénaire nouveau en buvant de la vodka dans une cave du quartier du port, en compagnie de la demi-douzaine d'individus louches à qui notre contact nous avait confiés.

En raison de la tension entre le Pays des Soviets et le Japon, qui représentait plus que jamais une tête de pont capitaliste à présent que les deux Corées avaient été réunifiées sous la bannière de celle du Nord, il était impensable d'essayer de quitter l'URSS par voie de mer ; même un homme-grenouille disposant d'une quantité d'air suffisante n'aurait pu passer en nageant entre deux eaux, tant la surveillance était efficace d'un côté comme de l'autre.

Par voie de terre, pas question non plus de songer à franchir la

frontière chinoise, surveillée et minée sur toute sa longueur en raison de la tension sino-soviétique. Il ne nous restait donc plus qu'à essayer de passer par la Corée. Les choses auraient été plus simples si l'ambassadeur avait bien voulu nous téléporter hors du pays, mais il s'y refusait si obstinément que je commençais à me demander s'il n'avait pas un problème de ce côté-là.

Nous étions montés dans un wagon de céréales. La Corée affamée en importait des quantités si astronomiques que ses douaniers ne prenaient plus la peine de contrôler les convois alimentaires. Une fois de l'autre côté de la frontière, nous avons profité d'un arrêt en rase campagne pour quitter le train, et ensuite marché jusqu'à la côte, que nous avons atteinte deux jours plus tard. Là, un pêcheur octogénaire avait consenti, dans un russe approximatif, à nous emmener jusqu'au Japon dans sa barcasse déginglée, en échange de la liasse de roubles que les *amis* du contrôleur nous avaient remis à cet effet.

Le vieil homme était reparti après nous avoir déposé dans une petite crique déserte. Ensuite, il ne nous restait plus qu'à gagner le village le plus proche, où l'on nous avait accueillis à bras ouverts : la nouvelle de la disparition de l'ambassadeur avait largement eu le temps de faire plusieurs fois le tour de la planète, et la joie de nos hôtes n'avait fait que s'amplifier lorsque nous leur avons appris que nous venions de nous échapper d'Union soviétique. À leurs yeux d'habitants de l'ultime bastion capitaliste en Asie du Nord-Est, nous faisons figure de miraculés.

Le comité de réception officiel débarqua quelques heures plus tard en hélicoptère. Il y avait là un ministre, deux généraux, une demi-douzaine de types en costume bleu-noir qui ressemblaient autant à des diplomates qu'à des agents secrets, et plusieurs centaines de militaires. Il y avait aussi l'inévitable représentant du gouvernement des États-Unis, un grand blond aux cheveux coupés en brosse qui paraissait tout droit sorti d'une gravure de mode des années 50, et il était devenu assez vite évident que c'était lui qui commandait, et non les huiles japonaises.

« Je vais vous faire transférer d'urgence à Washington, avait-il déclaré d'emblée à la manière des gens de son pays, c'est-à-dire sans même se préoccuper de nous demander notre avis. Le Président vous attend d'ores et déjà avec impatience. Après le cauchemar socialiste, vous allez pouvoir goûter à la joie de vivre capitaliste, avait-il ajouté avec un clin d'œil à l'intention du Martien. »

S'il espérait que celui-ci allait le remercier chaleureusement, ou exprimer sa gratitude envers le Président des États-Unis pour son hospitalité, il fut déçu. L'ambassadeur s'était mis au contraire à lui expliquer qu'il n'entrait nullement dans ses intentions d'aller à

Washington, « du moins pour l'instant ». Tout en l'écoutant parler, je n'avais pu m'empêcher de me rengorger intérieurement ; pas de problème, je l'avais briefé comme il le fallait, et le représentant du Petit Buisson avait bien été forcé d'abdiquer devant la volonté de fer et l'obstination du Petit Homme vert.

« Très bien, avait-il finalement dit. Où voulez-vous aller ? »

Était-ce à cause de cette vieille chanson des Mamas & Papas que nous avons entendue un peu plus tôt chez le villageois qui nous avait accueillis ? L'ambassadeur avait répondu sans hésiter : « En Californie. »

Le visage du grand blond s'était décomposé.

« En Californie ? avait-il répété. Chez les pédés ? »

Contexte #10

« Un pas important vers la libération du monde capitaliste vient d'être accompli avec ce que l'Histoire retiendra sans doute sous le nom de "sécession de San Francisco". Conformément à ses promesses électorales, le gouverneur Jello Biafra a annoncé lors d'un meeting à Haight-Ashbury que la Californie se séparait des USA, "devenus une pétaudière autant qu'une poudrière capable de faire sauter la planète". Cette déclaration a été favorablement accueillie par la majeure partie de la classe politique locale, y compris par certains de ses éléments les plus conservateurs. Une douzaine de pays, parmi lesquels l'URSS, Cuba, le Vietnam et l'Angola, ainsi que l'Union européenne dans son ensemble - à l'exception de l'Autriche -, ont déjà reconnu la nouvelle république indépendante, pendant que les États-Unis préféraient fustiger "l'attitude irresponsable de l'ancien chanteur de rock dégénéré que les électeurs californiens ont commis l'erreur gravissime d'élire à leur tête". Le Petit Buisson est monté en personne au créneau pour dénoncer "un complot fomenté par des pédés communistes drogués au Romilar-D". (Il s'agirait, selon nos renseignements, d'une marque étatsunienne de sirop pour la toux appréciée par le public du "hard-core" pour ses effets "psychédéliques" - et donc sans aucun rapport avec le communisme.) Il a également proféré des menaces à l'encontre de "ceux qui songeraient à empêcher des Américains de vouloir être américains". Il s'agit là d'une allusion évidente à la proclamation du mystérieux "Comité de salut public républicain" qui réclame le maintien du Comté d'Orange - une région

connue pour être peuplée de réactionnaires - au sein des États-Unis, malgré son enclavement dans le nouvel État indépendant. Interrogé sur les risques d'une guerre, le gouverneur Biafra a déclaré en levant le poing : "Qu'ils y viennent !" Néanmoins, il semblerait que la signification de ce geste ne soit pas tout à fait celle qu'on lui attribue habituellement dans le monde socialiste, mais plutôt la promesse d'un fist-fucking énergique pour le Petit Buisson et ses séides s'ils venaient à tomber entre les mains des Californiens. »

(La Pravda, 15/09/1999.)

10. Rumeurs propagées par les Rouges

« Je n'suis pas un Martien

D'abord je n'suis pas vert

Je ne suis qu'un humain

De la planète Terre »

Daniel Balavoine - *Je n'suis pas un Martien.*

Après une course effrénée dans une ville transformée en champ de bataille, nous trouvâmes ce qui nous parut un abri relativement sûr, sous la forme d'une église à la façade ornée de sculptures de mauvais goût. Une vieille dame à la tête couverte d'un fichu à grosses fleurs mauves, qui ressemblait plus au stéréotype d'une paysanne de l'Europe orientale qu'à celui de la Californienne « typique », priait agenouillée au premier rang ; elle ne leva même pas la tête en nous entendant entrer. Nous nous installâmes loin d'elle pour ne pas la déranger.

« Très bien, dis-je à voix basse au G.I. qui roulait de gros yeux inquiets, tu vas nous expliquer ce qui se passe ici. »

Il m'adressa un regard interrogateur, comme s'il ne comprenait pas la raison de cette demande.

« Ben... c'est la guerre ! » répondit-il au bout de quelques secondes.

- Ça, on s'en est rendu compte, marmonna l'ambassadeur d'une rauque voix de gorge que je ne lui avais jamais entendue. Écoute, mon joli, ce que mon ami désire savoir, c'est *pourquoi* les États-Unis ont attaqué la Californie. »

Le G.I. ficelé haussa les épaules. Il était visible qu'il commençait à se détendre. « Pour la forcer à réintégrer l'Union, ça m'a l'air évident.

- C'est ce qu'on t'a raconté avant de t'envoyer au casse-pipe ? »

Il soupira. « Alors, c'est la raison *officielle* que vous voulez ? » Un vague sourire cynique étira ses lèvres pleines. « Il y a eu un incident de frontière sur une parcelle de territoire contestée, voilà ce qu'on nous a dit.

- Et c'est tout ? s'étonna le Martien.

- Si tu connaissais l'Histoire de la Terre, tu saurais qu'on a déclaré des guerres pour bien moins que ça, intervins-je. Tu sais où se trouve la "parcelle" en question ? » demandai-je à notre prisonnier.

Il secoua la tête. « Ça, on ne nous l'a pas dit. Mais ça a dû se passer du côté d'Orange County. »

Il s'agissait d'un petit morceau de territoire étatsunien enclavé dans la Californie depuis l'indépendance de celle-ci. Les habitants de ce comté, réputé le plus conservateur de la Côte Ouest, qui ne voulaient pas être gouvernés par « des communistes pédés et drogués avec un punk à leur tête », avaient en effet refusé d'entériner la sécession et se considéraient toujours comme des citoyens US. Plutôt que de les faire changer d'avis par la force, le gouvernement californien avait préféré leur ficher la paix, dans l'espoir qu'ils finiraient par se résigner.

Grave erreur.

« Qu'est-ce qui te fait penser ça ? » demandai-je au G.I.

Il s'humecta les lèvres. « Je ne parlerai pas. Secret militaire. »

À la manière dont il le disait, je pouvais sentir qu'il ne résisterait pas cinq minutes à un interrogatoire un peu poussé. Seulement, je n'avais jamais eu une âme de tortionnaire - et, pour ne rien arranger, ce gamin m'était sympathique.

« Alors, je vais essayer de deviner, d'accord ? » Il n'eut aucune réaction. « C'est à cause de la nature de la mission qu'on a confiée à ton groupe, non ? » Toujours pas de réaction. « Le mouvement qu'on vous a demandé d'effectuer serait-il... disons *relatif* au Comté d'Orange ? » Ses paupières battirent à deux reprises. « Bon, de toute manière, on s'en fiche ! Ce qui compte, c'est qu'on sorte vivants de tout ça - *tous les trois* ! »

Le jeune G.I. me dévisagea avec surprise. Il n'avait évidemment songé à aucun moment que nous étions désormais dans le même bain, que nous le voulions ou non. Allait-il en arriver seul à la conclusion qui devait logiquement finir par s'imposer à lui, ou bien serions-nous obligés de lui donner un coup de pouce ?

« Hé, qu'est-ce que ça veut dire ? » interrogea-t-il.

Le coup de pouce était donc nécessaire.

« Qu'on ne peut ni te relâcher, ni te laisser ligoté dans un coin. Avec ton uniforme, tu aurais toutes les chances de te faire descendre. Et puis... » Je désignai le Martien du menton. « Nous ne pouvons pas courir le risque que tu dises à tes petits copains que tu l'as vu. Je suppose que tu peux comprendre ça ? »

Il acquiesça lentement, le regard brumeux.

« En fait... », commença-t-il.

Puis il se tut.

« En fait ? répétais-je sur un ton qui se voulait encourageant.

- Je me demande si ce n'est pas *lui* la véritable raison de cette offensive. » Il hésita, puis tourna la tête vers l'ambassadeur. « On nous avait dit que tu étais prisonnier des péd... des Californiens, et que nous devions te libérer avant qu'ils ne te... » Il se tut à nouveau, l'air gêné.

« Qu'ils ne me... *quoi* ? insista le Martien.

- Qu'ils ne te... sodomisent », lâcha-t-il dans un souffle, les joues aussi rouges qu'un commissaire politique soviétique.

Pour tout commentaire, le Martien se contenta d'un éclat de rire.

Quant à moi, je commençais à trouver le témoignage du G.I. tout à fait passionnant, et je me félicitais d'avoir pensé à capturer ce gamin. Peu de soldats étatsuniens se seraient montrés aussi bavards.

Deux ou trois questions supplémentaires me permirent en effet de me faire une idée de l'ambiance qui régnait aux États-Unis, où une efficace campagne de désinformation avait propagé l'idée que le Japon avait *livré* le Martien à la Californie sous la pression soviétique. L'administration républicaine du Petit Buisson avait mis à profit ses derniers jours au pouvoir pour susciter une paranoïa tout aussi vive qu'injustifiée au sein de la population, sans doute en vue de la préparer à l'intervention armée d'ores et déjà programmée.

La thèse répandue était simple : le monde entier s'était ligué pour empêcher l'ambassadeur martien de visiter les USA car l'URSS et les « nations rouges de seconde zone » ne voulaient pas qu'il ait l'occasion d'effectuer la comparaison - laquelle ne pouvait bien entendu tourner qu'à l'avantage du « Pays de la Liberté ».

« Et qu'est-ce que ton pays a de mieux que les autres ? » s'enquit l'ambassadeur lorsqu'il eut compris à quel point le mensonge y était érigé en dogme.

Le G.I. fit la moue, embarrassé. Je me serais attendu à plus d'enthousiasme de sa part. « Tu sais, moi, je viens du Kansas. Il faudrait demander ça à un gars de New York, ou de Chicago... » Il

fronça les sourcils. « Quand même, on a le Premier Amendement ! »

Il venait, sans le savoir, de s'engager sur un terrain miné, et je décidai de le lui faire remarquer : « Celui qui est censé garantir la liberté d'expression ? » Il opina avec un sourire crispé. « Encore faudrait-il qu'il soit correctement appliqué.

- Qu'est-ce que tu en sais ? »

Je levai les yeux au ciel, m'efforçant de prendre mon air le plus angélique. « Je me suis laissé dire que, dans ton pays, on était plus coulant avec les nazis qui défilent en uniforme S.S. qu'avec les partisans de l'avortement. »

Ne pouvant récuser cette accusation, il tenta d'appliquer le principe voulant que l'attaque soit la meilleure défense : « C'est toujours mieux que d'enfermer les opposants politiques dans des hôpitaux psychiatriques ! »

Monter à l'assaut présente des dangers certains, et il venait de poser le pied sur la première mine.

« Ah oui ? Parce que, chez toi, personne n'a jamais été lobotomisé ? Ni soumis à des séances répétées d'électrochocs ? Ni employé comme sujet d'expérience par l'armée ou la CIA ? Ni assassiné par les services secrets ?

- Rumeurs propagées par les Rouges, répliqua-t-il sèchement, et il donnait l'impression d'en être convaincu.

- Et la convention démocrate de Chicago, c'est aussi une rumeur propagée par les Rouges ? » rugis-je, renonçant un instant à faire preuve de finesse psychologique.

Il me regarda sans comprendre. Bien sûr. Il n'était pas au courant. On n'allait pas mettre un truc pareil dans les livres d'Histoire du pays où il s'était déroulé.

Dix mille flics déchaînés cognant sur tout ce qui bouge.

Un bain de sang, au sens propre.

There's blood in the street and it's following me...

Mais le peuple des États-Unis avait déjà oublié. Tout comme il avait oublié le massacre qui avait eu lieu dans la même ville, un premier mai du XIX^e siècle, et préférerait fêter le travail le premier lundi de septembre.

Tout comme tant d'autres peuples avaient oublié les horreurs sur lesquelles ils s'étaient fondés la plupart du temps. Sans doute cette amnésie était-elle nécessaire à leur survie ; nul ne s'attribuera jamais le rôle du méchant tant qu'il pourra l'éviter. Mais on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il vaut mieux regarder en face la boue sanglante d'où nous sommes sortis si nous voulons éviter d'y retomber.

Dans la Californie des premiers jours du nouveau millénaire, il était en tout état de cause déjà trop tard.

Le Japon n'ayant pas reconnu la Californie, c'était un représentant du gouvernement mexicain qui était venu nous chercher pour nous conduire à notre avion. Le Mexique avait été le premier pays à nouer des relations diplomatiques avec Sacramento après la sécession : le président Marcos ne voyait pas d'un mauvais œil la balkanisation progressive de son grand - et menaçant - voisin du nord. Néanmoins, il n'entrait pas dans ses intentions d'annexer tout ou partie des territoires qui fuyaient l'Union ; sa stratégie consistait plutôt à favoriser l'apparition d'une chaîne d'États tampons.

Notre appareil venait de se poser à Los Angeles lorsque la voix de l'hôtesse nous avait appris que les troupes étatsuniennes avaient franchi la frontière et marchaient sur la ville. Cette annonce avait naturellement déclenché une panique totale parmi les passagers, qui avaient ouvert les issues de secours, et nous nous étions tous retrouvés sur le tarmac. Là, l'ambassadeur et moi avions été pris en charge par deux représentants du gouvernement californien - deux types en jean, T-shirt et sandales de cuir, dont l'un portait les cheveux longs et l'autre se rasait le crâne pour masquer une calvitie que l'on devinait bien avancée.

Ils avaient pour mission de nous conduire à l'hôtel de ville, où devait avoir lieu la réception officielle, mais l'agression US les prenait au dépourvu. Pour ne rien arranger, il leur était impossible de contacter leur hiérarchie car l'ennemi brouillait toutes les télécommunications. Après un bref conciliabule à bord de la voiture, ils avaient décidé de nous emmener au commissariat central, afin de placer l'ambassadeur sous la protection de la police. On ne savait jamais.

Ces projets avaient été anéantis par l'arrivée inopinée d'appareils de l'*US Air Force* qui avaient entrepris de bombarder la *freeway* où nous roulions à tombeau ouvert. Soufflée par une explosion, notre voiture avait effectué un certain nombre de tonneaux avant d'aller s'encaster entre un poids lourd renversé et un pilier de pont.

Quoique sonné par la violence du choc, je n'avais pas perdu conscience, et les flammes qui commençaient à s'élever du moteur m'incitaient à m'éloigner au plus vite du véhicule accidenté. L'ambassadeur avait disparu, sans doute éjecté, et si le chauve n'était pas mort à son volant, je n'avais de toute manière ni le temps, ni les moyens de le désincarcérer. Par contre, le chevelu vivait toujours, et il était tout à fait accessible. Après m'être extirpé de la voiture par la lunette arrière en miettes, j'avais ouvert la portière avant côté passager, sans cesser de lancer des coups d'œil de plus en plus

inquiets vers le brasier dont la chaleur me caressait à présent le visage.

Le chevelu avait visiblement une jambe cassée. Je l'avais donc jeté sur mon épaule en lui conseillant de se faire aussi *mou* que possible, avant de fuir aussi vite que mes jambes et mon fardeau me le permettaient. Nous étions hors de portée lorsque voiture et camion avaient explosé dans une gerbe de flammes.

Comme je l'avais supposé, l'ambassadeur avait été éjecté, mais il s'était reçu sans mal sur un talus couvert d'herbe. Il nous avait rejoints un instant plus tard en trotinant, un large sourire sur les lèvres, et avait désigné les avions étatsuniens qui s'éloignaient en direction de l'est.

« C'étaient des *bombardiers*, hein ? »

Il se comportait comme s'il n'avait pas remarqué la disparition du chauve. Toutefois, je n'avais pas eu l'impression qu'il s'agissait d'indifférence de sa part. Je pensais plutôt que c'était sa manière à lui d'éviter un sujet qu'il ignorait comment aborder sans nous choquer ou nous faire de la peine.

Étais-je enfin en train de réussir à pénétrer la psychologie du Petit Homme vert ? Je n'osais l'espérer.

« En tout cas, ça y ressemblait, avait grommelé le chevelu avec une grimace de souffrance. Bon, les gars, il va falloir vous débrouiller tout seuls. Avec ma jambe, je ne ferais que vous retarder. » Nouvelle grimace, mais comme pour nous demander d'excuser ce poncif. « Trouvez un poste de police, une caserne de pompiers, n'importe quoi d'officiel où il y aura une liaison télécom sécurisée. » Puis il m'avait tendu une arme tirée d'un holster sous son épaule. « C'est un .45 magnum avec huit balles dans le chargeur, et une dans le canon. La détente est *très* sensible, et attention au recul ! »

Et c'est ainsi que nous nous étions retrouvés au beau milieu d'une Los Angeles ravagée par une guerre insensée dont le Petit Homme vert était vraisemblablement la cause.

Contexte #11

« La chute du dollar se poursuit. Coté ce matin 0,14 €, le billet vert

semble bien parti pour atteindre des profondeurs abyssales, d'autant que la Banque centrale étatsunienne a officiellement cessé d'en soutenir le cours. En contrepartie, le peso californien introduit la semaine dernière sur le marché des changes ne cesse de grimper (0,65 € aujourd'hui à l'ouverture, contre 0,61 € hier matin]. Mais la nouvelle du jour, c'est l'annonce officielle faite par le gouvernement hawaïen d'adopter la nouvelle monnaie mise en place par Sacramento - une annonce qui devrait accélérer l'ascension de celle-ci et, sans doute, précipiter la dégringolade de la monnaie US. »

(France-Inter, 24/02/2000.)

11. Pas demain la veille

« L.G.M.

L.G.M.

L.G.M.

L.G.M. »

L.G.M. - L.G.M.

« N'insistez pas, je ne trahirai pas mon pays, déclara notre prisonnier avec une fermeté exemplaire.

- Mais il ne te demande pas de trahir les USA, pauvre crétin ! s'écria le Martien, qui commençait visiblement à en avoir plus qu'assez de cette discussion sans fin. Il te demande juste de nous donner ta parole que tu n'essayeras pas de nous zigouiller à la première occasion. Comme ça, on pourra te détacher, histoire d'augmenter tes chances de survie... On court très mal avec les chevilles entravées. »

Le G.I. le dévisagea avec stupeur. Sans doute ne s'attendait-il pas à entendre un tel langage dans la bouche d'un ambassadeur venu d'une autre planète. Avec un peu de chance, la manière dont celui-ci se comportait allait le faire réfléchir, et il finirait par se rendre compte que le Petit Homme vert n'avait pas grand-chose à voir avec le personnage quasi-mythique décrit par la propagande étatsunienne.

« Accessoirement, renchéris-je, *ton* pays est peut-être en guerre contre la Californie, mais pas contre *mon* pays. En fait... » Je haussai

les épaules d'un air souple et dégagé. « Tu vois, mon petit, si je te libérais, il serait de ton devoir de nous protéger. »

Je sentis que nous venions de marquer un point, car le jeune homme se voûta imperceptiblement, et sa voix était un peu moins ferme lorsqu'il demanda : « Comment ça ? »

- Nous sommes bien d'accord que tu adhères à la thèse de ton gouvernement selon laquelle la Californie est une terre étatsunienne ? »

Il hésita, cherchant l'astuce.

« Évidemment, lâcha-t-il du bout des lèvres.

- Et, toi, tu es bien un soldat de l'*US Army* ? » Il hocha la tête. « Donc, le représentant légal du gouvernement du territoire où nous nous trouvons actuellement ? » Il acquiesça après un instant de réflexion. « Alors, n'est-il pas de ton devoir d'assurer la sécurité de ressortissants étrangers originaires de nations non belligérantes tant que le calme ne sera pas rétabli ? »

Cette fois, il vit le piège, mais il y était déjà à ce point engagé qu'il lui aurait fallu les ressources dialectiques d'un docteur en philosophie pour s'en sortir la tête haute.

Pour s'en sortir tout court.

« B-b-bien sûr, répondit-il. Mais dans ce cas, il faudrait que je vous conduise tout droit à mon supérieur hiérarchique le plus proche...

- Et comment vas-tu le retrouver dans ce foutoir ? s'écria le Martien, qui avait de toute évidence compris où je voulais en venir.

- Il a raison, enchaînai-je sans laisser à notre prisonnier le temps de réfléchir, selon la bonne vieille méthode du bourrage de crâne. Même si nous arrivions à rejoindre un détachement de l'*US Army*, nous ne serions pas pour autant en sécurité, car qui nous dit que le détachement en question ne sera pas encerclé par des forces ennemies dix fois supérieures en nombre ? »

Ce cas de figure était hautement improbable, si l'on considérait que les États-Unis, non contents d'entretenir en permanence des troupes bien supérieures en nombre à l'armée symbolique dont s'était pourvue la Californie, avaient également fait appel aux conscrits et réservistes pour l'occasion.

« Ouais, en gros, vous ne tenez pas trop à serrer la pince au Pe... à notre Président, c'est ça ? marmonna le G.I., fermant à demi un œil méfiant.

- Ce serait en effet une hypothèse désagréable, laissa tomber le Martien, pince-sans-rire.

- Alors, c'était vrai..., dit notre prisonnier dans un soupir découragé.

L'ambassadeur de Mars ne veut pas rendre hommage à mon pays... Et après ça, vous allez me dire qu'il n'y a pas de complot communiste ? poursuivit-il d'un ton plus véhément.

- Je n'ai jamais dit ça, me défendis-je.

- Il n'a jamais dit ça », confirma l'ambassadeur.

Le G.I. secoua la tête. « Vous savez que vous êtes en train de me rendre dingue, avec votre numéro de duettistes ? »

Patriote, mais non dénué du sens de l'humour. Je repris espoir d'arriver à quelque chose de constructif avec lui. Il fallait seulement trouver par quel bout prendre le problème, trouver un fil qui pendait, et tirer dessus. Même s'il l'ignorait lui-même, ce gamin ne demandait qu'à être déconditionné.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'hommage à ton pays ? » contre-attaquai-je de la manière la plus jésuite qui soit.

Notre prisonnier se lança dans un long monologue, d'où il ressortait un certain nombre d'informations intéressantes. Cela crevait notamment les yeux que la population des USA avait été victime d'une campagne de propagande qui n'avait pas grand-chose à envier à ses équivalents soviétiques. À l'intérieur du pays, les médias n'avaient pas soufflé mot des menaces proférées par le Petit Buisson à l'encontre de l'URSS ; de fait, le refus opposé par le Kremlin aux demandes répétées de la Maison blanche pour obtenir une visite officielle de l'ambassadeur martien paraissait injustifié, arbitraire, déloyal - en deux mots, typiquement marxiste.

Décidément, les Étatsuniens n'avaient pas peur des clichés.

Il était vrai que, dans l'affaire, personne n'avait pris la peine de demander son avis au Petit Homme vert. D'un autre côté, celui-ci ne tenait pas plus que ça à aller faire le singe diplomatique dans un pays qui avait annoncé quelques mois plus tôt son intention d'aller un jour déclencher sur Mars une guerre impossible sur Terre sous peine de destruction de toute civilisation.

« Tu vois, camarade, m'avait-il dit à bord de l'avion peu de temps avant d'atterrir à L.A., on peut trouver beaucoup de choses à reprocher aux Soviets, et je suis sûr que ta planète compte quelques dictatures bien plus dures que la démocratie musclée des républicains, mais s'il y a un pays où je ne veux pas mettre les pieds, c'est bien les États-Unis. Parce que c'est le genre d'endroit où je risquerais de me retrouver attaché tout vivant le ventre ouvert sur une table d'opérations, avec des types en blouse blanche qui me tripoteraient les entrailles !

- Sûr, avais-je opiné, et, en prime, tu peux parier qu'ils trouveraient moyen de faire du fric avec ce qu'ils y découvriraient. »

Pour en revenir au témoignage de Mick Zwaleyski - puisque tel était le nom de notre prisonnier -, il nous apprit essentiellement deux choses. La première était tout à fait prévisible au vu du travail de préparation psychologique exercé sur la population étatsunienne : une vaste campagne de propagande dénonçait depuis quelques jours la collusion entre Mars et le Kremlin. Les Rouges et la Planète du même nom étaient accusés de fomenter une alliance secrète contre les USA - bien entendu au détriment du genre humain tout entier.

Pour l'instant, cette thèse pour le moins hardie n'avait pas franchi les frontières du pays, mais on pouvait s'attendre à la voir se répandre sous peu, brandie par le Petit Buisson comme une justification supplémentaire de l'invasion de la Californie.

La deuxième information, par contre, avait de quoi surprendre : lors de son incorporation, Mick avait été soumis à une batterie de tests très poussés. Des tests si spécifiques qu'ils ne pouvaient posséder qu'une seule signification : avant d'être affecté à l'armée de terre, notre prisonnier avait été jugé éligible pour la marine spatiale !

« Vous voulez dire que j'ai failli me retrouver en orbite ? couina-t-il lorsque je lui eus expliqué pourquoi il avait enduré tous ces tourments.

- Plutôt à te ronger les ongles au Cap Reagan en te demandant *quand* on va t'expédier Là-Haut - et ce qui t'y attendra à ce moment-là. »

Je n'ajoutai pas que les pertes étaient considérables au sein des bataillons spatiaux ; dans le vide, le moindre accroc au scaphandre - et c'était la mort assurée dans les trois secondes par décompression explosive.

« Ou alors sur Mars..., poursuivit le G.I., l'air tout autant sombre que songeur.

- Sans vouloir te décevoir, ce n'est pas demain la veille que l'armée de ton pays expédiera des troupes là-bas... », commençai-je.

Avant de m'interrompre.

Il m'était venu une idée.

« De toute manière, dit le Martien, on ne les laisserait pas faire. »

J'aurais bien voulu savoir ce qu'il entendait par là, et qui se cachait derrière ce « on » impersonnel, mais les circonstances m'obligeaient à remettre mes questions à plus tard.

« Dans les tests que tu as subis, demandai-je au G.I., tu m'as bien dit qu'il y avait une simulation de course à pied à haute altitude ? »

Il fronça les sourcils, dubitatif. « Un truc comme ça, oui... On m'a mis un masque relié à une bouteille avec de l'air pauvre en oxygène...

Honnêtement, je n'ai pas fait fort à celui-là. »

Il avait eu de la chance, car il s'agissait sans doute de l'épreuve éliminatoire.

« Te souviens-tu de l'altitude simulée ?

- Quatre mille cinq cents mètres », répondit-il sans hésiter.

L'ambassadeur et moi échangeâmes un regard entendu.

L'armée des États-Unis d'Amérique cherchait des soldats capables d'opérer dans des conditions analogues à celles qui régnaient au Tibet, sur l'Altiplano - ou encore sur la Planète rouge. Comme il semblait peu probable que le Petit Buisson projette d'envoyer ses intrépides G.I. libérer le Toit du Monde ou conquérir les rives du lac Titicaca, tout portait à croire qu'un projet d'intervention militaire sur Mars était à l'ordre du jour aux États-Unis.

L'URSS envoya sept vaisseaux en direction de la Planète rouge à la fin des années 70, dont chacun était plus vaste et plus rapide que le précédent. Le septième, baptisé à la dernière minute du nom d'*Irina Nebrova*, laquelle venait de mourir tragiquement non loin de *Valles Marineris*, emportait seize passagers et assez de matériel pour installer une base permanente.

Pendant ce temps, Jimmy Carter, soucieux d'économiser les deniers d'un pays au bord de la crise, avait cru bon de geler le programme spatial étatsunien. Cela lui coûta sa réélection, au profit de Ronald Reagan, un ancien acteur qui, comme Nixon, avait été gouverneur de Californie.

Néanmoins, alors que le rythme des vols soviétiques vers la planète Mars connaissait une subite accélération, le nouveau président ne paraissait pas pressé de réinjecter des crédits dans le programme spatial. Sans doute les informations secrètes transmises par ses services de renseignement y étaient-elles pour quelque chose ; c'est en tout cas ce que tout le monde pensa lorsque les informations en question furent rendues publiques sur décision de Mikhaïl Gorbatchev, au tout début de la *Perestroïka*.

Les Martiens étaient... *bizarres autant qu'étranges*. Incompréhensibles. Fuyants. Incohérents. Absurdes. En un mot, inhumains.

Pour ne rien arranger, leur société défiait l'analyse, et nul ne se serait risqué à qualifier leur civilisation. Le mode de fonctionnement de leurs machines - s'il s'agissait bien de machines - demeurerait un mystère pour les experts ; leurs occupations obéissaient à des règles qui pouvaient apparemment changer à tout moment en fonction de critères insaisissables ; le *paysage* lui-même était soumis à d'imprévisibles variations qui semblaient dépendre de l'« humeur

collective » des petits hommes verts peuplant la Planète rouge.

Comme on le sait désormais, les Soviétiques tentèrent tout d'abord de les convertir au communisme. Puis, voyant qu'ils n'arrivaient à rien, ils décidèrent que l'obscur civilisation martienne constituait un stade « supérieur et intangible » d'évolution du socialisme planétaire ; aux discours de propagande succédèrent alors des tombereaux de compliments laudateurs, mais l'attitude des Martiens n'en devint pas plus claire pour autant.

On peut donc comprendre que Reagan et George Bush, son successeur à la tête des États-Unis, aient

soigneusement évité d'envoyer le moindre vaisseau spatial en direction de la Planète rouge. Mieux valait laisser les Soviétiques se débrouiller avec les créatures insensées qui la peuplaient - après tout, ils l'avaient bien cherché - pour se consacrer à des projets plus terre-à-terre et susceptibles de procurer un profit plus immédiat. À l'époque, les États-Unis n'avaient pas encore perdu tout espoir de maintenir leur domination sur le monde dit « libre », et cela leur coûtait *très* cher ; le budget de la CIA était désormais nettement supérieur à celui de la NASA, et les crédits destinés à l'armée augmentaient chaque année dans des proportions aussi considérables que diminuaient ceux attribués à l'aide sociale.

Cependant, cela n'empêcha pas les USA de commencer à partir en lambeaux, ni l'URSS de continuer à étendre son influence. Tandis que Gorbatchev profitait de la puissance de son pays, et notamment de sa prospérité économique, pour desserrer l'étau du Parti et des Services secrets sur la population - prélude indispensable à une quelconque démocratisation -, les administrations républicaines successives accrurent au contraire la pression gouvernementale sur les citoyens. Comme il n'était pas question de supprimer le fameux Premier Amendement évoqué par Mick Zwaleyski, on s'attaqua à ceux qui profitaient de cette liberté pour exprimer des idées « incompatibles avec l'esprit américain ». Ainsi, plusieurs milliers de militants pro-avortement furent enfermés dans des hôpitaux psychiatriques sous le prétexte que seuls des malades mentaux pouvaient soutenir une loi autorisant le *meurtre d'enfants*. Et nombre de personnalités de gauche - enfin, selon les critères locaux - furent harcelées de diverses manières, certaines finissant même par se retrouver en prison sous des prétextes fallacieux relevant généralement du droit commun : des peines de vingt ans de pénitencier pour un joint ou un feu rouge grillé n'étaient pas rares lorsque l'accusé était ou avait été membre d'organisations « terroristes » telles que le Parti Communiste ou Amnestie Internationale.

C'était un véritable retour aux heures les plus noires des années 50

et 60, et cette chasse aux sorcières déguisée ne fit que s'amplifier au cours de la dernière décennie du millénaire. La fuite des cerveaux étatsuniens n'était pas qu'une conséquence de la crise économique : beaucoup d'émigrés mettaient les voiles pour des raisons politiques.

À l'évidence, la paranoïa ambiante n'était pas très propice à la relance d'un programme spatial quasiment abandonné depuis la fin des années 70. La Grande Roue, où auraient dû être assemblés en orbite les navires à destination de Mars, tombait à demi en ruines, et les décollages du Cap Reagan étaient si rares que chacun d'eux faisait l'objet d'une publicité médiatique tout aussi grotesque que démesurée.

Il paraissait donc tout à fait étonnant - et, pour tout dire, parfaitement incompréhensible - que l'*US Army* fût en quête de troupes capables d'opérer sans respirateur dans une atmosphère de type martien. Parce que les États-Unis n'avaient tout simplement pas les moyens matériels d'envoyer qui que ce fût sur la Planète rouge. Le seul astronef en théorie capable d'effectuer la traversée dont ils disposaient n'avait jamais quitté son ancrage de la Grande Roue - et, comme il avait été assemblé dans les années 70, on pouvait supposer qu'il n'était plus tout à fait en état de se lancer dans une telle aventure.

Quant à l'existence éventuelle de toute une flotte de vaisseaux interplanétaires dissimulée au fond des eaux du Golfe du Mexique ou sur la face cachée de la Lune, elle relevait sans contestation possible de la science-fiction la plus audacieuse.

Contexte #12

« Mars nous envoie un ambassadeur ! C'est l'incroyable nouvelle annoncée ce matin par l'Agence Tass. Après des lustres de palabres, l'Union soviétique a fini par obtenir qu'un plénipotentiaire vienne visiter notre monde - lequel ne paraissait jusqu'ici guère intéresser les Martiens. Les invitations ont aussitôt afflué de la plupart des pays, qui se disputent l'honneur d'accueillir en grande pompe le premier ambassadeur L.G.M. - acronyme anglo-saxon pour "Little Green Man". Le Kremlin ne leur a pour l'instant donné aucune réponse, mais l'on chuchote déjà dans les milieux bien informés que la demande déposée par les États-Unis n'aurait aucune chance d'aboutir. Interrogé sur les raisons de cet ostracisme, Ronald Reagan a répondu que "ces foutus Rouges ont endoctriné les Martiens" et

que "la meilleure réponse consiste à envoyer un B-29 balancer une bombe nucléaire au napalm sur Hanoï". Cette étonnante dernière remarque peut sans doute s'expliquer par le fait que l'ancien président étatsunien est atteint de la maladie d'Alzheimer. »

(Frankfurter Allgemeine, 16/05/2000.)

12. « Up against the wall, motherfucker ! »

« Il était vert et pas très grand

Il venait de la Planète rouge

Il m'a séduite par télépathie

Il chantait le blues comme personne »

Patricia Kaas - Le Martien chante le blues

L'aube naissait, teintant d'orangé les panaches de fumée qui s'élevaient dans le ciel sans nuage du doux hiver californien, et j'étais bien forcé d'admettre que nous étions coincés. Notre errance au hasard à travers L.A. nous avait conduit dans une impasse.

Pourtant, au début, tout s'était passé à merveille. Mick ayant consenti à jouer les prisonniers modèles - sans doute parce que l'idée qu'il avait failli se retrouver à patauger dans le sable martien refroidissait considérablement ses ardeurs patriotiques -, nous avons pris le risque de lui détacher les chevilles, avant de mettre le cap vers le nord de la ville ; à en juger par les détonations et les déflagrations qui nous parvenaient, les combats y paraissaient moins violents que dans les autres directions.

Nous avons constaté que c'était effectivement le cas, mais il nous avait fallu un peu trop longtemps avant de comprendre la raison de ce calme relatif, et nous étions désormais pris au piège.

Le secteur où nous progressions se trouvait sous contrôle de l'US Army, ce dont témoignait le spectacle que j'avais sous les yeux depuis le toit plat où je me tapissais à plat ventre. J'avais grimpé jusque-là par un escalier de secours pour essayer de m'orienter - sans grand espoir, puisque je ne connaissais absolument pas cette ville aussi grande qu'un département français.

« Alors ? s'enquit l'ambassadeur lorsque je redescendis. Comment ça se présente ? »

Il m'avait attendu avec notre prisonnier dans une ruelle encombrée de bennes à ordures débordant de gravats ; il y régnait une odeur d'urine humaine qui prenait à la gorge, mais seul Mick paraissait incommodé. À tous les coups, le Martien n'avait pas les mêmes « critères » olfactifs que nous autres, pauvres humains.

« Mal : le coin grouille de G.I.s qui vident systématiquement les immeubles de leurs occupants. Ils sont en train de les regrouper sur l'avenue qui se trouve juste de l'autre côté de ce bâtiment. Tout ça a l'air de se passer plutôt en douceur, mais j'ai quand même vu un type se faire méchamment tabasser. »

Tout en parlant, je prenais soin de surveiller Mick du coin de l'œil. Nous étions bien loin de l'avoir complètement retourné en notre faveur, et je craignais que la proximité de troupes étatsuniennes ne lui donne envie de nous jouer un tour. Mais rien, sur son visage, n'indiquait que cette nouvelle lui procurait un plaisir quelconque. Soit il se contrôlait à merveille, soit il nous avait caché quelque chose.

« Revenons sur nos pas », proposa l'ambassadeur à l'issue d'un instant de réflexion.

Je secouai la tête. « Il y a aussi des troupes étatsuniennes derrière nous. Nous sommes encerclés. Faits comme des rats.

- Il n'y a pas que des soldats US dans le coin : tu n'entends pas ces coups de feu ? On dirait qu'on se bat à deux rues d'ici. »

Je haussai les épaules, fataliste.

« Trois rues, rectifiai-je. Et bientôt quatre si les Californiens continuent à perdre du terrain. D'après ce que j'ai pu voir de là-haut, ils sont sacrément inférieurs en nombre, et ils ne disposent pas d'armes lourdes. »

Notre prisonnier, qui n'avait bien évidemment pas perdu un mot de notre conversation, choisit ce moment pour intervenir : « Vous feriez mieux de vous rendre. »

L'ambassadeur lui lança un regard torve : « Tu aurais d'autres idées lumineuses dans le même genre ? »

Comprenant qu'il n'avait aucune chance d'arriver à quoi que ce soit avec le Petit Homme vert au caractère insaisissable, Mick se tourna vers moi : « Nous sommes encerclés, vous l'avez dit. Que pouvez-vous espérer ?

- Toi, on dirait que tu as envie d'une belle médaille », me contentai-je de répondre.

Cela ne devait pas être le cas, car il parut bien plus désarçonné par

cette remarque qu'il n'aurait du l'être.

« M-m-mais..., balbutia-t-il. N-n-non, pas d-du t-t-tout...

- Ne me dis pas que tu n'as même pas *songé* que le type qui *le* "délivrera" deviendra un vrai héros national ? » ajoutai-je en désignant le Martien.

Le jeune G.I. ne répondit pas. Malgré les accusations que je venais de lui envoyer au visage, je ne pouvais me départir de l'impression que cet aspect des choses ne l'avait même pas effleuré. Ce n'était qu'un gosse soucieux de sauver sa peau, et il avait saisi la première occasion qui lui avait paru se présenter, voilà tout.

« Bon, qu'est-ce qu'on fait ? » demanda l'ambassadeur, les poings sur les hanches.

Je n'eus pas besoin de réfléchir avant de lui répondre car j'avais depuis longtemps décidé de la marche à suivre si pareille situation se présentait. Toutefois, je pris soin de m'adresser à lui en français, afin que notre prisonnier ne puisse comprendre ce que nous disions. Il y avait en effet peu de chances qu'un gamin du Kansas eût appris à l'école une langue « rouge ».

« Est-ce que tu peux nous emmener loin d'ici ?

- Par téléportation ? Bien sûr. Mais je ne le ferai pas. Il vaut mieux que je fasse des réserves pour rentrer chez moi - au cas où...

- C'est justement le cas. »

Il me regarda sans comprendre, puis une étincelle apparut dans ses pupilles sombres.

« Tu veux que je t'emmène sur *Mars* ? s'écria-t-il avec ce qui ressemblait fort à une surprise nullement simulée.

- Que tu *nous* emmènes, insistai-je avec un mouvement du menton en direction du G.I.

- Pourquoi t'encombrer de lui ?

- Parce qu'il m'intéresse.

- Il t'intéresse ? répéta le Martien, et j'eus l'impression très nette de percevoir son incrédulité. Mais qu'est-ce que tu vas aller t'encombrer d'un morveux à qui on a fourré dans le crâne que les États-Unis sont le plus grand pays du monde ? Que veux-tu faire de lui ?

- Un espion. »

Cette fois, ce fut de la méfiance que je crus lire sur son visage vert. « Depuis quand recrute-t-on les espions parmi les soldats ennemis ?

- Depuis toujours. Retourner un adversaire est une technique vieille comme le monde. Or ce "gamin", comme tu dis, me paraît mûr pour que quelqu'un s'en occupe. Et vu qu'il n'y a que moi de disponible dans

le secteur...

- Tu parles ! Il ne songe qu'à nous balancer à ses petits copains ! »

J'allais répondre que cela aussi pouvait s'arranger, lorsque je perçus un mouvement à la périphérie de mon champ de vision. Sur le qui-vive, je tournai la tête - pour découvrir quatre G.I.s armés jusqu'aux dents qui venaient d'apparaître à l'extrémité de la ruelle.

Nous n'avions pas le temps matériel de nous enfuir - et, de toute manière, cela n'aurait sans doute pas eu d'autre résultat que de nous faire cribler de balles sans même une sommation préliminaire. Il ne nous restait donc qu'à nous rendre, comme nous l'avait conseillé Mick.

Si j'avais été seul, j'aurais peut-être tenté un ultime baroud, juste histoire de ne pas être obligé de vérifier si la mauvaise réputation des geôles étatsuniennes était méritée. Mais il y avait l'ambassadeur, que je devais protéger à tout prix, y compris au péril de ma propre vie. Ce n'était pas seulement une mission que j'avais reçue : il *fallait* que je le fasse, c'était mon *devoir* - non d'espion, mais d'être humain. Et, pour l'instant, la meilleure façon d'assurer sa sécurité consistait à nous laisser capturer sans résistance.

Il serait bien encore temps de nous évader par la suite.

« Nous sommes cuits », grognai-je entre mes dents, sans quitter du regard les soldats US.

Puis je levai lentement les mains, surtout sans le moindre geste pouvant suggérer que j'allais m'emparer de l'arme passée dans ma ceinture.

« *Hey, you !* rugit l'un des G.I.s. *Hands up ! Don't move !* »

L'ambassadeur m'imita avec une grimace que j'aurais sûrement trouvée comique en d'autres circonstances. Mick, quant à lui, brandit bien haut ses poignets entravés pour montrer aux nouveaux venus qu'il était notre prisonnier ; il ne tenait vraisemblablement pas à se retrouver accusé de désertion.

Les quatre hommes furent sur nous en quelques enjambées. L'un d'eux, le visage tordu d'un rictus de haine, s'empara brutalement de mon arme, puis il m'expédia à terre d'un coup de crosse en plein visage.

« *Up against the wall, motherfucker !* » aboya-t-il aussitôt tandis que sa chaussure ferrée me frappait durement au creux des reins.

Je m'attendais à d'autres coups, car j'étais bien incapable de me relever, mais ils ne vinrent pas. Au contraire, j'entendis une masse pesante heurter le sol à côté de moi, et quelque chose d'indistinct me suggéra qu'il s'agissait de l'homme aux godasses ferrées.

Puis je perdis connaissance.

On m'avait adossé à un mur de briques dont les saillies me rentraient dans les côtes, et ce fut cette douleur persistante qui me tira de l'inconscience.

Ou alors, c'était la migraine consécutive au coup de crosse. Entre les deux, mon cœur balançait.

À moins que ce ne fût mon estomac : lorsque j'ouvris les yeux, tout se mit à tourner et je fus gagné par une nausée que je ne parvins à réprimer qu'à grand-peine. Dans tout ça, il me fallut plusieurs secondes avant d'*assimiler* le spectacle que je découvris.

Accroupi à mes côtés, les poignets toujours entravés, Mick regardait fixement le sol de terre battue entre ses pieds chaussés de rangers. À moins d'un mètre de lui gisait, étendu sur le côté, le G.I. qui m'avait frappé, reconnaissable à sa chevelure poil de carotte. Deux autres soldats étatsuniens étaient assis en tailleur à ses côtés, les mains sur la tête. Le quatrième membre du détachement reposait un peu plus loin dans une flaque brune aux contours ondulants qui devait être du sang.

Ceux qui les avaient mis dans cet état étaient au nombre de six - quatre hommes et deux femmes, armés de carabines 22 long rifle à canon scié. Deux d'entre eux surveillaient étroitement les prisonniers, tandis que les autres discutaient avec l'ambassadeur. Tous étaient vêtus à la mode californienne - pantalons flottants, jupes amples, chemises indiennes, T-shirts bariolés, un foulards ou un bandeau dans les cheveux et des sandales de cuir aux pieds.

Comme nul n'avait paru remarquer que j'étais revenu à moi, je décidai de ne pas me manifester tout de suite, et je tendis l'oreille pour épier la conversation. Manque de chance, celle-ci se déroulait en espagnol, une langue à laquelle je ne comprends goutte. J'eus néanmoins l'impression que l'attitude des nouveaux venus à l'égard du Martien exprimait un profond respect. Ils n'étaient pourtant que deux à porter la couleur sacrée, mais j'avais entendu dire que les Verts californiens ne se souciaient plus depuis longtemps d'afficher leur foi.

« Tiens, t'es réveillé ? » dit soudain l'ambassadeur en se tournant vers moi.

Allez savoir pourquoi, je ne pus m'empêcher de le soupçonner de l'avoir su dès le début. Il n'était peut-être pas télépathe à proprement parler, mais il devait posséder un genre de sens supplémentaire, sur la nature duquel je me perdais en interrogations.

« Comment te sens-tu ? interrogea l'un des types avec qui il discutait.

- Un peu mal à la tête, mais ça va...

- Tu crois pouvoir marcher ? s'enquit l'une des fem-mes, une brune aux cheveux courts à qui il manquait une incisive.

- Ça ne devrait pas poser de problème, répondis-je.

- Alors, filons d'ici avant que leurs petits copains ne se demandent où ces guignols sont passés ! » suggéra le Martien en sautant sur ses pieds.

Ce fut à cet instant que l'un des G.I.s décida d'effectuer un baroud d'honneur. C'était un gamin pas plus âgé que Mick, mais le bourrage de crâne patriotique avait sans doute mieux fonctionné avec lui, et il ne devait pas se douter que la menace d'une campagne dans les sables de Mars pendait au-dessus de sa tête comme une épée de Damoclès.

Se dépliant sans prévenir, il bondit en avant, les mains tendues vers la gorge de l'ambassadeur. En une fraction de seconde, j'acquis la certitude qu'il avait l'intention de lui tordre le cou, et je me propulsai à mon tour en avant par pur réflexe - ou, plutôt, je me dressai à moitié, et donnai une faible impulsion du talon avant de basculer, pitoyable, façon marionnette sans fils, tandis que des myriades d'étoiles étincelaient dans mon champ de vision.

En dépit du handicap de ses poignets entravés, Mick s'en tira bien mieux que moi : lui aussi s'était élancé, mais la tête baissée, et son crâne percuta avec violence le téméraire G.I., quelque part entre les hanches et l'estomac. Tous deux roulèrent à terre, où les Californiens n'eurent aucun mal à les maîtriser.

Le Petit Homme vert s'approcha de Mick, que la brune au sourire ébréché maintenait à terre, le pied posé sur sa gorge, et le toisa de toute sa hauteur. Je songeai que ça devait le changer.

« Pourquoi as-tu fait ça ? » demandai-je.

Le jeune homme haussa les épaules, considéra le Martien d'un air dubitatif, puis haussa à nouveau les épaules dans un crissement de treillis sur la terre battue.

« J'allais pas le laisser tuer le L.G.M., hein ? C'était la dernière connerie à faire.

- Traître ! aboya le G.I. qu'il avait envoyé au sol. Mieux vaut le tuer plutôt que de le voir retomber au pouvoir des Soviets ! »

Mick tourna la tête à se tordre le cou pour poser sur lui un regard d'une gravité inattendue.

« As-tu une idée de la réaction de Mars si son ambassadeur était assassiné par un crétin de Terrien comme toi ? » se contenta-t-il de demander.

Le Martien m'adressa un clin d'œil, auquel je répondis d'un hochement de tête entendu. Il demeura un instant songeur, puis acquiesça à son tour. Nous nous étions compris, même si aucun de nous deux ne comprenait les *raisons* qui motivaient l'autre.

Et quelque chose me disait qu'il allait falloir me préparer à l'idée de poser le pied sur Mars dans un proche avenir.

Contexte #13

« La prochaine venue d'un ambassadeur martien semble avoir suscité une foule de vocations religieuses. Le mouvement mystique des Verts - que son absence de forme et de structure interdit de qualifier de secte - vient en effet d'annoncer, par l'intermédiaire d'un grand nombre de porte-parole issus de branches différentes, que les nouveaux fidèles affluent par hordes entières dans les lieux de culte consacrés. Les Verts ont également signalé qu'ils sont obligés d'expliquer à ces novices que le type de spiritualité pratiqué dans les ashrams dédiés au Petit Homme vert n'est pas catastrophiste ou apocalyptique, et que, contrairement à ce que certains médias ont pu affirmer, la venue de celui qu'ils appellent "le Vert" n'a aucun lien avec un quelconque "jugement ultime de l'Humanité" pouvant éventuellement déboucher sur notre destruction à tous. "Le Vert est Amour," a déclaré l'un de leurs représentants lors d'un débat télévisé. "Oui, mais l'amour est parfois vache," a rappelé le délégué des Petits Pénitents Verts (Qui Sont Prêts À Souffrir Un Million D'Années S'Il Le Faut !) présent sur le plateau. »

(La Croix, 28/08/2000.)

13. La fonction d'onde s'est effondrée

« Les Martiens nous manipulent depuis la nuit des temps. Ce sont eux qui ont lancé les Barbares contre Rome, l'Islam contre la Chrétienté, le communisme contre l'économie de marché ! Et, aujourd'hui, c'est le monde entier qu'ils sont en train de monter contre les États-Unis d'Amérique ! »

George Bush Jr. - Discours choisis.

Nous n'étions pas en route depuis dix minutes, cheminant le dos voûté de ruelle en allée, lorsque les combats reprirent de plus belle tout autour de nous, comme si chaque coup de feu isolé était subitement répercuté des centaines de fois par un écho farceur. Puis les mortiers et les bazookas se mirent de la partie, bientôt rejoints par des canons de divers calibres, tandis que les chasseurs-bombardiers étatsuniens qui emplissaient à présent le ciel se mettaient à pilonner les positions californiennes supposées. À ce régime, quelques instants à peine suffirent aux assaillants pour transformer plusieurs quartiers de Los Angeles en champs de ruines fumantes. Par bonheur, celui où nous progressions fut épargné, sans doute à cause de la présence des troupes ennemies, mais il était clair qu'il valait mieux quitter le plus rapidement possible ce secteur avant qu'il ne devienne à son tour un objectif pour les missiles de l'*US Air Force*.

Un étrange chuintement modulé, qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais pu déjà entendre, me fit soudain lever les yeux - juste à temps pour me rendre compte que *quelque chose* venait de passer dans les airs, un objet se déplaçant avec une telle rapidité que j'avais à peine perçu l'ombre de son mouvement.

« Qu'est-ce que c'était ? interrogea Mick à voix basse, visiblement très impressionné.

- *A priori*, un Tupolev G-4, répondis-je sur le même ton car c'était la première fois que j'en "voyais" un.

- Un engin *russe* ?

- Je n'en connais pas d'autre qui soit capable de voler à mach 7 ou 8, surtout si près du sol.

- Mais alors, ça veut dire que les *communistes* sont du côté des Californiens ? chuchota le jeune homme, les yeux écarquillés. »

Je m'autorisai un soupir d'agacement face à tant de naïveté. « Tu ferais mieux de dire que *le monde entier* est contre les États-Unis.

- Mais pourquoi ? »

Je désignai un tas de gravats qui avait été une tour d'au moins quarante étages. « À ton avis ? »

Il demeura un instant silencieux, se suçant la lèvre inférieure d'un air pas franchement intelligent.

« Ben... c'est la guerre ! finit-il par lâcher.

- Et qui l'a déclenchée, cette foutue guerre ? »

Cette fois, il ne répondit pas.

Nous avons parcouru deux ou trois miles sans un seul accrochage avec les forces ennemies - ce qui tenait quasiment du miracle, étant donné le nombre de G.I.s qui grouillaient dans le coin -, lorsque la

femme à la queue de cheval blonde qui paraissait plus ou moins commander le petit détachement californien s'arrêta au milieu d'une ruelle pour soulever une plaque métallique donnant sur un puits obscur qui exhalait des relents putrides.

« C'est ici que nous descendons », annonça-t-elle, les narines retroussées.

Les égouts de L.A. ressemblaient trait pour trait à ceux de n'importe quelle grande cité du monde occidental : des kilomètres et des kilomètres de boyaux souterrains de toutes les tailles dessinant un lacs aux allures de labyrinthe. Ces conduits obscurs où régnait une odeur pestilentielle possédaient la population habituelle d'insectes, d'arthropodes et de rats que l'on peut s'attendre à rencontrer en pareil endroit. Conséquence des combats qui se livraient en surface, quelques cadavres - pour la plupart des soldats US - flottaient au milieu des traditionnels déchets en décomposition, dans une eau grasse où nous étions parfois obligés de patauger jusqu'à mi-cuisse.

Bonjour l'ambiance.

Par bonheur, un soleil naissant aux rayons d'un jaune d'or étincelant planait juste au-dessus de l'horizon lorsque nous ressortîmes de ces ténèbres puantes par un regard qui s'ouvrait dans un parc désert. Après avoir traversé celui-ci, nous nous engageâmes dans une ruelle rectiligne qui séparait deux pâtés de maisons basses - les plus élevées ne possédaient guère plus de deux étages. Quelques coups de feu sporadiques retentissaient çà et là, toujours à bonne distance, et les avions de combat qui continuaient à survoler la ville plus vite que le son n'avaient pas le temps matériel de nous prêter attention.

Notre fétide et humide promenade en sous-sol nous avait apparemment permis de franchir, sinon les lignes ennemies, du moins les importantes concentrations de troupes qui, sans le savoir, nous encerclaient encore quelques dizaines de minutes plus tôt.

La Californienne à la queue de cheval s'arrêta soudain devant une porte blindée portant l'inscription ENTRÉE DES ARTISTES qui se découpait dans un mur de briques rouges. Elle posa la main sur une plaque de céramique voisine du panneau, et celui-ci coulisssa avec un grincement saccadé qui me fit grincer des dents.

« Allez-y », dit-elle en désignant l'ouverture avec le canon de son arme.

Nous nous retrouvâmes dans un couloir aux murs jaune pâle, où donnaient une dizaine de portes peintes en rouge et numérotées. L'un des Californiens poussa celle qui portait le chiffre 7. Puis, s'effaçant, il nous invita à entrer. L'ambassadeur passa le premier, suivi de Mick. Arrivé sur le seuil, je me retournai pour découvrir que nos

compagnons poursuivaient leur chemin en bavardant sans se préoccuper de nous.

« Où vont-ils ? demandai-je à celui qui me tenait la porte.

- Faire leur rapport.

- Et nous ?

- Vous attendez. » Il me poussa gentiment à l'intérieur et referma la porte. Au verrou.

« Eh bien, on dirait que nous voilà tous les trois logés à la même enseigne, observa Mick. Ces gens-là m'ont l'air de se méfier autant de vous que de moi. »

Ils ne m'avaient pas parus méfiants - tout juste prudents. J'aurais agi de même à leur place, et quelqu'un d'aussi ancien dans les services de renseignement que le Grand Bonhomme, de qui je prenais mes ordres, aurait sans doute pris soin d'enfermer l'ambassadeur à part, en guise de précaution supplémentaire.

« Je crois surtout qu'ils attendent de voir ce que leurs supérieurs vont décider, dis-je lentement, tout en continuant à réfléchir. Vu la disproportion des forces en présence, ils s'imaginaient sûrement battus à plates coutures ; il va leur falloir s'habituer à l'idée qu'ils détiennent désormais un atout maître - et qu'ils trouvent un moyen de s'en servir. »

Le Martien gloussa. « Tu crois vraiment que ma seule présence peut changer quoi que ce soit à l'issue de cette guerre ? demanda-t-il, de trop bonne humeur à mon goût.

- Évidemment, répondis-je avec assurance. La "libération" du comté d'Orange n'est qu'un prétexte, et l'invasion de la Californie un simple corollaire. C'est toi que le Petit Buisson vise à travers tout ça. Les Russes ne s'en seraient pas mêlés si tu ne te trouvais pas en plein milieu de ce foutoir !

- Nous n'avons même pas vu..., commença Mick.

- Ça ne pouvait être qu'un Tupolev G-4 », martelai-je.

Il se mordit les lèvres. « En y réfléchissant, ça n'avait pas l'air d'un avion... » Il se gratta la joue, perplexe. « En fait... » Il soupira, leva les yeux au ciel, soupira à nouveau, puis lâcha, non sans peine : « C'était plutôt rond... comme... comme une *soucoupe volante* ! »

Je refoulai les doutes qui montaient en moi sur la santé mentale de ce pauvre garçon. Mieux valait minimiser tout de suite son témoignage avant qu'il ne nous serve un délire paranoïaque inspiré de la fameuse série télévisée *Ceux Qui Nous Surveillent Sans Que Nous Le Sachions*.

« Allons donc, tu n'as aperçu qu'une ombre, tout comme moi ! »

Il secoua la tête d'un air obstiné. Un gamin buté - mais sûr de lui.

« C'était *rond* », insista-t-il en me fixant d'un regard où je lus de la nervosité, de l'angoisse et un entêtement certain, mais aucune trace d'aliénation mentale.

Peut-être disait-il la vérité. Dans ce cas, il devait avoir de bien meilleurs yeux que les miens : j'avais beau fouiller mes souvenirs, je n'y retrouvais rien qui ressemblât à une silhouette, pas même une vague forme. L'avion... *l'engin* était passé trop vite à basse altitude pour laisser autre chose qu'une trace indistincte sur ma rétine.

« Tu en es sûr ? » interrogea l'ambassadeur.

Mick acquiesça vigoureusement. « Sûr de sûr », jura-t-il, et il cracha par terre en faisant le V de la victoire avec l'index et le majeur de sa main droite.

Une ombre de perplexité s'étendit sur le visage vert, mais le Martien ne fit aucun commentaire. Il demeura une dizaine de secondes impassible, puis il se tourna vers moi et me demanda, en français : « Tu veux toujours que je t'emmène sur Mars ? »

Ma gorge se serra en songeant au gouffre d'espace glacé qui nous séparait de la Planète rouge - ces cinquante ou soixante ou quatre-vingts millions de kilomètres que nous allions bientôt franchir d'un seul « saut » instantané. Par téléportation.

Apparemment, l'instant fatidique était imminent.

« Plus que jamais, répondis-je.

- Le gamin aussi ?

- Le gamin aussi.

- Je ne comprends pas pourquoi tu tiens à t'encombrer de ce môme.

- Tu m'as déjà fait cette remarque.

- À laquelle tu n'as pas fourni de réponse satisfaisante. »

Je haussai les épaules. J'aurais dû me douter qu'il ne marcherait pas dans mon histoire d'apprenti espion. Elle n'était pourtant pas si éloignée de la vérité : j'envisageais sérieusement la perspective de recruter le gamin du Kansas pour les services du Grand Bonhomme. Mais je devais bien reconnaître que, pour l'instant, c'était la sympathie que je ressentais à son égard qui me poussait à l'emmener avec nous. À son âge, je n'aurais pas craché sur une aussi belle balade.

« D'accord, je vais te l'expliquer, même si je ne suis pas sûr que tu puisses comprendre. Mais pas avant que tu ne m'aies donné les raisons de cette subite précipitation. »

Je le connaissais désormais assez bien pour percevoir son embarras. Il lança un coup d'œil à Mick, qui avait entrepris d'ôter ses rangers

sans se préoccuper de nous, puisqu'il ne comprenait pas ce que nous disions, puis me dévisagea avec une gravité qu'il s'efforçait de rendre ostensible : « Si c'est bien une soucoupe volante que ce gosse a vu, ça signifie que la fonction d'onde s'est effondrée en notre défaveur. Et merde ! »

Les lèvres crispées en une grimace de colère que je ne lui avais jamais vue, il tapa du pied sur le sol, comme un enfant à qui l'on refuse un caprice.

« Et en termes simples pour le profane, ça donne quoi ? » pris-je le risque d'insister. La physique quantique n'a jamais été mon fort.

« Il faut vraiment tout t'expliquer, à toi ! s'écria-t-il avec humeur. Ça veut dire que, parmi l'éventail des potentialités qui s'offraient pour le futur à ton espèce et à la mienne - dont les destins probabilistes sont désormais unis, que nous le voulions ou non ! -, parmi l'éventail *infini* de ces potentialités, nous avons... eh bien, *choisi* l'une des *pires* !

- L'une des *pires* ? répétais-je comme un perroquet, abasourdi par ce discours.

- Oui : celle où des extraterrestres visitent bel et bien ta planète. Je savais que je n'aurais pas dû venir », ajouta-t-il entre ses dents.

Ma mâchoire se décrocha et je restai bouche bée à dévisager le Petit Homme vert qui me faisait face.

Aussi paradoxal que cela aurait pu paraître dans les années 50, au plus fort de la « vague de soucoupes volantes » qui avait fait les gros titres des médias, la découverte des Martiens avait en effet sonné le glas de ce mythe moderne. Certes, les observations d'OVNI n'avaient pas cessé d'un seul coup, mais elles s'étaient peu à peu raréfiées à partir de la fin des années 60, pour quasiment s'interrompre dans la deuxième moitié de la décennie suivante, après que les petits hommes verts de la Planète rouge eurent déclaré qu'ils n'avaient jamais possédé de vaisseaux spatiaux. Diverses autorités, dans divers domaines, n'avaient pas tardé à en conclure que ces prétendus navires extraterrestres n'avaient jamais été que des illusions, des fantasmes reflétés par une prétendue « infosphère » - bien que la réalité physique de celle-ci n'ait jamais pu être prouvée. Et les faits leur avaient donné raison pendant plus de vingt ans.

Les faits *avaient paru* leur donner raison.

« Eh, qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Mick. Vous en faites, une de ces têtes ! »

Contexte #14

« Le dernier sondage en provenance des États-Unis voit l'actuel président perdre quatre points supplémentaires par rapport à son adversaire démocrate. Désormais crédité de moins de 40 % d'intentions de vote, le Petit Buisson paraît assuré d'un échec aux prochaines élections, d'autant que la publication du sondage en question a été suivie dans la même journée d'un avertissement signé des gouverneurs de l'Oregon, du Wyoming, du Montana et de l'Utah, qui menacent de retirer leurs États de l'Union en cas de réélection du candidat républicain. "Je ne vais quand même pas montrer mes jambes pour remonter dans les sondages !" se serait emporté celui-ci dans l'après-midi, faisant allusion à la polémique au sujet de la longueur des jupes de son adversaire qui a agité le pays au début de l'été. »

(Ouest-France, 15/09/2000.)

14. Mr. Natural takes no chemicals

« Give me a reason to schbrouink you

Give me a reason to be

A Martian »

Portishead - *Glory Green*.

Il ne me fallut pas longtemps pour expliquer en russe au Martien pourquoi je tenais à emmener Mick avec nous. Cela faisait peut-être une demi-heure que nous étions enfermés lorsqu'on déverrouilla la porte. La jeune fille qui entra, les bras chargés de vêtements, ne portait rien qui ressemblât à une arme. Et elle était seule, ce qui donnait à penser que l'on avait décidé de nous faire confiance. Menue, le cheveu brun et la peau mate, elle était vêtue d'une jupe longue de mousseline verte et d'un corsage de dentelle blanche qui paraissait brodé à la main.

Elle nous salua d'un sourire - ce qui constituait une authentique prouesse si l'on songe à l'odeur d'eaux usées, émise par nos habits imprégnés, qui régnait dans la pièce -, puis elle déposa son ballot sur

la table et entreprit de le défaire.

« J'espère qu'il y aura quelque chose à votre taille », dit-elle au Martien sur un ton qui exprimait un profond respect.

Elle fouilla dans le paquet de vêtements et en tira un short qu'elle tendit à l'ambassadeur. Il le prit et le leva devant ses yeux pour le considérer avec suspicion. Les spirales et les arabesques colorées typiques de la mode californienne qui s'entrelaçaient sur le tissu brillant ne donnaient pas l'impression de lui plaire.

« Intéressant, commenta-t-il au bout d'un instant. Tu aurais quelque chose d'à peu près assorti pour aller avec ? » s'enquit-il dans la foulée.

J'aurais juré qu'il faisait de l'humour, mais si c'était le cas, j'étais bien le seul à m'en être aperçu.

« Essayez ça », proposa la jeune fille en produisant une chemisette de garçonnet à manches courtes d'un jaune fluo fatiguant pour les yeux.

En un tournemain et sans la moindre pudeur, le Martien se déshabilla pour enfiler ses nouveaux habits. Pour être honnête, ça lui allait plutôt bien. Il était beaucoup trop petit et manquait de musculature pour passer pour un surfer, mais il avait le look, et le jaune franchement aveuglant de sa chemisette se mariait avec le vert de sa peau d'une manière très esthétique.

Je fis à mon tour mon choix dans le ballot de fripes - jean à pattes d'éléphant, T-shirt à l'effigie d'une obscure rock star arborant à la fois une banane défiant les lois de l'équilibre et des cheveux longs flottant librement jusqu'à mi-dos, et une paire de ces sempiternelles sandales de cuir que tout le monde, ou presque, semblait porter par ici.

Mick, quant à lui, se décida pour un bermuda rouge et un genre de sweat-shirt en tissu léger dont le dos était orné d'un dessin représentant un petit vieillard à la longue barbe blanche, au-dessus d'une l'inscription en lettres molles : « *Mr. Natural takes no chemicals* ».

Nous attendîmes tous deux que la jeune fille fût repartie pour nous changer, réflexe de pudeur qui nous valut quelques commentaires sarcastiques de la part de l'ambassadeur. Néanmoins, je sentais qu'il se forçait, que le cœur n'y était pas. Comme s'il poursuivait sur sa lancée une comédie dont il se demandait si elle avait encore lieu d'être.

La porte se rouvrit cinq minutes plus tard sur deux types aux cheveux longs qui fumaient un pétard.

« Vous v'nez ? fit l'un d'eux.

- T'en veux ? » fit l'autre en tendant le joint à Mick.

Celui-ci hésita avant de s'en emparer, aspira une bouffée minuscule, la recracha, puis me proposa le stick. Je refusai d'un geste agacé. Ce

n'était vraiment pas le moment de se défoncer - d'autant que, lorsqu'on exerce une profession comme la mienne, on évite en général les trucs susceptibles de rendre parano.

« Où nous emmenez-vous ? demandai-je en sortant de la pièce.

- Voir les huiles, répondit l'un des types en se grattant l'aisselle d'un geste simiesque.

- Même qu'y a le gouv'neur, renchérit son acolyte. Y veut causer au Vert. » Il s'inclina brièvement devant le Martien, qui avait hérité du pétard et paraissait bien parti pour le finir. « Sans vouloir t'presser, mon pote, l'gouv'neur il a pas que ça à faire. » Il se tourna vers Mick, qui luttait visiblement contre l'irritation de ses bronches. « D'ici à c'que tes p'tits copains nous balancent une bombe H sur l'coin d'la gueule, y a pas loin, mec ! »

Le jeune étatsunien baissa les yeux d'un air confus. Puis, soudain, il fut ravagé par une quinte de toux rocailleuse qui suscita un éclat de rire général.

L'Homme peut se montrer cruel.

Le Martien aussi.

La réunion eut lieu dans une vaste pièce en sous-sol aux murs de béton peints de bandes verticales crème et saumon ; quelques fauteuils, une vingtaine de chaises pliantes et deux tables basses en constituaient tout le mobilier. Six personnes s'y trouvaient déjà en grande discussion lorsque nous y entrâmes : les deux femmes du détachement qui nous avait recueillis et quatre hommes, parmi lesquels Jello Biafra, l'ancien chanteur punk devenu le premier gouverneur de la Californie indépendante.

C'était un homme brun d'âge moyen, portant bouc et cheveux courts. Ses pommettes étaient un peu trop roses et ses yeux sacrément trop brillants ; il avait dû s'envoyer quelque chose pour tenir le coup. D'ailleurs, il n'était sans doute pas le seul, car ses compagnons paraissaient également dans un état de surexcitation anormal, même si l'on tenait compte des circonstances exceptionnelles.

« Je ne vous cache pas que la situation est grave, annonça le gouverneur une fois les présentations faites et les salutations échangées. Le Petit Buisson menace de raser San Francisco à l'aide d'une bombe nucléaire si nous ne capitulons pas avant midi. »

La pendule ronde accrochée au mur en face de moi indiquait huit heures seize. Une matinée - voilà tout ce qui nous séparait peut-être du commencement de la fin du monde.

« Que comptez-vous faire ? demandai-je.

- Nous ne capitulerons pas. Et nous ne livrerons pas non plus le Vert

aux Étatsuniens. » Il serra les mâchoires. « Ils n'oseront jamais employer l'arme nucléaire sur un territoire qu'ils considèrent comme le leur. Ce serait *anti-capitaliste* de gaspiller un site aussi exceptionnel que celui de San Francisco, n'est-ce pas ?

- Ouais, mais il paraît que c'est plein de pédés, fit remarquer Mick.

- Tu as quelque chose contre les pédés ? » aboya l'un des Californiens, dont la petite moustache façon gendarme, le pantalon de cuir moulant et les boucles d'oreilles aux formes obscènes proclamaient l'orientation sexuelle.

Comprenant qu'il venait de gaffer, le jeune homme tenta précipitamment de battre en retraite. Toutefois, je ne crois pas qu'il s'était rendu compte qu'il avait un gay - comme ils disent là-bas - en face de lui.

« Moi ? Non. C'est leur problème, hein ? Mais j'en connais que ça ne générerait pas d'en liquider deux ou trois millions d'un coup... » Il hésita. « Surtout que ceux qui sont pas pédés, ils sont sûrement drogués, hein ? »

Un silence glacial succéda à cette déclaration. Nous restâmes à nous regarder, aussi inquiets et embarrassés les uns que les autres, partageant tous la même pensée.

Ça va péter.

« Les Étatsuniens ne font pas grand cas de la vie humaine, observa le gros homme aux longs cheveux blancs assis à la droite de Jello Biafra.

- Quand il s'agit de celle des autres, précisa la femme au sourire ébréché.

- N'empêche... une bombe H sur SF ! s'exclama sa voisine. C'est pire que tout ce que nous avons pu imaginer ! »

Je me demandai quelle aurait été sa réaction en apprenant qu'une *soucoupe volante* - qu'on pouvait supposer pleine d'extraterrestres - était apparemment de la partie. Mais ce n'était vraiment pas le moment de compliquer la situation.

« Que comptez-vous faire ? m'enquis-je, m'adressant plus particulièrement au gouverneur.

- Résister, répondit-il sans hésiter. Nous sommes actuellement en pourparlers avec plusieurs gouvernements pour obtenir une assistance militaire. La flotte soviétique, qui manœuvrait au large d'Hawaii, est d'ores et déjà en route vers nos côtes, et les Philippines nous envoient vingt avions de combat. Cuba nous a proposé du matériel, mais il y a un problème d'acheminement car aucun État d'Amérique centrale ne veut laisser passer le convoi, et la zone du canal est aux mains des

USA !

- Et l'Europe ? »

Il haussa les épaules. « Elle tarde à réagir, et nous craignons qu'elle ne se décide pour une stricte neutralité. »

C'était aussi mon avis. L'Union européenne condamnerait sans nul doute l'action étatsunienne contre la Californie, mais cela n'irait pas plus loin.

Sauf si quelqu'un se chargeait de présenter les bons arguments à des personnes proches du pouvoir choisies avec soin.

Et je connaissais précisément quelqu'un qui ne se ferait pas prier pour s'en occuper.

« Peut-être... », commençai-je. Puis je me tus, embarrassé.

« Oui ? insista Jello Biafra.

- Peut-être y aurait-il... disons... moyen d'arranger quelque chose...

- Comment ça ? » interrogea le moustachu.

J'avalai ma salive avant de répondre d'un ton que je tentai de rendre « officiel » : « J'appartiens aux services secrets européens.

- Ça, on l'avait deviné ! » commenta le gros homme.

Je me tournai vers lui pour le dévisager d'un air ironique. « Aviez-vous également deviné que leur chef est mon oncle ? »

Sept mâchoires se décrochèrent simultanément. Seul le Martien n'exprima aucune surprise.

« Votre oncle ? s'étonna le gouverneur. Germain Bourgogne est votre *oncle* ? »

À mon tour d'être surpris. Nul n'était censé connaître la véritable identité du Grand Bonhomme - enfin, celle qu'il employait dans le civil.

« Trouvez-moi un téléphone branché sur une ligne sûre, et je vous le prouve dans les cinq minutes », affirmai-je.

On m'installa dans un bureau adjacent, où l'on me laissa seul pour que je puisse appeler le Grand Bonhomme. Je n'étais censé entrer en contact avec lui sous aucun prétexte, mais il m'avait néanmoins donné un numéro de téléphone, en cas d'urgence « absolue ». Il y eut trois sonneries, puis on décrocha. J'attendis trois ou quatre secondes, le temps que la personne à l'autre bout du fil vérifiât que la ligne était sécurisée, puis je demandai à parler à « mon cousin ». Il n'y eut aucune réponse, rien que des bruits lointains et difficiles à identifier au milieu de la friture qui parasitait la communication.

Près d'une demi-minute plus tard, la voix de mon oncle et supérieur s'éleva dans l'écouteur. « Tu aurais dû me contacter beaucoup plus tôt,

me reprocha-t-il d'emblée. Ça vous aurait évité cette cavalcade insensée, et vous ne vous seriez pas retrouvés en pleine guerre !

- Je suis désolé, répondis-je, mais avec l'URSS entière à mes trousses, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour téléphoner. »

Sa réaction fut d'un laconisme exemplaire : « Non.

- Comment ça, non ?

- Tu n'avais pas l'URSS entière à tes trousses. Pas même le KGB. »

Décidément, c'était la journée des surprises.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

- La stricte vérité. Les Soviets ne sont pour rien dans l'enlèvement de l'ambassadeur. Ce sont bien des agents du KGB qui s'en sont chargés, mais ils ont été manipulés par des... intérêts privés. On s'est servi d'eux en leur faisant croire qu'ils agissaient pour la Grandeur du Communisme, et ils se sont mouillés jusqu'au cou sans se demander une seule seconde si ce kidnapping était bien logique. Bon, il est quasiment certain qu'il y en a un ou deux parmi eux qui en savent plus long qu'ils ne veulent bien le dire, mais nous n'avons aucun moyen de les démasquer à distance, et je crains que leurs collègues ne soient un peu trop laxistes sur ce coup-là. » Il soupira. « On ne peut plus compter sur personne. »

J'abondai un instant dans son sens, avant de lui résumer la situation actuelle. Il n'émit pas le moindre commentaire durant mon récit - pas même un toussotement ou un click d'acquiescement. « Donc, conclus-je, un peu d'aide de la part de l'Europe ne ferait pas de mal à la Californie.

- Ça, je n'en doute pas. Le problème, c'est que personne, ici, n'est très chaud pour se frotter aux USA. Moi-même... Mais il est clair que la présence de l'ambassadeur change toute la donne. Parce que nous ne savons pas exactement ce que lui veulent les Étatsuniens.

- Du mal.

- Oui, mais sous quelle forme ? Veulent-ils l'étudier ? Le faire parler ? L'éliminer ? Et quelles sont leurs intentions sur une échelle plus vaste ? Tu m'as dit qu'ils recrutent apparemment des troupes capables d'intervenir en atmosphère raréfiée, mais comment les transporteraient-ils sur Mars ? »

Il y avait un détail que j'avais jusque-là passé sous silence, parce qu'il me paraissait encore si incroyable, malgré la réaction du Martien à son égard, que je voyais mal comment le mentionner sans récolter un ricanement sarcastique en réponse.

« À bord de soucoupes volantes. »

Silence incrédule, ponctué de grésillements.

« Tu veux parler de vaisseaux... *extraterrestres* ?

- Oui. Des soucoupes volantes. Des ovnis. Des engins venus d'un autre système solaire, peut-être d'une autre galaxie.

- Tu as la preuve de leur existence ? »

En réponse, je lui décrivis la réaction du Petit Homme vert lorsqu'il avait entendu le témoignage de Mick à ce sujet. Plus que l'observation - peut-être - effectuée par celui-ci, c'était le crédit que lui avait aussitôt accordé l'ambassadeur qui me paraissait significatif.

« "La fonction d'onde s'est effondrée en notre défaveur", répéta-t-il une fois mon récit terminé. Tu as une idée de ce qu'il voulait dire ?

- Précisément, non. Nous aurions "choisi" la mauvaise "potentialité", ou un truc comme ça. » Je soupirai. « Vous devriez consulter un physicien pour y voir clair dans ce baratin. Mais le résultat semble être que les soucoupes volantes existent bel et bien, et je suis prêt à parier que c'est ce mode de transport que les USA comptent employer pour envoyer leurs troupes sur Mars. »

Il pesa un moment mes paroles.

« Tu te rends compte que *personne* n'osera se frotter aux Étatsuniens s'ils sont alliés à des extraterrestres possédant une technologie supérieure à la nôtre ?

- Pas si sûr. Ça peut tout aussi bien déboucher sur une guerre totale. Il suffit que quelqu'un mette le feu aux poudres.

- Nul n'y aurait intérêt - pas même le Petit Buisson et les marchands d'armes qui lui dictent sa politique. Des conflits localisés, même sur une grande échelle, d'accord ! Mais ils n'iraient pas déclencher la Troisième Guerre mondiale, même avec des extraterrestres dans leur poche !

- Oh si, ils veulent bien la déclencher ! Mais uniquement si elle a lieu sur Mars. » Comme il n'effectuait aucun commentaire, je lui racontai ce que Mick m'avait appris au sujet des tests de recrutement. « Sur le moment, j'ai trouvé ça absurde, parce que je ne voyais vraiment pas par quel moyen les USA comptaient envoyer leurs troupes là-bas, mais maintenant...

- Tu te rends bien compte du mal que je vais avoir pour faire avaler un truc pareil aux politiques et aux militaires ?

- Tout à fait.

- Et tu me demandes pourtant de le faire ?

- Oui.

- Sans preuves ?

- Les présomptions me paraissent suffisantes pour...

- Pour que l'Europe aille se faire casser la gueule par les Étatsuniens alliés à de mystérieux extraterrestres ?

- La Californie a besoin d'aide. »

Il émit un soupir excédé.

« Rien ne dit qu'elle en aura encore besoin dans trois jours. »

Je faillis lui demander pourquoi, puis je me souvins que c'était à cette date qu'aurait lieu la passation des pouvoirs entre le Petit Buisson et la nouvelle présidente démocrate.

« Il peut s'en passer des choses, en trois jours, remarquai-je. La situation est critique. »

Je devinai qu'il haussait les épaules à l'autre bout du fil.

« Elle le sera encore plus si l'Europe s'en mêle. Je vais voir ce que je peux faire, mais je ne te cache pas que je n'ai pas grand espoir... » Il hésita. « Ta mission reste inchangée, naturellement.

- Protéger l'ambassadeur à tout prix ?

- Oui.

- Même s'il retourne sur Mars ? »

Il y eut un silence ponctué de crachotements.

« Sur Mars ? Mais comment... ?

- Par téléportation », coupai-je.

Puis je raccrochai sans attendre sa réaction. Ce n'était plus la peine. Qu'il se pose des questions, qu'il se fasse du souci - mais sans moi, désormais.

Car j'allais partir pour Mars, pas plus tard que tout à l'heure. Cela revenait peut-être à me précipiter de Charybde en Scylla, en raison du probable débarquement de troupes étatsuniennes qui attendait la Planète rouge, mais avais-je le choix ?

J'avais la main sur la poignée de la porte séparant la pièce où je me trouvais de la salle de conférences, lorsque quelque chose de fin et glacé se referma sur ma gorge.

« Reste calme, petit, souffla une voix ironique. C'est un fil d'acier monocristallin. Je n'ai qu'à serrer un peu pour t'ouvrir la pomme d'Adam en deux. Et si je serre un peu plus... Maintenant, ouvre cette porte. »

J'obéis, et il me poussa dans la salle voisine, sans relâcher la pression du fil sur ma gorge. Ma peau devait déjà être légèrement entamée, car je sentis un filet tiède couler jusque sur ma poitrine.

« Personne ne bouge !

- Stark ? s'étonna l'homme aux cheveux blancs, les yeux écarquillés.

Richard Stark ? Mais qu'est-ce...

- C'est aussi valable pour toi, Butch ! Toi, le Vert, tu viens par ici si tu ne veux pas que ton petit copain perde la tête ! »

Aussi étrange que cela puisse paraître, un large sourire apparut sur le visage de l'ambassadeur lorsqu'il tourna la tête, et il sauta sur ses pieds en s'écriant joyeusement : « Camarade inquisiteur du KGB ! »

- quatrième partie -
La planète aux deux lunes

Contexte #15

« Le récent coup d'état au Nicaragua a-t-il été appuyé, voire fomenté par les services secrets étatsuniens ? Le retour au pouvoir des sandinistes par la voie des urnes, qualifié de "manipulation moscovite" par le Petit Buisson, ne risquait pourtant pas de bouleverser ce petit pays d'Amérique centrale, les anciens guérilleros s'étant en effet bien assagis depuis les années 70. Le seul changement notable annoncé était la fameuse réforme agraire, dont une poignée de grands propriétaires richissimes et quelques entreprises transnationales d'origine US auraient supporté l'essentiel du coût. Il semblerait d'ailleurs que le putsch soit l'œuvre d'un groupe de propriétaires terriens mécontents d'être expropriés au profit de paysans sans terre. Ne pouvant se reposer sur l'armée - qui demeure sandiniste dans l'âme -, ils auraient fait appel à des mercenaires, appuyés par des détachements armés vraisemblablement fournis par les compagnies dont les avoirs étaient menacés. L'opération, parfaitement montée, peut être considérée comme une réussite totale : les putschistes contrôlent tout l'ouest du pays, ainsi que quelques zones sur la côte caraïbe, tandis que les troupes loyalistes se sont retirées sans combat au voisinage de la frontière nord, où le Honduras socialiste peut leur fournir un soutien logistique. Selon les observateurs, très peu de sang aurait coulé, ce qui rend d'autant plus visible la trentaine d'assassinats de syndicalistes, journalistes et hommes politiques perpétrés par des inconnus pendant les premières heures du pronunciamiento. Et d'aucuns de voir la main de la CIA derrière cette série de meurtres. Bien entendu, les preuves formelles manquent, mais la simple liste des victimes, abattues à leur domicile en l'absence de témoin, est éloquente : toutes dénonçaient depuis longtemps l'ingérence croissante des États-Unis dans l'économie nicaraguayenne et l'influence démesurée prise par l'Agence en Amérique centrale. »

(Le Monde diplomatique, 04/10/2000.)

15. Aelita

« Le Martien l'emportera
Et tout disparaîtra
Le Martien l'emportera... »
Noir Désir - *Le Martien l'emportera.*

En faisant un gros effort, je pouvais trouver *un* avantage à ma situation présente.

Je me sentais plus léger.

Nettement plus léger, puisque je ne pesais plus que le tiers de mon poids terrestre.

Preuve, s'il en était besoin, que je me trouvais bel et bien sur Mars, et que les deux lunes qui passaient trop vite dans le ciel nocturne n'avaient rien d'une hallucination d'ivrogne.

D'ailleurs, je n'avais pas bu.

Ouvrant un œil vague, je raflai la gourde posée sur la table de nuit métallique et je m'octroyai trois bonnes gorgées d'eau tiédasse. Puis je demeurai allongé dans la pénombre, à écouter les sifflements du vent dans les tours d'Aelita, l'unique cité martienne, où j'avais fini par échouer à l'issue d'un invraisemblable périple interplanétaire.

Il fallait que je mette la main sur un émetteur. Pour alerter la Terre. Le Grand Bonhomme devait être mis au courant de ce qui se tramait ici. D'urgence.

Seulement, les Martiens ne possédaient pas d'émetteurs. Ni de récepteurs. Pas même de télégraphe ou de sémaphore. Communiquant par télépathie, ils n'en auraient pas eu l'utilité. Et je ne pouvais tout de même pas demander à l'ambassadeur d'envoyer un message psychique à mon patron. D'ailleurs, le Petit Homme vert m'avait clairement fait comprendre que les « affaires de Terriens » ne le regardaient pas, et que sa reconnaissance se bornerait à me maintenir en vie jusqu'à ce que je trouve un moyen de rentrer chez moi.

« Je te protégerai sur ma planète comme tu m'as protégé sur la tienne », avait-il conclu, les bras croisés sur la poitrine, redressant fièrement ses soixante-dix centimètres.

Cette conversation avait eu lieu trois jours plus tôt, dans une base militaire étatsunienne sur le plateau au sud de Valles Marineris. Nous avions fait du chemin depuis, mais je me trouvais toujours aussi loin de chez moi.

Voilà que je commençais à éprouver le mal du pays. Comprenant que je ne réussirais pas à me rendormir, je me levai et je m'approchai de la fenêtre. Phobos était sur le point de disparaître derrière l'horizon, tandis que Deimos, qui semblait flotter au-dessus de ma tête, projetait une lumière pâle sur la cité martienne tapie au creux d'un canyon.

Aelita - dont le nom local était résolument imprononçable par un gosier terrien - se dressait sur les bords de l'un des rares fleuves permanents de la planète, un cours d'eau étique d'une centaine de kilomètres de longueur qui disparaissait dans un gouffre à quelques méandres de là. La ville elle-même était constituée d'un petit millier de tours aux formes baroques et contournées, séparées par des espaces plus ou moins verts et des constructions basses aux lignes plus sobres. Des rues dallées de marbre aux couleurs changeantes sinuaient à travers ce décor fascinant, convergeant vers les ponts audacieux ou excentriques qui enjambaient le fleuve.

Il n'y avait personne en vue. Pas un chat. Et surtout pas un Martien.

Certaines tours paraissaient taillées dans un bloc de cristal ; d'autres, métalliques, avaient visiblement été fondues d'une seule pièce ; d'autres encore avaient de toute évidence poussé jusqu'à atteindre leur aspect actuel... mais aucune ne donnait l'impression d'avoir été construite, ni assemblée. Les sculptures, ornements et bas-reliefs eux-mêmes ne faisaient qu'un avec les bâtisses qu'ils décoraient.

Un cri strident perça la nuit finissante. Tournant la tête dans sa direction, je découvris une créature ailée dont la silhouette évoquait celle d'un cormoran mâtiné de dragon de légende, avec son bec clair et ses ailes nervurées. D'une envergure qui devait dépasser les dix mètres, elle suivait d'un vol paresseux le cours sinueux du fleuve, planant bien au-dessus des sommets des plus hautes tours. Je restai un long moment à la regarder, songeur. Puis, lorsqu'elle eut disparu derrière un coude du canyon, je quittai mon poste d'observation, enfilai mes vêtements et sortis faire un tour.

Je fus salué par les piailllements aigus d'un animal écailleux. De la taille d'un chat, il était pourvu de six pattes et d'une tête de dindon épileptique. La clarté émise par Deimos était tout juste suffisante pour me rendre compte de la laideur de ce nouveau venu. Perché sur un muret, il braquait sur moi deux yeux brillants et une langue pointue qui émettait une vague lueur verdâtre. Mais, en dépit de son aspect effrayant, il n'avait rien de menaçant ; il se contentait de m'observer avec une curiosité que je ne pouvais m'empêcher de trouver typiquement martienne.

La ruelle dallée de marbre débouchait quelques mètres plus loin sur une place triangulaire pavée d'améthyste. Je la traversai en diagonale

jusqu'à l'entrée d'une large avenue qui filait tout droit vers le fleuve, entre deux rangées d'arbres au feuillage rose pâle. Des bestioles grosses comme des cochons d'Inde sautillaient sur les trottoirs avec des caquètements perçants. Leur plumage vert pâle et leur longue queue préhensile les désignait comme des *rhôvayârr*, que les Martiens employaient autrefois comme main-d'œuvre ; ils continuaient d'ailleurs à assurer l'entretien de la ville, quoique avec bien moins d'assiduité que par le passé.

L'avenue franchissait le lit à demi asséché par un pont de métal étincelant dont l'arche unique, d'une finesse extrême, était ornée de bas-reliefs abstraits. Sur l'autre rive, les constructions étaient moins hautes, et surtout moins élégantes. De nombreux indices trahissaient l'ancienneté de ce quartier, sans doute érigé en un temps où mes ancêtres couraient nus dans la savane. S'agissait-il du noyau initial autour duquel s'était agrégée Aelita ?

Je fis une pause au pied d'une tour dont l'acier jadis poli portait à présent la marque granuleuse de centaines de milliers d'années martiennes d'intempéries tout aussi martiennes. Jamais je ne m'étais senti aussi minuscule, jamais l'espèce humaine ne m'avait paru aussi insignifiante. Que représentaient nos misérables dix ou douze mille ans d'histoire en comparaison d'une telle *ancienneté* ? Je ne dis pas que nous aurions dû nous prosterner devant les Martiens comme s'ils étaient des dieux, à la manière des Verts, mais nous aurions pu leur témoigner un peu de respect au lieu de les instrumentaliser dès leur découverte !

Une bestiole mauve avec une collerette d'épines jaune vif s'accroupit au milieu de l'avenue, à une dizaine de mètres de moi, et entreprit de déféquer sans se soucier de ma présence. Les animaux d'Aelita n'étaient pas farouches. Après avoir terminé son affaire, la créature renifla consciencieusement le monticule bleu fluo tout en l'inspectant avec six de ses yeux pédonculés. Apparemment satisfaite, elle émit une petite phrase musicale avant de s'éloigner en tortillant de son postérieur dodu.

À peine avait-elle disparu qu'un *rhôvayâr* surgit de nulle part, tenant une petite pelle et une balayette assortie en plastique rose qui m'avaient tout à fait l'air de fabrication terrienne. Sans se soucier lui non plus de ma présence, il ramassa la crotte où palpitait une jolie lueur céruléenne et la jeta dans un sac qu'il portait en bandoulière. Puis il s'éclipsa lui aussi, dans la même direction que la bestiole mauve.

Il devait la suivre à la trace.

Après réflexion, je décidai de prendre un autre chemin, tenté par une ruelle en pente qui menait à un quartier plus récent, bâti dans un

méandre de l'ancien lit du fleuve dont le nouveau cours passait trois cents mètres plus loin en une boucle moins serrée. Là encore, les animaux étaient nombreux, dépourvus de crainte comme d'agressivité. Certains n'auraient pas été déplacés dans un cauchemar d'ivrogne, d'autres paraissaient tout droit sortis de films ringards des années 50, d'autres encore ressemblaient à des bestioles terriennes en fausses couleurs... mais tous me témoignèrent la même indifférence.

Je me demandai s'ils persisteraient dans leur attitude négligente lorsque les troupes étatsuniennes entreraient en ville. Nul doute, en effet, que les braves G.I.'s allaient se défouler en faisant un carton sur cette faune bigarrée. Puis ils dynamiteraient quelques tours, histoire de tester la résistance des constructions martiennes face à la technologie US. Avec un peu de chance, il resterait quelque chose d'exploitable par d'éventuels archéologues, mais Aelita y aurait perdu son âme au passage.

Les premiers rayons du soleil franchirent le bord du canyon pour venir illuminer l'extrémité arrondie de la plus haute bâtisse du quartier, faisant chatoyer les pierres précieuses serties dans sa façade de basalte. Au même instant, un grand oiseau blanc s'élança dans les airs du haut d'une tour voisine ; d'un coup d'aile, il entra dans le flot de lumière, et son plumage se mit à scintiller comme s'il était semé de poussière de diamant.

Je demeurai un instant subjugué par cette vision de toute beauté. Et, lorsque je parvins à m'en détacher, à regret, elle demeura imprimée non sur ma rétine, mais dans mon esprit, comme une expérience à nulle autre pareille, un merveilleux moment de communion accidentelle avec ce monde et sa maigre - quoique haute en couleurs - biosphère.

Un animal qui ressemblait à un ballon de football bleu vif pourvu d'une vingtaine d'appendices plus sombres roula à mes pieds. Un œil s'ouvrit à sa surface, puis un autre, puis encore deux ou trois autres. Il m'inspecta un moment avec une attention soutenue, tandis qu'une bouche se découpait lentement dans sa peau lisse et brillante.

« Il demande à te voir, dit la créature d'une chaude voix de crooner en smoking.

- Eh bien, il n'a qu'à se déplacer. »

Un œil se referma, tandis que les autres clignaient à plusieurs reprises. La bouche émit un bruit mouillé et quelques bulles de salive, façon débile profond confronté à un problème qui le dépasse.

« Il demande à te voir », répéta la bestiole.

Je retins mon envie de lui flanquer un coup de pied. Ce n'était pas trop difficile car il n'y avait rien en vue qui ressemblât à un but, ni à

un joueur attendant une passe.

« C'est bon, j'ai compris. » Le ballon de foot ne réagit pas. « Je te suis. » Toujours aucune réaction. « Il demande à me voir... Mais où est-il ? »

Une très vague lueur d'intelligence s'alluma dans l'un des yeux. Les autres continuaient à refléter un modèle de crétinerie congénitale.

« Suis le *schbrounniekk* », dit l'animal. Puis ses paupières se rabaisserent, sa bouche se scella, et il se remit à rouler, propulsé par ses petits pseudopodes agiles. En lui emboîtant le pas - si j'ose dire -, je fus agréablement surpris de constater qu'il se déplaçait *exactement* à la vitesse qui me convenait.

Nous traversâmes un quartier où les tours étaient très espacées. Au lieu de parcs et de jardins, seules des étendues de rocaïlle rousse les séparaient, parcourues par des chaussées de marbre analogues à celle sur laquelle mon étrange guide m'entraînait. Les animaux étaient tout aussi rares que la végétation ; hormis les omniprésents *rhôvayârr*, je ne vis qu'un genre de rat jaune à la queue en panache, quelques « oiseaux » de petite taille et une incroyable créature poilue assise sur un rocher, qui agita joyeusement ses quatre bras sur notre passage comme pour nous saluer.

Le *schbrounniekk*, qui roulait une vingtaine de mètres devant moi, s'immobilisa soudain et, ouvrant une large bouche, annonça de son invraisemblable voix de chanteur de charme : « Attends, maintenant.

- Ici ? m'enquis-je en le rejoignant. Au milieu de nulle part ? »

Deux yeux s'ouvrirent et se braquèrent sur moi, disposés de telle manière que mon ami le ballon de foot était désormais affligé d'un strabisme convergent de première qualité.

« Attends. Il va venir.

- Quand ? »

Un troisième œil apparut. Il louchait, lui aussi.

« Il va venir. »

Bon, il n'y avait rien d'autre à tirer de cette bestiole. Je me résignai donc à attendre comme elle m'y invitait, ruminant les questions que je n'allais pas manquer de poser à l'ambassadeur quand il pointerait le bout de son nez vert. Et, notamment, celle qui n'avait cessé de m'obséder depuis mon arrivée dans cette ville hors du temps.

Où étaient passés les Martiens ?

Premier rapport

« Bon, patron, c'est sûr, je ne me sens pas fier sur ce coup-là. Mais vous pouvez remiser vos reproches pour une autre fois - s'il y en a une... Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir maintenir ce foutu faisceau avec l'installation dont je disp... scraaaatch !... jusqu'à recevoir une réponse - enfin, j'espère...

» Parce que, vous voyez, patron, en ce moment, je suis sur la planète Mars. À je ne sais combien de millions de kilomètres de la Terre - vous n'avez qu'à vous procurer des tables astronomiques si vous voulez connaître la distance exacte ! J'y ai été téléporté par l'ambassadeur quelques instants après mon dernier rapport. Oui, je sais, ce n'était pas prévu au programme, mais il y a eu un petit impondérable... enfin, un gros.

» Au cas où vous ne seriez pas au courant de ce qui s'est passé en Californie - ce qui m'étonnerait, je vous connais -, je vous fait un petit résumé vite fait, d'accord ?

» Richard Stark s'est pointé. Il m'a passé un fil autour de la gorge et il a menacé de me tuer si l'ambassadeur ne nous emmenait pas immédiatement sur Mars. Vous... yiiiiiiiikk !... yiiik !... scriiieekkk !... lointain était celle d'Olympus Mons. L'ambassadeur avait disparu, me laissant seul avec Stark. Qui n'était pas très content, comme vous pouvez l'imaginer. Tout de suite, il s'est mis à me menacer :

» - Ne crois pas que je vais te laisser filer comme l'autre légume ambulant !

» J'ai répondu que je ne vivrais sans doute pas assez longtemps pour pouvoir "filer" s'il ne me donnait pas un respirateur comme celui dont il venait de passer la sangle autour de son cou. Il a haussé les épaules et il a tiré de son sac un combiné masque et compresseur identique au sien. Du matériel soviétique portant la marque Yodrounov, modèle RY-13. Et ça marche très bien, croyez-moi, même si le boîtier de compression est un peu lourd et que son ronronnement a tendance à vous flanquer mal à la tête, à la longue.

» Stark m'a ensuite expliqué que notre objectif était une station scientifique soviétique plantée au flanc d'Olympus Mons. J'ai cru comprendre que tout le personnel était constitué d'amis à lui. Par contre, j'ignore le nom et l'emplacement de la station, vous allez voir pourquoi... Mais il pourrait être utile de la localiser, si elle n'a pas été détruite entre-temps par les Étatsuniens.

» Selon l'affreux moustachu, il y en avait pour deux jours de marche. Nous nous sommes mis en route aussitôt. Stark marchait dix ou douze

mètres derrière moi, affectant un air nonchalant qui ne me disait rien qui vaille. Il était à peu près midi quand j'ai compris les raisons de son attitude. Au milieu d'une région caillouteuse, une créature iridescente a jailli d'un orifice entre deux rochers. Haute de quatre mètres, avec des pinces de mante religieuse et une tête pointue équipée d'énormes mandibules, elle avait visiblement l'intention de faire de moi son déjeuner, mais... scrouiikkk !... scriitch !... l'a abattue d'une rafale de son Uzi, puis il a dit, d'un peu trop bonne humeur à mon goût :

» - Il risque d'y en avoir d'autres. On continue comme avant.

» Mais, par bonheur, nous n'avons pas rencontré d'autre monstres du désert martien, et les rares animaux qui se trouvaient sur notre chemin ont détalé à notre approche sans nous laisser le temps de voir à quoi ils ressem... ziiiiiiip !... soleil baissait sur l'horizon lorsque j'ai cru entendre un bruit de moteur. Stark m'a ordonné de me coucher à terre. J'ai obéi, me jetant dans l'ombre d'un bloc de roche rouge, d'où j'ai pu observer à tout loisir le coptaire frappé de l'inscription US Army qui passait lentement dans le ciel, ses im-menses pales incurvées brassant l'air raréfié.

» L'appareil était presque sorti de mon champ de vision quand il a soudain entamé un large virage. Stark a émis un juron, puis il a marmonné quelque chose au sujet d'un détecteur infrarouge. Je l'ai entendu ramper dans la rocaille, tandis que le coptaire revenait dans notre direction en perdant de l'altitude.

» Un instant plus tard, il y a eu un coup de feu, un seul, et le coptaire a explosé en une immense boule de feu. Pile dans le réservoir - Stark avait tout d'un tireur d'élite, mais je ne savais si je devais le féliciter pour sa précision. D'un côté, je ne tenais pas à tomber aux mains des Étatsuniens, qui devaient être passablement excités avec les événements de Californie ; de l'autre, je n'avais aucune envie de suivre... pardon, de précéder Stark jusqu'à la fameuse station scientifique soviétique qui constituait notre objectif.

» - Allez, lève-toi ! m'a-t-il ordonné en se redressant, son arme fumante à la main. On repart.

» C'est alors qu'un nouveau bruit de moteur est né dans le lointain. Tournant la tête dans sa direction, j'ai découvert la rangée de points noirs qui survolaient l'horizon.

» Des coptaires. Au moins plusieurs centaines. Et il y avait gros à parier que l'étoile peinte sur leur flanc serait blanche, et non rou... yiiiiiiiissschkrrrr... yip ! yip ! yip ! schrrrrraaaaanzschhhhhhh !... »

Contexte #16

« Les élections présidentielles étatsuniennes se dérouleront la semaine prochaine dans un climat houleux. La dégringolade de l'actuel président dans les sondages s'est un peu ralentie, puisqu'il recueille encore 36 % des intentions de vote, mais l'on ne voit pas comment il pourrait rattraper son retard pendant les quelques jours de campagne qui subsistent. Alors que les principales préoccupations de la population des USA portent sur la situation économique - catastrophique -, le Petit Buisson a en effet axé sa propagande sur "la grandeur de la nation américaine" et sur la nécessité d'entretenir une force de frappe capable de "tenir tête aux hordes soviétiques". On voit là l'influence du lobby de l'armement et des grandes compagnies pétrolières qui ont financé sa campagne, mais aussi celle, grandissante, de l'aile droite du parti républicain et de ses faucons pour qui seule une guerre nucléaire - victorieuse - contre l'URSS peut permettre aux USA de reprendre le leadership mondial. Interrogée à ce sujet, son adversaire démocrate a répondu : "Avant de postuler pour la place de premier pays de la planète, peut-être faudrait-il déjà songer à redevenir un pays, tout simplement." Ce à quoi le Petit Buisson a répondu le lendemain : "On veut nous faire croire que notre nation est en crise par sa propre faute. De qui se moque-t-on ? Chacun de nous sait parfaitement que les responsables de la situation actuelle se trouvent de l'autre côté du détroit de Behring, dans cette maudite Union soviétique qui a juré la perte du capitalisme et de la liberté d'entreprendre." »

(Rouge, 20/10/2000.)

16. Noyer le poisson

*« Je vis au milieu d'un foutoir
Y a un Martien qu'habite chez moi »*

Bénabar - Y a un Martien qu'habite chez moi.

L'ambassadeur ne tarda pas à faire son apparition, trotinant paisiblement sur les dalles marbrées d'une rue en pente. Il portait pour tout vêtement un short rouge orné sur le devant de deux gros boutons

jaunes et une paire de sandales moulées dans un genre de plastique transparent. Malgré le sourire narquois qui étirait ses lèvres, j'eus aussitôt l'impression qu'il était préoccupé.

« Un problème ? » m'enquis-je.

Il haussa les épaules sans cesser de sourire. « S'il n'y en avait qu'un... » Il s'immobilisa près du ballon de foot vivant et tendit la main pour lui prodiguer une caresse où je crus distinguer de l'affection. « Comme on pouvait s'en douter, des troupes étatsuniennes se sont mises en marche vers Aelita. Trois colonnes à pied et deux détachements à bord de coptaires. Vingt mille hommes au total, armés jusqu'aux dents. La ville ne leur échappera pas, même s'il leur faudra un certain temps avant de la trouver. » Était-ce de la tristesse qui pointait dans sa voix ? « Mais ce n'est pas tout. L'Armée rouge est aussi de la partie - et, pour l'instant, ses forces supplantent encore largement celles des USA. »

Rien d'étonnant à cela, puisque l'URSS militarisait Mars depuis près d'un quart de siècle. On estimait à plusieurs centaines de milliers le nombre de soldats soviétiques qui s'y trouvaient en garnison, et une rumeur vieille de quelques mois affirmait que des renforts cryogénisés avaient été envoyés par containers entiers. *Perestroïka* ou non, Gorby n'avait apparemment pas perdu les bonnes vieilles habitudes communistes héritées des tsars, d'autant que la chair à canon avait toujours été bon marché dans les plaines russes et au-delà.

« Vous allez avoir du mal à réussir l'effondrement de la fonction d'onde », commentai-je d'une voix amère, sans être trop certain du sens exact de mes paroles.

Il cligna de l'œil. « Je vois que tu as retenu la leçon, observa-t-il avec un rictus. Mais l'as-tu *comprise* ? »

À mon tour de hausser les épaules en regardant ailleurs.

« Je comprends surtout que la guerre Froide va subitement devenir Brûlante. Et que, dans la situation actuelle, le vainqueur a moins d'importance que le temps et les moyens qu'il lui faudra employer pour vaincre... ainsi que les dégâts qu'il subira en retour, bien entendu... » Je soupirai. « Je suppose qu'il ne faut pas compter sur tes congénères pour nous donner un coup de main ?

- Bien supposé. Ils sont trop occupés en ce moment.
- Par l'effondrement de la fonction d'onde ?
- Entre autres. »

Je l'étudiai d'un regard suspicieux.

« Tu ne serais pas en train de me mener en bateau ? »

Il pouffa, mais il n'y avait aucune joie dans ses yeux verts.

« Si, un peu... beaucoup.

- Et depuis quand ?

- Depuis le début, évidemment. Et même avant, en fait. Tu vois, j'ai toujours pensé que cette histoire d'ambassade sentait la foutaise à plein nez. Les Rouges avaient bien compris que ça ne servait à rien d'essayer de *négoier* avec nous ; ils avaient juste l'intention d'utiliser le Petit Homme vert pour les besoins de leur propagande. Et, en face, les Barjots-Unis voulaient lui mettre la main dessus pour lui faire avouer je ne sais quoi !

- Pourtant, tu as fini par accepter l'invitation.

- Parce que j'avais des trucs à faire sur ta planète.

- Comme t'envoyer une demi-douzaine de filles à la fois ou tester des drogues aux frais du KGB ?

- Par exemple. En revanche, comme tu dois t'en douter, la petite promenade dans Los Angeles en pleine bagarre n'était pas prévue - et je ne parle même pas de la manière dont elle s'est terminée ! »

Cette dernière digression était à l'évidence destinée à noyer le poisson. Ce n'était pas encore ce jour-là que j'apprendrai les véritables motivations de l'ambassadeur et de ses semblables. Autant me faire une raison et reporter mon attention sur des problèmes plus immédiats.

« Bon, quel est le programme ? m'enquis-je avec un soupçon d'agacement.

- On file d'ici en vitesse avant l'arrivée des premiers crétins en uniforme.

- Pour aller où ? »

Un sourire ironique se dessina sur ses lèvres, mais ses yeux demeuraient inexpressifs. « C'est une surprise ! Mais, crois-moi, tu ne regretteras pas d'être venu. »

Je ne demandais qu'à le croire. Néanmoins, je ne pouvais me départir d'un sentiment d'inquiétude et de malaise. Penser que cette ville à nulle autre pareille allait sans doute être en partie détruite me faisait mal au cœur, et l'absence prolongée des congénères de l'ambassadeur ne laissait de me préoccuper.

J'avais la conviction que mon ami le Martien me cachait quelque chose. D'ailleurs, n'avait-il pas admis lui-même un instant plus tôt qu'il me faisait plus ou moins marcher - et plutôt plus que moins ?

J'aurais donné tout ce que je possédais pour un émetteur assez puissant pour atteindre la Terre et le Grand Bonhomme. Seulement, je n'avais plus rien à moi. Même les vêtements que je portais ne m'appartenaient pas.

« Je n'ai jamais de regrets », me contentai-je de marmonner sans grande conviction.

À cet instant, un chuintement que j'avais déjà entendu, sans pouvoir préciser où et quand, monta dans l'air frais du matin. Levant les yeux, je découvris une soucoupe volante à kiosque analogue à celles que j'avais pu observer en train de filer au-dessus de Los Angeles en flammes.

Le Petit Homme vert me tendit une main menue dont la paume avait pris une délicate couleur turquoise.

« Il est *vraiment* temps d'y aller », annonça-t-il avec une soudaine gravité.

Jamais je n'avais été autant d'accord avec lui.

En dépit d'une voûte couverte de cryptogames ou de lichens lumineux qui l'éclairaient comme en plein jour, la grotte où nous nous étions rematérialisés était si vaste que je n'en distinguais pas les parois. Le sol couleur de rouille était nu, à l'exception de quelques touffes de plantes locales aux feuilles pointues d'un bleu tirant sur le mauve qui jaillissaient des crevasses et fissures sillonnant en tout sens la surface lisse de la roche.

« Personne ne viendra nous chercher ici, affirma le Martien.

- Même les gugusses dans leurs soucoupes volantes ?

- Surtout pas eux.

- Tu n'as pas l'air de les aimer. »

Il secoua la tête, le regard vers le sol. Sa préoccupation était presque palpable. « Ils ne devraient pas être là. Nous pensions avoir éliminé ce genre de possibilité. » Il releva la tête, et ses yeux rencontrèrent les miens. « Mais tes semblables en ont apparemment décidé autrement.

- Mes semblables ? *Décidé* ?

- Oh, ils ne l'ont pas fait exprès. Les... autres ont dû s'infiltrer dans leurs rêves et leurs cauchemars, influant sur l'état de la fonction d'onde.

- Et, donc, sur celui de l'Univers ?

- Dans ce cas précis, ça revient effectivement au même. Mets un *schbrounniekk* dans une grotte scellée avec un dispositif qui a une chance sur deux de libérer un gaz toxique. Tant que tu n'as pas ouvert la grotte, le *schbrounniekk* n'est ni mort, ni vivant - il est potentiellement les deux, la fonction d'onde ne s'effondre qu'au moment où un observateur jette un coup d'œil.

- Mais elle s'est effondrée bien plus tôt pour le *schbrounniekk*, non ? »

Le Martien haussa les épaules. « Va savoir..., répondit-il d'un ton évasif. Maintenant, remplace le *schbrounniekk* par ma planète. La vie a potentiellement autant de chances d'y être apparue et de s'être maintenue que d'avoir périclité au bout de quelques centaines de millions d'années. Du point de vue des Terriens, Mars n'était ni morte, ni vivante avant que la première sonde interplanétaire ne provoque l'effondrement de la fonction d'onde. Et sans doute existe-t-il quelques infinités d'univers divergents où cette sonde, ou une autre, n'a découvert qu'un monde désolé, sans même une bactérie à sa surface. En un sens, vous aviez le choix, même si vous l'ignoriez ; d'ailleurs, même si vous l'aviez su, vous n'aviez aucun moyen d'influer dessus : la technique en question est désespérément hors de votre portée. Vous aviez le choix - mais, nous, nous ne l'avions *pas*. » Il ricana. « Tu as raison, la fonction d'onde s'effondre plus tôt pour le *schbrounniekk* ; cela fait quelques milliers d'années que nous attendons votre venue... Ben oui, nos instruments d'observation sont nettement plus efficaces que les vôtres.

- Et... les autres ? »

L'ambassadeur cracha par terre d'un air écoeuré. « Ils n'auraient pas dû se trouver là.

- Après sa libération, le *schbrounniekk* a trouvé une boîte analogue à celle qu'il venait de quitter, il l'a ouverte, et ce qu'il y a découvert ne lui a pas plu ? »

Nouveau ricanement amer. Étaient-ce des poches qui se dessinaient sous les yeux du Petit Homme vert ? Je ne l'avais jamais vu si abattu.

« T'as tout compris, mon pote !

- Les autres... Qui sont-ils ?

- Ça, j'aimerais bien le savoir ! Mais pour ça, il faudrait qu'ils se montrent. » Il ferma un instant les yeux, les rouvrit. « C'est parti pour la bagarre ! Un groupe d'éclaireurs soviétiques vient d'être accroché par des coptaires étatsuniens.

- On dirait que ça te réjouit.

- Je préfère qu'ils se foutent sur la gueule en plein désert qu'au beau milieu d'Aelita. »

C'était un sentiment que je partageais.

Une nouvelle téléportation nous ramena en surface, dans une région relativement fertile selon les critères locaux : quelques touffes d'une herbe hésitant entre le bleu et le violet, des buissons épineux qui s'enfuyaient à notre approche en frémissant de toutes leurs feuilles - et, de temps à autre, un arbuste torturé aux minuscules feuilles d'un vert très sombre. Au milieu de ce paysage sinistre se dressait une

construction visiblement très ancienne, dont la façade érodée d'un beige passé montait jusqu'à une dizaine de mètres de hauteur. Des deux tours rondes qui la flanquaient jadis ne subsistait plus que celle de gauche ; l'autre gisait à terre, brisée par quelque cataclysme antédiluvien.

Le Martien poussa la porte de métal blanc qui s'ouvrit avec un très léger sifflement. La pièce où nous entrâmes sentait le renfermé, mais l'air y était nettement moins sec qu'à l'extérieur, ce qui me laissa penser qu'il devait exister quelque part un genre de climatiseur - ou, du moins, un humidificateur.

« Où sommes-nous ? demandai-je en contemplant les murs blancs sillonnés de fissures.

- Dans le dernier poste de contrôle météo de la planète. Il y en avait autrefois des centaines, qui tissaient un maillage serré, mais nous les avons abandonnés un par un, à mesure que notre maîtrise progressait. Un seul Martien suffit à faire fonctionner celui-ci, et son influence s'étend à toute la surface de la planète.

- Tu veux dire que tu peux contrôler le temps qu'il fait partout ?

- Quelque chose comme ça. Et, pour commencer, je vais expédier une jolie tempête de sable à l'une des colonnes étatsuniennes, histoire de la détourner provisoirement d'Aelita. Seulement, pour ça, j'ai besoin d'être seul - une histoire de concentration. Alors, je vais monter dans la salle adéquate, pendant que tu m'attendras ici... Mais ne te fais pas de bile, tu ne risques pas de t'ennuyer : je te ferai profiter du spectacle ! »

Il disparut sans attendre ma réponse ; ça devenait une habitude. Quelques instants plus tard, des images se mirent à s'agiter sur les murs. Je ne tardai pas à être entouré par un véritable tourbillon visuel où j'avais bien du mal à distinguer quoi que ce fût. La vitesse des mouvements de caméra - s'il s'agissait bien d'une caméra, ce dont je doutais fortement - et la densité du sable emporté par le vent m'empêchaient de discerner le moindre détail dans ce kaléidoscope vertigineux.

Attends, ça va se calmer...

La tempête ne tarda pas à s'apaiser, en effet, révélant une étendue couleur rouille où les premiers G.I.'s commençaient à se relever en s'ébrouant. Bon nombre avaient perdu tout ou partie de leur équipement, mais la plupart avaient eu la chance de conserver leur respirateur ; les malheureux qui l'avaient égaré gisaient à présent, inertes, simples bosses sous le sable roux.

Combien d'hommes as-tu tués avec ta tempête ? pensai-je le plus fort que je pus, en espérant que le Martien m'entendrait.

Un groupe de soldats entreprit de remettre sur ses roues un half-track tombé sur le flanc, sous les aboiements d'un sous-officier qui se gardait bien de leur donner un coup de main.

Pas plus d'une centaine. Autant dire rien du tout. Tous ces pauvres types sont sacrifiés, de toute manière. Aelita achèvera ceux que les Russes n'auront pas eus.

L'image panoramique changea soudain. La caméra virtuelle suivait à présent une armée qui marchait en bon ordre dans une région de plateaux sillonnés de profonds canyons.

Tu as l'air soudain bien sûr de toi.

Trois blindés de cauchemar roulaient en tête de cette colonne qui devait bien compter cent mille hommes. Des machines hautes comme des immeubles de cinq étages, dont la forme générale évoquait celle d'une tortue, à cette différence près que leur carapace métallique était surmontée d'une tourelle garnie de bouches à feu.

J'ai confiance dans les capacités de défense de la ville.

Le Grand Bonhomme m'avait montré une photo d'une de ces machines avant de m'expédier en URSS. Les Soviétiques étaient censés en avoir construit douze dans leurs ateliers de Phobos. Trop lourdes pour se déplacer utilement sur Terre, elles progressaient sur Mars à la vitesse d'un homme au pas, mais pouvaient en théorie se montrer capables d'accélération fulgurantes.

Elles ne m'ont pas paru bien flagrantes.

En raison de leur puissance de feu considérable, ces engins étaient conçus pour mener l'offensive seuls, ou par petits groupes dont les membres prenaient soin de demeurer assez loin les uns des autres.

Parce que tu étais un invité. Un intrus aurait beaucoup moins apprécié la balade, crois-moi !

Je désignai la machine noire qui grossissait sur le mur devant moi.

Même s'il rapplique à bord de l'un de ces monstres ?

Cette fois, le Martien ne répondit pas.

Deuxième rapport

« Voilà, j'ai réussi à faire marcher correctement cette foutue radio

russe ! J'espère que vous avez capté au moins une partie de mon premier message. Si ce n'est pas le cas, tant pis, vous allez prendre le film en route - pas le temps de vous refaire un résumé. Alors, ouvrez grand vos oreilles et écoutez bien...

» Donc, Stark et moi avons été capturés par les Étatsuniens. Ils nous ont ficelés, jetés dans un coptaire - et cap à fond la caisse sur le camp militaire le plus proche ! Un truc minable, perché sur une hauteur de Valles Marineris, juste une dizaine de tentes entourées d'une clôture électrique. Là, j'ai été interrogé par un lieutenant pas du tout compréhensif. Comme je suis un garçon têtue, j'ai même pris quelques baffes au passage - rien de bien méchant, c'est juste que je l'avais un chouïa énervé. Je ne sais pas comment ça s'est passé pour Stark ; nous avons été séparés en arrivant au camp, et je ne l'ai plus revu ensuite.

» Le lendemain, nouveau saucissonnage pour un petit voyage en coptaire jusqu'à la base principale de l'*US Army*. On m'y a donné à manger et j'ai eu la paix jusqu'au soir. Mais, au lieu de m'apporter le dîner, on est venu me chercher pour m'interroger.

» C'est ainsi que j'ai fait la connaissance du lieutenant Manson. Avant de me laisser seul avec lui, on m'a prévenu en ricanant que "Charlie était un peu dingue" parce qu'il avait "pris trop de drogues dans sa jeunesse" - laquelle devait remonter aux années cinquante, au bas mot.

» Comme on a eu la "gentillesse" de me remettre un enregistrement de la conversation, je vous en passe un bout, histoire de vous mettre dans l'ambiance...

» MANSON - Je suis le Messie - et toi, qui es-tu ?

» MOI - Je ne suis personne.

» MANSON - Tu n'étais personne : à présent, tu es désormais l'un de mes fidèles ! Prosterne-toi devant l'Envoyé du Seigneur !

» MOI - Je veux bien, mais je suis comme qui dirait attaché, voyez-vous...

» MANSON - Tu ne te prosternerai donc pas, puisque telle est la volonté de Dieu ! (Silence.) Alors, comme ça, il paraît que tu es arrivé de la Terre à dos de L.G.M. ?

» MOI - L'ambassadeur m'a effectivement téléporté jusqu'ici, en effet.

» MANSON - Et où est-il passé ?

» MOI - Il s'est aussitôt téléporté je ne sais où.

» MANSON - Ça fait beaucoup de téléportations, tout ça.

» MOI - Rien que deux, quand on y réfléchit.

» MANSON, *criant presque* - Le Messie de réfléchit pas. Le Messie ressent !

» Et ça a continué sur le même ton pendant cinq bonnes minutes. Vous pouvez me croire, ce type était fou à lier. Au prix du transport de la livre d'être humain vivant entre la Terre et Mars, on pouvait se demander ce qui avait pu motiver le gaspillage représenté par le transfert de soixante-dix kilos de folie mystique ; j'étais si démotivé que le moindre sous-fifre du KGB n'aurait pas eu la moindre peine à me faire cracher tout ce que je savais... enfin, presque tout.

» Le lieutenant Manson est un instant redescendu de sa planète pour me poser des questions sur Stark. Le moment était peut-être venu de capter son attention. Alors, je lui ai débballé tout ce que vous m'aviez dit, assaisonné de ce que j'avais pu apprendre entre-temps. Mais, allez savoir pourquoi, j'ai oublié de mentionner la station scientifique soviétique et les "amis" du moustachu qui étaient censés s'y trouver.

» Inutile de vous dire que Manson était sacrément intéressé. Ça ne le rendait pas moins allumé - il ne cessait de marmonner des bribes de phrases incompréhensibles en me lançant des regards menaçants pendant qu'il notait en script ce que je lui disais -, ni plus sympathique, mais, au moins, il avait cessé de répéter qu'il était le Messie.

» Suite de l'enregistrement...

» MANSON - T'es un petit malin, toi !

» MOI - Moi ?

» MANSON - Oui, toi !

» MOI - Moi ? Pourquoi donc ?

» MANSON - T'as craché le morceau avant qu'on commence à s'amuser, hein ?

» MOI - Je suis là pour parler, non ?

» MANSON - Mais pas avant d'avoir été torturé !

» MOI - Alors, là, permettez-moi de vous dire que je suis en total désaccord avec vous ! Je suis libre de me mettre à table quand ça me chante !

» MANSON - Uh... (silence) hum... (long silence) bon... (bref silence) je vais aller recouper ce que tu m'as dit avec ce que Stark a bien pu raconter à mes collègues, et gare à toi si tu m'as raconté des craques !

» Il est sorti. Deux minutes plus tard, deux gradés ont fait irruption dans la pièce. Pour tout vous dire, ils paraissaient franchement soulagés de me trouver encore intact - comme ils ont dit ! Ils m'ont détaché et emmené dans un bureau dépourvu de fenêtre, où un

galonné aux épaulettes constellées d'étoiles m'a accueilli avec une chaleur suspecte. D'après la barrette épinglée sur sa poitrine, il s'agissait du général Schmutz. J'ai laissé tourner mon enregistreur, juste pour pouvoir vous en faire profiter...

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Très cher ami !...

» GRADÉ 1 - Pas la peine de lui faire votre cirque... mon général.

» GRADÉ 2 - Nous l'avons identifié : il s'agit de l'agent affecté par les services secrets européens à la protection de l'ambassadeur martien.

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Et comment est-il arrivé ici ?

» GRADÉ 1 - Par téléportation.

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Par téléportation ?

» GRADÉ 2 - C'est l'ambassadeur qui l'a amené avec lui. Un certain Richard Stark était également du voyage. Nos troupes l'ont capturé, lui aussi, mais il...

» GRADÉ 1 - On vient de nous informer à l'instant qu'il est en train de s'évader !

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - De s'évader ?

» GRADÉ 2 - Oui. C'est pourquoi nous nous sommes hâtés de nous assurer de l'autre prisonnier... même s'il ne représente que du menu fretin. Heureusement, Charlie n'avait pas encore commencé à le travailler...

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Excellente initiative de votre part. J'espère que toutes les mesures ont été prises pour faire échec à la tentative d'évasion de ce... Stark ?

» GRADÉ 1 - Stark, mon général.

» GRADÉ 2 - Le problème est qu'il a déjà quitté la base accroché à un coptaïre soviétique qui l'a cueilli pendant son transfert de...

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Depuis quand un appareil rouge peut-il "cueillir" en toute impunité un prisonnier en plein milieu d'une base militaire des États-Unis ?

» GRADÉ 1 - Il semblerait qu'il ait profité d'un défaut dans la couverture radar.

» GRADÉ 2 - Naturellement, nos propres coptaïres ont aussitôt décollé pour se lancer à sa poursuite. On viendra nous prévenir sans tarder dès que Stark aura été capturé.

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Parfait. Eh bien, monsieur... monsieur ?...

» MOI - "Monsieur" tout court suffira.

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Que faisiez-vous en compagnie d'un agent soviétique, à des centaines de miles de la base russe la plus proche,

monsieur ?

» MOI - Je le suivais. C'est la première fois que je mets les pieds sur Mars. Lui, il savait où il allait.

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Et où allait-il ?

» MOI - Je n'en ai aucune idée. Il n'est pas du genre bavard.

» GRADÉ 1 - Nous avons demandé le dossier de Stark à la CIA, mais on dirait que l'Agence a du mal à le retrouver.

» GRADÉ 2 - C'est apparemment un agent multiple. Difficile de deviner pour qui il roule en réalité.

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Pour lui-même, sans doute...

» GRADÉ 1 - Il est venu volontairement sur Mars.

» GRADÉ 2 - Il a forcé l'ambassadeur martien à le téléporter jusqu'ici ! En menaçant... monsieur qui est avec nous !

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Alors, nous sommes tous dans le même bateau, n'est-ce pas ?

» MOI - Vous savez, moi, du moment qu'il flotte...

» Cette aimable conversation a été interrompue par un soldat en tenue de combat. Ôtant son respirateur couvert comme ses vêtements d'une fine couche de poussière rousse, il a annoncé d'une voix essoufflée que Stark avait finalement réussi à s'échapper à la faveur d'une tempête de sable.

» Le général, les deux gradés et le soldat haletant au visage sale en étaient encore à se lamenter lorsque, un instant plus tard, un tirage d'imprimante du dossier du fuyard a été apporté dans une chemise scellée par un couple de MP's armés jusqu'aux dents. L'un des deux hommes a conseillé au général de renvoyer tout le monde avant de briser le sceau ; les informations contenues dans ce dossier relevaient du niveau de secret le plus élevé qu'il avait jamais rencontré - un niveau dont il "ignorait jusqu'à l'existence avant ce jour".

» Voilà qui n'était pas tombé dans l'oreille d'un...
scriiiiiiiiiiiiiitschhhhhhhhhh !... »

« Et c'est une victoire écrasante pour la candidate démocrate qui lamine littéralement le président en exercice avec un score sans appel de 71 % contre 29 % ! »

(France-Inter, 11/11/2000.)

17. « Allô, la Terre ?... »

« We don't want no killing Green
I don't wanna see my brother die
we don't want no killing Green
I don't wanna see my sister cry »
Violent Femmes - *No killing*.

Il fallait que je retrouve Stark coûte que coûte. J'ignorais à quel jeu il pouvait bien jouer, mais il me paraissait évident qu'il était au courant de quelque chose que j'aurais moi-même eu grand besoin de savoir. Seulement, je n'avais aucun moyen de le localiser, et, contrairement à ce que pensaient les Étatsuniens, il me paraissait peu probable qu'il eût rejoint l'Armée rouge. Comme l'avait suggéré le général Schmutz, ce type-là ne roulait que pour lui-même, ça me paraissait de plus en plus évident ; ce n'étaient pas *les* Russes qui l'avaient aidé à s'évader, mais *des* Russes - une faction constituée par les mystérieux « amis » chez qui il avait l'intention de m'emmener au départ.

Cela dit, il ne faisait aucun doute que les « amis » en question étaient, d'une manière ou d'une autre, liés à l'armée soviétique, puisqu'ils avaient employé un coptaire frappé de l'étoile rouge pour faire évader Stark. L'agent multiple s'appuyait vraisemblablement sur un réseau comprenant des officiers de l'Armée rouge, des agents du KGB, des chercheurs, et peut-être même des membres du Politburo, tant qu'on y était !

Toutefois, je ne voyais vraiment pas comment il allait pouvoir tirer son épingle du jeu au milieu d'un tel bordel. Encore quelques heures, et la moitié de la Planète rouge serait à feu et à sang. Étatsuniens et Soviétiques me paraissaient bien partis pour s'entretuer jusqu'au

dernier - les machines noires monumentales qui progressaient lentement vers Aelita en constituaient la preuve, si besoin était.

Et il n'y aurait pas de vainqueur, car le véritable combat se situait ailleurs.

Très précisément là où se trouvait Stark en ce moment.

À *tant penser*, tu vas *t'user les synapses* , ricana l'ambassadeur dans mon cerveau.

Rigole, je crois que j'ai mis le doigt sur quelque chose.

Dans *quelque chose*, plutôt, et je ne sais pas si tu vas te faire mordre ou si tu vas juste constater à quel point ça pue !

Bonjour l'élégance !

Ça ne résume pas bien la situation ?

Renonçant à chercher une réponse, je me levai du muret où je m'étais assis une petite heure plus tôt et je fis quelques pas sur le roc bleu-noir, contemplant pensivement les falaises qui se dressaient à l'horizon. J'avais quitté la station météo peu avant les premiers accrochages entre les belligérants, préférant le calme et le silence de cette contrée désolée au bruit et à la fureur de l'étonnante transmission tridimensionnelle.

Le Martien surgit soudain du néant devant moi sans crier gare. « Tu veux toujours un émetteur ? »

Mon intérêt s'éveilla. « Tu sais où en trouver un ? »

- Oui - enfin, dès que le champ de bataille sera libéré.

- Le *champ de bataille* ? »

Il émit un soupir plein de condescendance - un soupir de sage vieillard confronté à un jeune crétin.

« Deux divisions russes ont attaqué l'arrière-garde de la troisième colonne étatsunienne. C'est déjà fini et tout le monde est en train de se replier, en abandonnant tout plein de matériel derrière. En toute logique, tu devrais aisément trouver ton bonheur. » Il mit les poings sur les hanches et me dévisagea avec bonhomie. « Alors, ton émetteur ? Tu le veux de fabrication soviétique ou étatsunienne ? »

- Peu importe. » Je plissai les yeux. « Ça veut dire que tu as décidé de sortir de ta neutralité pour me donner un coup de main ? »

Il réussit la prouesse de hocher *et* de secouer négativement la tête dans le même geste, ce qui me laissa supposer que sa nuque était nettement plus souple que la mienne.

« Mes motifs sont plus... *élevés*. » Comme je restais à le regarder sans comprendre, il insista. « Une histoire de fonction d'onde, si tu vois ce que je veux dire... »

C'était l'une des clefs qui me manquait, et je m'en emparai avec avidité pour déverrouiller la porte qu'elle ouvrait. Comment n'avais-je pas pensé plus tôt que les actes, *tous* les actes du Martien étaient dictés par la nécessité de *ne pas* provoquer l'effondrement de la fonction d'onde au *mauvais* moment ?

Toi, tu gardes un atout dans ta manche ..., songeai-je à son intention, accusateur.

Il acquiesça, montrant qu'il avait capté ma pensée.

« Ça te dirait de manger quelque chose avant de partir à la chasse à l'émetteur ? »

Il s'agissait bien évidemment d'un truc pour détourner la conversation, mais j'étais si affamé que je me laissai avoir le plus volontairement du monde.

D'autant que, mine de rien, la nourriture des petits hommes verts est purement excellente, même si je ne m'aventurerais pas à en décrire les goûts tant ils diffèrent de ce dont nous autres, humains de la Terre, avons l'habitude.

Le plateau où s'était déroulé le combat ressemblait à une vieille photo de la Première Guerre mondiale, à cette différence près que la couleur dominante en était le rouge, et non le sépia. Sur un terrain bouleversé par des tirs d'artillerie - qui, je le devinais, avaient été tout aussi furieux que frénétiques -, au milieu de cratères encore fumants, gisaient, épars, des centaines de corps et de véhicules en piteux état.

Une vraie boucherie.

Réprimant à grand-peine les sursauts de mon estomac, j'entrepris de chercher un émetteur du regard. Le premier que je découvris était un modèle étatsunien à faible puissance, bien incapable de se faire entendre au-delà de l'orbite de Deimos. Il me permit toutefois de capter quelques bribes de ce qui se disait sur les ondes.

« ... lieutenant Gore, deuxième brigade de...

» ... ordre de vous replier sur la position Quatre. Je répète : le Haut-Comman...

» ... blessé avec trois hommes choqués - peut-être des grenades hypnotiques... Il nous faut une assistance médicale d'urgence !

» ... usses battent en retraite ! Nous les avons mis en fuite ! Devons-nous les poursuivre ? Nous att...

» ... lonel Stilletto agonise. Où est cette putain d'ambulance ?

» ... allez bientôt recevoir des renforts. L'ordre de repli est annulé. Je répète : L'ORDRE DE REPLI...

» ... accrochage avec des Russes. Nous en avons capturé un. Est-ce qu'on

lui tape dessus pour le faire parler ?

» ... de la quatrième division. Huit hommes avec moi. Nous avons coincé quatre Rouges au fond d'un défilé. Il nous faut du renfort pour les débus...

» ... observations confirment la présence de constructions - des tours... »

« Ah, on dirait qu'ils ont trouvé Aelita », constatai-je machinalement.

Le Martien se cura le nez, considéra la boulette verdâtre qu'il venait de récupérer au fond de sa narine droite et la projeta au loin d'une pichenette avant de marmonner d'une voix plate : « Le sacrifice de la ville est nécessaire.

- Mais pourquoi ?

- Sa destruction va dans le sens voulu. La fonction d'onde ne devrait plus tarder à s'effondrer, désormais. »

Je me débarrassai de la radio qui continuait à crachoter ses messages tronqués.

« Quand ? »

L'ambassadeur leva les yeux. « Surveillance le ciel », se contenta-t-il de répondre en anglais.

Après avoir écarté une demi-douzaine de petits émetteurs-récepteurs étatsuniens analogues au premier que j'avais trouvé, je finis par mettre la main sur une solide radio soviétique, assez puissante pour alerter les Plutoniens, s'ils existaient. Son porteur s'en était sans doute débarrassé pour courir plus vite car elle pesait cinq bons kilos. Je m'assurai de son fonctionnement, puis j'alertai le Martien qui nous téléporta loin de ce paysage de mort où il était parfois difficile de dissocier la chair du métal.

Il avait choisi cette fois une petite vallée située dans la zone fertile de la planète. L'étroite rivière qui coulait entre des berges hérissées d'arbustes m'avait tout l'air d'un cours d'eau permanent, et la végétation montait sans interruption jusqu'au plateau environnant où elle ne s'amenuisait qu'à regret en taches vertes et violettes dont les plus lointaines léchaient le pied de lointaines collines rousses.

La faune était quant à elle d'une abondance exceptionnelle. Étrangement, je ne vis aucune des créatures que j'avais observées en ville. Ce qui, soit dit en passant, confirmait la théorie des savants soviétiques au sujet de l'éclatement déjà ancien de la biosphère martienne en plusieurs écosystèmes distincts séparés par des zones dépourvues de toute vie.

Un oiseau aux ailes diaphanes vint se poser sur la tête du Petit Homme vert, qui parut n'y accorder aucune attention.

« Bon, maintenant que tu as ta radio, que comptes-tu en faire ?

- Tu le sais parfaitement, puisque tu l'as lu dans mon esprit.
- Je voudrais te l'entendre dire.
- Je vais envoyer un message à mon patron pour l'informer de la situation.

- Parce que tu crois qu'il n'est pas déjà au courant ? Je parierais qu'il y a *des centaines* de taupes européennes dans les deux armées !

- Il n'est pas au courant pour Stark.

- Ça ne saurait tarder. »

L'oiseau s'envola avec un petit sifflement aigu. Il prit de la hauteur, puis plongea soudain dans la rivière voisine. Lorsqu'il en émergea, son bec bleu vif tenait une bestiole mi-poisson, mi-batracien d'un brun terne assez laid. Il cligna de l'œil, peut-être à notre intention, puis engloutit sa proie sans même mâcher. Il devait avoir un sacré estomac.

« Il faut aussi que je lui parle de la fonction d'on...

- Pas un mot là-dessus !

- Tu m'as l'air soudain bien sérieux... »

Il riva son regard émeraude au mien, et je perçus sa gravité, son inquiétude...

Sa peur ?

« Personne, sur Terre, ne doit être au courant. *Personne*. Pas avant que l'effondrement n'ait eu lieu... en *notre* faveur, compléta-t-il sans grande assurance.

- Et à quoi doit donc ressembler cet... effondrement ?

- À un cauchemar, du point de vue martien. Mais un cauchemar *vivant*.

- Comment ça, "vivant" ?

- Il n'est pas exclu que la Terre et Mars soient détruites en cas d'échec de *notre* part. »

Un courant d'air glacial me chatouilla la nuque.

« Détruites ? répétais-je d'un air abasourdi. La Terre ?... Et Mars ?

- Pas forcément dans cet ordre-là.

- Je croyais que l'URSS et les USA étaient venus se battre ici pour éviter d'avoir à le faire là-bas ?

- Sans doute, mais sont-ils les seuls belligérants ? »

L'image d'une soucoupe volante me traversa l'esprit aussi vite qu'un OVNI le ciel vespéral.

« Tu penses à... » commençai-je.

Puis je m'interrompis. Car la soucoupe mentale revenait après avoir

accompli un large crochet. Et elle se posait dans le désert martien. Et un sabord s'ouvrait, livrant passage à des G.I.'s un peu éberlués par la rapidité du voyage interplanétaire.

« Je pense à *eux*, oui, dit le Martien. À ceux qui pilotent ces engins. Ils représentent une énigme pour moi.

- Mais peut-être pas pour mon patron.

- Ce serait dangereux. La fonction d'onde... »

Il commençait à me courir avec cette expression, quoi qu'elle pût signifier.

« Allons, ça fait un moment qu'elle s'est effondrée en ce qui concerne les pilotes des soucoupes ! Ils n'étaient pas prévus dans le tableau ? Ils y sont, dorénavant ! Et tellement incrustés dans le paysage qu'il va bien falloir compter avec eux. Alors, mieux vaudrait essayer d'en apprendre le plus possible sur eux, non ? »

Il posa sur moi un regard résigné.

« Appelle ton patron ! finit-il par lâcher d'un air dégoûté. Et raconte-lui tout ce que tu voudras.

- Tout ? Vraiment ?

- Tu as raison : il est préférable de connaître son ennemi avant de riposter. » Il serra les mâchoires. « On me réclame pour une réunion de famille. Je ne devrais pas en avoir pour très longtemps, mais sait-on jamais ? Si je n'étais pas revenu quand les premiers soldats rappliqueront dans ce petit paradis, je te conseille de te rendre avant de recevoir une balle perdue. Tu n'es pas partie prenante dans ce conflit.

- Je le suis tout autant que toi.

- Tu oublies que c'est *ma* planète qu'ils sont en train de ravager.

- Avant de passer à la mienne.

- Ce n'est pas une raison pour te faire tuer.

- Oh, mais je n'en ai pas l'intention !

- Sois prudent, quand même. »

C'était la première fois que je le voyais exprimer ouvertement du souci à mon sujet, et j'en fus en un sens troublé. Puis il s'évapora, et je m'assis sur l'herbe mauve pâle pour déballer la radio et envoyer enfin ce maudit rapport au Grand Bonhomme, sous le regard attentif et intrigué d'une douzaine d'animaux locaux aux allures de rongeurs vert pomme de la taille de castors, affublés d'une tête de chihuahua et d'une queue noire en panache analogue à celle d'un écureuil...

Troisième rapport

« Bon, je suis arrivé - ne me demandez pas comment, ça relève du miracle ! - à remettre l'émetteur en état, mais je ne sais vraiment pas combien de temps mon bricolage va tenir. Bénie soit la simplicité du matériel soviétique ! Avec une radio US, j'en serais sûrement encore à me prendre la tête sur l'origine de la panne... Ou alors, j'aurais depuis longtemps balancé ce fichu appareil contre un rocher !

» Pour en revenir à mes aventures - enfin, à la satanée galère dans laquelle je me suis... pardon : vous m'avez embarqué ! -, après avoir été entraîné sans ménagement hors du bureau du général Schmutz, j'ai essayé de tirer les vers du nez aux M.P.'s au sujet du contenu du dossier de Stark. Sans succès : comme j'aurais dû m'en douter, ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui pouvait bien se trouver à l'intérieur.

» Je craignais qu'ils ne me refourguent entre les pattes de ce dingo de Charlie Manson, mais ils se sont contentés de me pousser dans une cellule meublée d'un lit de camp pas très confortable et d'un pot de chambre made in USA en plastique rose. Il paraît que les pots étatsuniens sont les meilleurs du monde ; l'aspect de celui-ci suggérerait plutôt le contraire. En plus, il était franchement sale. Par chance, je ne suis pas resté assez longtemps dans la cellule pour éprouver le besoin de recourir à cette "commodité" d'un ringardisme absolu, visiblement conçue pour un enfant en bas âge et non pour un adulte de ma taille. Il ne s'était pas écoulé une demi-heure lorsque deux autres M.P.'s sont venus me chercher pour me ramener dans le bureau du gé... yaketiyyaketiyaaaaaak !...

» ... préoccupé, voire carrément inquiet. Il m'a fait signe de m'asseoir, puis il est resté deux bonnes minutes à relire certains passages du dossier ouvert devant lui, en marmonnant des syllabes indistinctes entre ses dents serrées. J'en ai profité pour étudier les lieux avec attention, à la recherche d'un moyen de mettre les voiles avant que la situation ne tourne au vinaigre... mais je n'en avais trouvé aucun lorsque Schmutz s'est enfin intéressé à moi...

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Stark vous a-t-il parlé de son fonds de roulement ?

» MOI - Absolument pas.

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Si j'en crois son dossier, il aurait accumulé quelque chose comme plusieurs millions de dollars au cours de sa carrière. L'essentiel proviendrait du trafic de drogue, ainsi que de primes substantielles accordées par les Russes et les Chinois pour des

missions particulièrement délicates...

» MOI - Il a aussi travaillé pour les Chinois ?

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Oui. C'est d'ailleurs à se demander pour qui il n'a pas travaillé ! Dans les années 70, il a rendu divers services à la plupart des dictatures sud-américaines - Brésil, Chili, Argentine, Paraguay... Il se serait apparemment chargé d'éliminer des opposants politiques réfugiés à l'étranger. Mais l'origine de cette véritable fortune dont il dispose aujourd'hui serait une somme d'argent considérable qui a disparu à la fin des années 60, quelque part entre l'Algérie et l'Allemagne... Regardez.

» Il m'a tendu un cliché représentant la terrasse d'un bistrot dont le nom était écrit en lettres gothiques. Stark était assis à l'une des tables, en compagnie d'un homme de type nord-africain au front dégarni.

» Je connaissais ce visage, mais il m'a fallu me creuser la mémoire pendant quelques instants avant d'identifier Krim Belkacem, trésorier du FLN et signataire des fameux accords d'Évian, que l'on avait retrouvé étranglé dans une chambre d'hôtel de Munich au mois de novembre 1970.

» Stark était-il l'auteur - ou le commanditaire - de ce crime ? Le général ne l'a affirmé à aucun moment, même s'il l'a lourdement laissé entendre au cours de la conversation qui a suivi. Par contre, il ne m'a pas caché que la CIA détenait des preuves irréfutables indiquant que l'agent multiple avait mis la main sur les millions envolés du FLN, et qu'il en avait employé une partie pour financer plusieurs opérations de trafic de LSD, puis d'héroïne lorsque l'acide avait cessé d'être à la mode.

» Pas de problème, ce type savait faire fructifier son pognon. Et aussi embrouiller son monde. Un véritable expert en la matière.

» Cela dit, je ne voyais pas très bien où le général voulait en venir. S'il espérait me faire parler en me montrant une photo vieille de trente ans, c'était raté, d'autant que je n'avais pas grand-chose à ajouter à ce que j'avais déjà dit. J'ai bien été un moment tenté de parler de la base soviétique et des "amis" de Stark qui s'y trouvaient, avant d'y renoncer. Ça n'aurait pas eu d'autre conséquence que de compliquer la situation - à mon désavantage, qui plus est, car Schmutz m'aurait sans doute reproché de ne pas m'être mis à table plus tôt.

» Et puis, mieux valait garder quelque chose à révéler au cas où ce brave gradé aux épaules étoilées déciderait de me refiler à nouveau entre les vilaines pattes de l'autre barjot mystique.

» Soudain, le général s'est interrompu au milieu d'une phrase sans intérêt et m'a fixé de ses prunelles qui brillaient d'un éclat inquiétant entre ses paupières plissées.

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Pensez-vous être l'ami de l'ambassadeur ?

» MOI - Je n'ai pas l'impression que les Martiens puissent avoir des amis terriens. Ils considèrent que nous leurs sommes nettement trop inférieurs.

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Inférieurs ? (Silence perplexe.) En quoi leurs serions-nous inférieurs ?

» MOI - Eh bien, pour commencer, il semblerait que leur civilisation soit sacrément plus ancienne que la nôtre...

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Elle est plus ancienne, d'accord, mais cela ne signifie pas qu'elle soit plus évoluée ! (Ricanement sarcastique.) Oui, je sais, vous allez me parler de leurs pouvoirs psi ! Seulement, ont-ils développé ces talents parapsychiques au fil du temps, ou bien en étaient-ils déjà dotés lorsqu'ils sont apparus ?

» MOI - Je pensais plutôt à leur culture...

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Leur culture ? En un quart de siècle d'exploration de cette planète, les Russes n'ont rien découvert qui signale l'existence d'une quelconque culture locale ! Et, croyez-moi, ils l'ont pourtant cherchée ! Je n'ai aucune sympathie pour les Rouges, mais je suis obligé de reconnaître qu'ils n'ont pas pour habitude de saboter les tâches dans lesquelles ils se lancent. S'ils n'ont rien trouvé, il y a de très fortes chances que cela signifie qu'il n'y a effectivement rien !

» MOI - Les Martiens ne sont-ils pas passés maîtres dans l'art de la dissimulation ?

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - C'est ce qu'on raconte, en effet...

» MOI - Je vous sens sceptique...

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - On le serait à moins. Je veux bien admettre qu'ils aient réussi à nous cacher leurs villes, ou du moins les lieux où ils vivent en ce moment, mais réfléchissez un instant : une civilisation vieille de plusieurs millions d'années - puisque tel est l'âge supposé de la société martienne - n'aurait-elle pas dû laisser des traces ? Or les archéologues soviétiques n'ont pas exhumé une seule ruine, pas le plus petit artefact, pas la moindre œuvre d'art - pas même un manche de couteau ou un silex taillé ! Le sol de Mars est aussi vide d'objets manufacturés que si personne n'avait jamais vécu ici avant l'arrivée de la première expédition terrienne !

» MOI - C'est effectivement troublant. Mais je suppose que vous avez une explication ?

» Le général m'a considéré un long moment avec un mélange de tristesse, de commisération et d'inquiétude, tout en faisant craquer ses doigts dans un mouvement dont j'aurais juré qu'il n'avait aucune

conscience. En cet instant, il paraissait si tragique que je n'ai pu m'empêcher de le trouver sympathique, bien qu'il représentât la maudite armée des États-Unis, qui s'apprêtait à mettre la Planète Rouge - et peut-être la Terre également - à feu et à sang pour le profit d'intérêts sans doute bien éloignés de ceux de l'Humanité dans son ensemble. C'était quelqu'un comme moi, confronté à une énigme qui le dépassait et lui flanquait les pétoches - ceci expliquant vraisemblablement cela.

» Puis, au bout d'une longue minute, il s'est penché en avant, appuyant les coudes sur le bureau métallique, et il a dit, d'une voix qui n'était qu'un souffle à peine perceptible :

» GÉNÉRAL SCHMUTZ - Oui, j'en ai une, mais elle ne vous plaira pas plus qu'à moi : les Martiens n'existent pas.

» Bon, patron, il faut que je coupe la communication - et, cette fois, ce n'est pas la faute de l'émetteur. J'espère vous recontacter bientôt pour vous raconter la fin de mes aventures. Si vous ne recevez pas de nouvelles de moi d'ici vingt-quatre heures, ça voudra dire que ceux qui pilotent les soucoupes ont réussi à m'avoir - et que l'espèce humaine sera dans la merde la plus noire de toute son histoire. »

Contexte #18

« Selon l'Agence Tass, des troupes étatsuniennes "comme surgies de nulle part" auraient pris position ces derniers jours en divers points de la surface de Mars. Le mystère le plus total règne sur la manière dont ces quelques milliers de G.I.'s armés jusqu'aux dents ont réussi à atteindre la Planète Rouge. En tout état de cause, leur transfert s'est effectué dans le plus grand secret car l'État-major soviétique lui-même n'était apparemment au courant de rien avant la nuit dernière. Face à ce fiasco de ses services secrets, le Premier Secrétaire du Parti communiste a déclaré ce matin à la télévision que "les responsables allaient être limogés". Les observateurs s'accordent pour dire qu'il n'avait pas le choix, l'échec du renseignement soviétique étant d'envergure dans cette affaire. Dans la meilleure configuration, il faut en effet près de six mois à un vaisseau spatial pour franchir la distance séparant la Terre de Mars, ce qui signifie que le corps d'armée US actuellement déployé dans la région de Valles Marineris a quitté la Terre aux environs du mois de mai ou de juin de l'année dernière. Comment

l'expédition d'un tel nombre d'hommes et d'une telle quantité de matériel a-t-elle pu passer inaperçue ? Pourquoi nul n'a-t-il détecté le départ des astronefs, et pourquoi les radars soviétiques ne les ont-ils pas repérés tandis qu'ils approchaient de Mars ? Ces questions demeurent pour l'instant sans réponse. Selon des sources officielles, il semblerait que les Étatsuniens aient mis au point dans le secret un nouveau modèle de vaisseau spatial dépourvu de toute signature radar, mais cela n'explique pas comment ils ont pu y parvenir sans que personne ne s'en rende compte. Interrogé à ce sujet sur ABC, le Petit Buisson a déclaré en se rengorgeant : "Cela prouve une fois de plus non seulement que la technologie de notre grand pays est considérablement en avance sur les pitoyables bricolages marxistes, mais aussi que nos services de contre-espionnage demeurent les meilleurs du monde. Nos braves petits gars héroïques vont flanquer à ces foutus communistes une correction dont ils se souviendront longtemps. Que Dieu bénisse les États-Unis d'Amérique !" »

(RFI, 13/01/2001.)

18. Prisonnier des Petits Gris

« Mais cachez ce Martien que je ne saurais voir ! »

Jérôme Savary - *Molière à la mode martienne.*

J'éteignis l'émetteur posément, puis je levai les bras pour bien montrer que je me rendais. J'ignorais à qui pouvaient bien appartenir les pas que je venais d'entendre dans mon dos, mais je ne tenais pas à lui fournir le moindre prétexte pour m'assaisonner d'une rafale.

« C'est bon, connard, montre nous que tu tiens encore sur tes jambes », dit une voix que je reconnus comme étant celle de Stark.

Je ne dirai pas que sa présence m'a soulagé, mais ça paraissait déjà mieux que de retomber aux mains des Étatsuniens.

Du moins, jusqu'à ce que je me retourne et que je découvre les compagnons de l'agent multiple.

J'en restai un instant sans voix ni réaction, puis mes membres se mirent à trembler tout seuls, tandis qu'une sueur abondante et glacée me dégoulinait dans le dos. Je n'avais pas peur à proprement parler,

mais ma surprise était telle que l'émotion qui me submergeait présentait une certaine ressemblance avec une amorce de panique, et j'ai dû faire appel à toute ma volonté pour ne pas m'enfuir à toutes jambes en hurlant à pleins poumons.

« Ça te la coupe, hein ? » me lança Stark avec un rictus mauvais.

J'acquiesçai non sans peine en déglutissant avec tout autant de difficulté. J'avais les tripes nouées et je devais être pâle comme un linceul.

Les quatre créatures qui encadraient l'affreux moustachu demeuraient parfaitement immobiles, me fixant de leurs vastes yeux sombres dépourvus de pupille. D'une taille d'un mètre vingt environ, vêtues en tout et pour tout d'un short en tissu brillant, elles étaient, avec leur peau blême et leurs silhouettes graciles, le portrait craché du fameux extraterrestre qui s'était crashé à Roswell et dont l'autopsie filmée avait un temps circulé sous le manteau de part et d'autre du Rideau de Fer.

Je connaissais désormais l'apparence de ceux qui pilotaient les soucoupes... Les dingues d'ufologie les appelaient des « Petits Gris », et ils avaient une réputation déplorable. Mais que fichaient-ils avec Stark ? N'étaient-ils pas les alliés des États-Unis et du Petit Buisson, dont ils avaient amené les G.I.'s sur Mars à la barbe des Russes ?

Il paraît que, comme agent secret, j'ai un certain nez. C'est en tout cas ce que le Grand Bonhomme me ressort chaque fois qu'il compte me confier une mission délicate. Et, même si je suis enclin à me méfier de lui dès qu'il se montre trop aimable ou flatteur, j'ai tendance à penser en toute modestie qu'il n'a pas tort sur le fond. Il n'y a pas que les ennuis que je flaire à des kilomètres.

Or, en ce moment précis, mon nez me suggérait avec insistance que Richard Stark, le Fantomas de la CIA, était *aussi* un agent des Petits Gris.

Aussi - ou peut-être bien *avant tout*.

« Ce sont eux les "amis" que vous deviez retrouver ? » m'enquis-je sur le ton de la conversation.

Puis je baissai les mains, jugeant mon infériorité assez manifeste comme ça. Stark et ses Petits Gris n'ont pas bougé.

« Bien sûr.

- Vous pouvez m'expliquer ce que ces nabots anorexiques fichaient dans une base soviétique ? Je croyais qu'ils étaient maqués avec le Petit Buisson et sa clique... »

L'un des extraterrestres fit un pas en avant. Ni ses yeux uniformes, ni sa bouche minuscule n'exprimaient de sentiment identifiable en

usant de critères humains, mais la crispation de ses mains sur l'arme opalescente qu'il tenait avait à l'évidence quelque chose de menaçant. Stark se retourna à demi pour lui lancer un bref regard. À la manière dont la créature recula, j'eus l'impression fugitive que l'agent multiple était le chef du petit groupe.

L'affreux moustachu ne cessait de monter en grade. Si ça continuait comme ça, j'allais finir par découvrir que c'était lui qui tirait les ficelles.

Ce type antipathique était-il assez *fort* pour rouler les Petits Gris eux-mêmes ?

« Tu ferais mieux de mesurer tes paroles, me conseilla-t-il après avoir reporté son attention sur moi. Ces "nabots" sont en passe de conquérir notre système solaire ; alors, il vaut mieux les caresser dans le sens du poil si tu veux avoir une chance de survivre plus de quelques heures. » L'un des extraterrestres dit quelque chose d'une voix fluette, dans une langue qui ne ressemblait pour moi à rien de connu. « Excellente suggestion, répondit Stark au Petit Gris. Pour te punir, poursuivit-il en rivant son regard au mien, nous allons te donner un rôle crucial dans notre plan... Que dis-je ? *Le* rôle crucial ! Et, crois-moi, pauvre connard, tu t'en mordras les doigts pendant le temps qu'il te reste à vivre !

- *Le* rôle crucial ? » répétais-je d'un air sans doute abruti.

Les yeux de Richard Stark brûlaient d'une flamme sombre qui valait bien le brasier de la folie dans les pupilles de Manson.

« C'est toi qui va provoquer l'effondrement de la fonction d'onde. En notre faveur, bien entendu. »

Les extraterrestres me firent monter, sous la menace de leurs armes opalescentes, dans leur soucoupe posée à quelques centaines de mètres de l'endroit où ils m'avaient capturé. Puis le sabord se referma avec un chuintement et le vaisseau spatial décolla dans un impressionnant silence.

J'étais assis sur une banquette voisine d'un hublot, sous la surveillance de deux Petits Gris. Les deux autres, debout devant des tableaux de commandes incompréhensibles, se chargeaient visiblement du pilotage. Stark s'était quant à lui planté face à un écran ovale qui irradiait une faible lueur bleutée.

Un visage extraterrestre apparut soudain sur le verre bombé. L'agent multiple se lança aussitôt dans un long discours, employant la langue des étrangers. J'aurais parié qu'il avait un accent, sans doute parce que sa voix était trop grave pour les tonalités incongrues de ce langage né sous une autre étoile. Lorsqu'il se tut, au bout de trois bonnes minutes, son correspondant lui répondit en quelques phrases. Son nez

minuscule était tout plissé. Stark marmonna quelque chose d'un ton satisfait, et la surface de l'écran redevint unie.

« Tout est prêt. On n'attend plus que toi.

- Pour l'effondrement de la fonction d'onde ? »

L'affreux moustachu haussa les épaules. « Évidemment, pauvre crétin. C'est bien la seule utilité que tu puisses avoir pour nous ! »

L'un des Petis Gris qui me surveillait secoua la tête en un geste bien humain pour cette demi-portion d'outre-espace, puis il se lécha les lèvres d'un air gourmand avant de lâcher quelques mots dont le seul ton me glaça le sang, en dépit de mon incapacité à en interpréter le sens. Car j'avais entendu comme tout le monde la vieille légende prétendant que les extraterrestres de Roswell considéraient notre espèce comme du bétail, et qu'ils s'offraient périodiquement des festins de chair humaine.

Je fus tenté de répliquer que je risquais d'être un peu dur à leur goût, mais je jugeai préférable de faire comme si je n'avais pas saisi l'allusion. « En quoi consiste exactement cette histoire de "fonction d'onde" ? interrogeai-je. Le Martien m'en a pas mal raconté sur le sujet, mais j'avoue que je n'y pige pas grand-chose. »

Stark ricana avant de s'autoriser la réplique la plus conventionnelle : « Moins tu en sauras, mieux ça vaudra. »

Je crus ressentir une légère *gêne* dans sa voix, ce qui m'incita à insister, sur le ton de l'ironie : « Vous dites ça parce que vous n'en savez pas plus que moi ?

- Bien sûr. »

Son expression s'était soudain figée. Il paraissait maintenant beaucoup plus sérieux. Grave, même. Pour tout dire, il me flanquait une pétoche de tous les diables. Et je me demandais si j'allais pouvoir tenir le coup nerveusement car j'étais aussi fatigué que lui en pleine forme. Mais je n'avais pas le choix. Il fallait que je joue les petits malins. C'était ma seule chance de comprendre, avant qu'il ne soit trop tard, ce que Stark et les Petits Gris attendaient de moi.

Effondreur de fonction d'onde - vous parlez d'un métier !

« Alors, c'est moi qui vais vous expliquer. »

Le Petit Gris qui s'était léché les babines a émis un léger bruit qui pouvait à la rigueur passer pour un rire discret.

« Nieuh tieuh vliânte pâs, mliorciau dlieuh vliande ! »

J'avais parfaitement saisi le sens de ses paroles - mais, à nouveau, j'ai joué les imbéciles. Mes collègues prétendent que ça me va très bien.

« Il a un putain d'accent, votre gnome anthropophage, remarquai-je à l'intention de Stark.

- Jieuh mliangieriai tion ciervliau », mastiqua le gnome en question en montrant les dents - de toutes petites quenottes acérées de prédateur.

« Il dit qu'il mangera votre cerveau », traduisit le moustachu avec une indifférence apparente.

Je hochai la tête à trois ou quatre reprises de l'air d'un homme qui évalue une menace. Puis je me lançai, sans quitter des yeux le bout de mes bottes couvertes de poussière couleur de rouille : « C'est dans la théorie quantique, voyez-vous. L'univers ne cesse de se diviser, de se multiplier, de se reproduire dans je ne sais quelle impensable dimension... De se reproduire presque à l'identique. Il y a un univers où vous avez réussi à me capturer - *des* univers, et une infinité d'univers où vous avez échoué. Sans parler des infinités d'infinités d'univers où nous n'existons même pas !

» Je ne sais pas ce qu'est la fonction d'onde, mais j'ai compris qu'elle s'effondre chaque fois qu'un univers se divise. Elle marque le moment précis du dédoublement. Une bataille gagnée ou perdue, un accident évité ou non, un caillou déplacé ou non - chaque fois, il a fallu que la fonction d'onde s'effondre. Peut-être même qu'elle *ne* cesse de s'effondrer. Que des myriades et des myriades de fonction d'ondes s'effondrent les unes après les autres au rythme insensé des divergences universelles ! »

J'avais essayé de donner un peu de lyrisme à mon envolée finale, mais je n'avais pas le cœur à y mettre assez d'enthousiasme. Surtout avec la lueur d'avidité que j'étais désormais quasi certain de discerner dans les yeux immenses du Petit Gris bavard.

« Ouais, et alors ? » fit Stark avec un inintérêt flagrant.

Qu'avait dit l'ambassadeur quelques jours plus tôt à Los Angeles en apprenant la présence sur Terre des vaisseaux extraterrestres ? « Si c'est bien une soucoupe volante que ce gosse a vu, ça signifie que la fonction d'onde s'est effondrée en notre défaveur. » Et il avait ajouté un gros mot pour faire bonne mesure.

« Alors, vos petits amis ont blousé les Martiens. Je ne sais pas comment ils s'y sont pris, mais ils ont réussi à... à... à s'implanter potentiellement dans le plus grand nombre d'univers possible. Ils y étaient sans y être, bien planqués parmi les infinités de possibilités... » J'ai hésité, le temps de bien peser l'idée qui me venait à l'esprit. « D'ailleurs, c'était sans doute la même chose pour les Martiens : ils n'étaient eux aussi que potentiels... Hé, ça veut dire que ces nabots blafards ne maîtrisent pas la technique ! »

... *Pas plus que les Martiens*, complétai-je pour moi-même.

« Flierme tia gliourle », me conseilla le Petit Gris sur un ton criard et sautillant qui n'augurait rien de bon.

Je suivis sa recommandation et me renfermai dans un mutisme total jusqu'à la fin du voyage. Je n'avais plus très envie de fanfaronner, ni de réfléchir, mais ce n'était pas le moment de me laisser aller aux délices d'une douce somnolence.

Combien de temps me restait-il ?

Comment s'effectuerait l'effondrement de la fonction d'onde ?

Devrais-je agir ?

Et comment Stark et les Petits Gris pouvaient-ils être sûrs que je parviendrais à déclencher ce foutu effondrement ?

Que mijotaient-ils ?

Je me méfie des solutions de simplicité qui cachent souvent des pièges surnois, mais, cette fois, tout semblait indiquer que toutes ces questions possédaient une réponse unique, à laquelle je ne tarderais pas à être confronté.

Et si c'était ça, le truc ?

La réponse.

La réponse qui était la question.

La question qui était la réponse.

L'effondrement de la fonction d'onde.

L'état du *schbrounniekk* quand on ouvre la boîte.

Tant que la boîte est fermée, le *schbrounniekk* n'est ni mort, ni vivant. On peut aussi dire qu'il est mort *et* vivant, je pense.

Puis on ouvre la boîte. Et, à ce moment-là, il est mort ou il est vivant.

La fonction d'onde s'est effondrée.

Comment faire si je désire trouver un schbrounniekk vivant lorsque j'ouvrirai la boîte ?

Malgré mes efforts, je m'étais endormi. En l'absence de montre, il m'était impossible de savoir combien de temps. Pas très longtemps, à mon avis.

La soucoupe venait d'atterrir et Stark me secouait. Je me redressai et me frottai les yeux en bâillant. Le Petit Gris bavard dit quelque chose que je ne compris pas en me menaçant de son arme. Je lui adressai un grand sourire, puis j'emboîtai le pas au maître-espion moustachu traître à l'espèce humaine. Ça faisait beaucoup pour un seul homme.

Je n'arrivais vraiment pas à comprendre comment ce type avait pu se ranger du côté des Petits Gris. Mes interrogations ne se situaient pas sur un plan moral dont Stark ignorait visiblement jusqu'à l'existence. En un sens, il était un prédateur, lui aussi. Ça devait lui procurer une certaine affinité avec les Roswell.

Non, c'étaient plutôt ses motivations qui me préoccupaient. À ma connaissance, Stark avait doublé tous ses employeurs dès qu'il l'avait pu, en s'arrangeant toujours pour qu'ils le découvrent le plus tard possible - s'ils le découvraient un jour. Pourquoi en serait-il allé différemment cette fois-ci ?

Et puis, ce n'était pas son genre de mettre tous ses œufs dans le même panier. Les Petits Gris n'étaient pas infaillibles ; Stark s'était forcément gardé une porte de sortie en cas de fiasco.

Même s'il avait, pendant toutes ces années, travaillé pour les extraterrestres. Rien que pour eux.

« Bon, à quelle sauce vont-ils me manger ? m'enquis-je en m'engageant sur la passerelle qui menait au sol.

- Oh, ils ne te mangeront pas tout de suite. De leur point de vue, tu n'as que la peau sur les os. Alors, ils vont te faire prendre quelques kilos avant de passer à table. Mon ami Llieutimliô - celui qui a réservé ton cerveau - est un fin cordon bleu à qui l'on peut faire confiance pour mitonner un bon petit plat avec tes meilleurs morceaux. Je parierais pour le "Mangeur de grenouilles à l'étouffée". »

Il avait prononcé ces paroles sur un ton menaçant destiné à bien me faire comprendre à quel point il était sérieux lorsqu'il parlait d'anthrophagie exercée sur ma personne.

Une fois à l'extérieur, j'ai découvert à ma grande surprise les tours d'Aelita qui se dressaient non loin de là. La soucoupe avait atterri près du fleuve en amont de la ville, sur une étroite prairie tapissée de mousse bleu-vert. D'autres vaisseaux identiques - le modèle standard à kiosque - étaient déjà posés aux alentours. Il devait y en avoir deux grosses douzaines tout au plus.

« Les Martiens ont fui leur ville », constata Stark.

« Les Martiens n'existent pas », m'avait dit un gradé étatsunien quelques jours plus tôt.

« Ne croyez pas ça.

- S'ils sont si forts, pouvez-vous nous expliquer ce que *nous* faisons là ? »

Je secouai la tête. « Leur seul désir était de rester seuls. Vous allez finir par les agacer.

- Je crois plutôt qu'ils crèvent de trouille dans quelque clapier local

! »

Un groupe de Petits Gris nous rejoignit. Il y eut un conciliabule assez animé, puis l'un d'eux s'adressa à Stark, qui me traduisit : « Prépare-toi à un grand voyage, connard. Tu vas visiter le système solaire pour pas un rond ! »

Je crus qu'il plaisantait.

Ce n'était pas le cas.

Quatrième rapport

« Il paraît qu'on vous appelle le "Grand Bonhomme"... Pour moi, tous les Terriens sont grands. Immenses. Et pas très beaux dans l'ensemble. Bon, blague à part, si vous voulez décrypter le message qui suit, le code de chiffrement employé correspond à la norme DXM, version 4.7 à clef publique. »

[Début du message codé :]

« Salut, donc, Grand Bonhomme. Ici l'ambassadeur de Mars. Je vous envoie ce rapport à la place de votre agent, qui est momentanément empêché. (Bref silence.) Ça sonne assez officiel ? En fait, ce crétin a été capturé par l'ennemi.

» Je veux dire : par le véritable ennemi - pas ces bouffons d'Étatsuniens !

» Comme j'ignore ce que votre protégé a pu déjà vous raconter, je vais commencer par vous résumer la situation. Qui n'est pas bien brillante. Désolé si vous êtes au courant.

» À San Francisco, Stark a menacé de tuer votre agent si je ne nous emmenais pas tous les trois sur Mars. Alors, j'ai obéi. Puis j'ai filé en les laissant se débrouiller au beau milieu du désert. Évidemment, ces deux niais ont trouvé le moyen de se faire prendre par les Étatsuniens. Stark s'est évadé presque aussitôt grâce à une aide extérieure, mais pas votre petit protégé ; j'ai dû aller le chercher dans une base US. Ensuite, on a fait un bout de chemin ensemble, jusqu'à ce que Stark et les Petits Gris qui pilotent les soucoupes - oui, ils sont ensemble - ne lui mettent le grappin dessus. Ça explique pourquoi il ne vous a pas recontacté.

» Donc, les Petits Gris existent. Et ils n'ont pas grande estime pour

vous autres, Terriens. La seule qualité qu'ils vous trouvent, c'est d'être appétissants. Et bons à manger, pour ne rien gâcher. Vous avez pigé : ce qu'ils veulent, c'est transformer la Terre en une immense réserve de nourriture.

» Ce sont eux qui ont transporté les G.I.'s sur Mars, à bord de leurs soucoupes volantes. Le Petit Buisson les croit ses alliés, mais, en réalité, ils sont ses maîtres. Ils contrôlent la politique des USA depuis un bon bout de temps. Vous en trouverez sûrement des preuves en fouinant un peu, maintenant que vous savez.

» Apprendre l'existence de mon peuple a dû leur porter un coup. Ils n'avaient pas prévu qu'une troisième race intelligente viendrait compliquer la situation. Ça a chamboulé tous leurs plans, parce que nous représentions une menace potentielle impossible à estimer. Alors, ils se sont arrangés pour faire disparaître tous les indices de leur existence. Les Petits Gris et leurs ovnis ne devaient plus subsister qu'à l'état de rumeur - une rumeur trop vague pour que nous la prenions en compte.

» Désormais, nous sommes au courant. Un peu tard. Et nous ne pouvons pas faire grand-chose. Vous vouliez connaître la vérité sur notre peuple ? La voici : nous n'avons rien qui ressemble, de près ou de loin, à une quelconque technologie. Toutes nos réalisations sont le fruit de nos pouvoirs psi, qui augmentent de façon exponentielle lorsque nous nous réunissons. Si nous étions plus nombreux, éliminer la menace représentée par les Petits Gris ne nous poserait aucun problème. Mais, en l'état actuel des choses, nous ne pouvons guère que gagner du temps - pas beaucoup.

» Je suppose que vous devez avoir reçu des informations contradictoires au sujet de la situation sur ma planète. La réalité est la suivante : sans doute renseignés par les Petits Gris - car elle est bien cachée -, les Étatsuniens marchent sur Aelita, la seule ville de Mars. Ils ont plus ou moins l'Armée rouge aux fesses. Celle-ci dispose d'un avantage numérique considérable, et aussi d'une excellente connaissance du terrain. Tout indique qu'Aelita va être le théâtre de la bataille décisive.

» Il n'y a pas une heure, une nouvelle vague de soucoupes a amené depuis la Terre quelque chose comme cent mille soldats US de plus. Ils sont à présent dans l'hémisphère sud, dans une région de plateaux où se trouvent deux bases et une ville soviétiques. Ça sent à plein nez l'ouverture d'un second front. Et je crains que les Petits Gris ne soient retournés chez vous chercher d'autres renforts - ou alors du matériel lourd.

» De toute manière, tout ça, c'est du flan. La vraie bataille ne se joue pas là. Si vous ne comprenez pas ce qui suit, demandez à un

spécialiste de vous le traduire. Ça en vaut la peine. »

[Une longue série d'équations compliquées et de commentaires obscurs truffés de mots comptant plus de trois syllabes.]

« En gros, voilà le truc. Plutôt simple, quand on y réfléchit. Dans les deux cas, le premier contact - l'effondrement de la fonction d'onde, donc - met en jeu les Terriens et un autre peuple. On dirait que vous avez tendance à tirer les probabilités à vous. C'est pourquoi je pense que vous avez une chance de ne pas finir comme bétail des Petits Gris. Honnêtement, ça nous ôterait une belle épine du pied à nous aussi, parce qu'ils ont visiblement l'intention de nous liquider jusqu'au dernier.

» Vous devez avoir une arme. Ça peut être n'importe quoi, et ça peut jouer sur le prochain effondrement de la fonction d'onde. En prime, si ça se trouve, vous ne vous en rendrez même pas compte.

» Cette arme, il faut que vous essayiez de l'identifier. En vous creusant les méninges. Moi, je ne peux pas vous aider ; je ne connais pas assez bien votre civilisation. Mais dites-vous bien que seule votre obstination à vous implanter dans les réalités d'autres peuples va peut-être vous sauver... nous sauver.

» Car nul ne sait qui peut bien peupler les autres mondes du système solaire, ceux où les Petits Gris se sont bien gardés de mettre les pieds.

» Ils ont préféré laisser ces planètes dans l'Indéterminé, pour ne pas risquer inutilement d'embrouiller un peu plus la situation. Il y a des chances que ça se retourne contre eux.

» À vous de jouer, Grand Bonhomme. C'est la dernière ligne droite. »

Contexte #19

« En dépit de la situation, la passation des pouvoirs a eu lieu à la Maison Blanche, sans incident notable mais avec quelques surprises. "Je vous ai montré la voie", a dit le Petit Buisson à sa remplaçante. "À vous de savoir la suivre." Puis il est parti sans attendre le discours d'investiture de la nouvelle présidente. Après avoir rendu un hommage sarcastique à son prédécesseur, elle a déclaré d'une voix ferme : "Il est temps d'en finir avec ces conneries. Nous allons immédiatement négocier un cessez-le-feu avec l'URSS, et nos troupes l'appliqueront unilatéralement dès maintenant.

J'ordonne aussi à nos soldats de se retirer de Californie, où ils n'ont rien à faire. Et je demande que tous les émetteurs des États-Unis d'Amérique se mettent à diffuser à pleine puissance un programme unique, exclusivement composé de morceaux de rock'n'roll, dont l'État fédéral a déjà commencé à assurer la distribution initiale." Puis elle a annoncé qu'elle partait pour Genève afin d'y rencontrer Gorby en personne. Celui s'est dit "enchanté de la nouvelle position adoptée par les USA" et "confiant dans la signature d'une paix immédiate sur la Terre comme sur Mars". Jello Biafra, gouverneur de Californie, a également salué "la lucidité de celle qui va présider pendant quatre ans au destin de la plus grande nation du monde", et l'a invitée à discuter d'un éventuel rattachement de l'État sécessionnaire "dès qu'elle aurait un moment de libre". Il a également exprimé ses félicitations pour le choix du programme unique - non sans ironie, car le premier titre diffusé était un morceau des Dead Kennedys. »

(Agence France-Presse, 16/01/2001.)

19. Des piles de volumes aux couvertures bariolées

« Sailors fighting in the dance hall
Oh man! Look at those cavemen go
It's the freakiest show
Take a look at the Lawman
Beating up the wrong guy
Oh man! Wonder if he'll ever know
He's in the best selling show
There is life on Mars! »

David Bowie - *Life on Mars* (Authentique)

Les Petits Gris ne venaient pas de notre système solaire, mais d'un autre, situé à des années de lumière de la Terre. Et ils avaient de mauvaises intentions à notre égard.

J'aurais donné cher pour voir apparaître mon ami le Martien. Qu'est-ce qu'il fichait ? Lui seul pouvait me tirer de ce mauvais pas.

S'il ne se pressait pas, j'allais finir cuit à point sur une table entourée de Petits Gris, avec une pomme dans la bouche et du persil dans les oreilles !

Il devait avoir des ennuis, lui aussi.

Une explosion retentit en ville. Levant la tête, je découvris parmi les tours un nuage de fumée noire en expansion rapide.

« Les Étatsuniens arrivent, marmonna Stark qui se tenait à mes côtés, mâchonnant un cigarillo éteint. Dix contre un qu'ils vont raser la ville. »

... et faire un carton sur les *schbrounniekk* , songeai-je tristement.

Cependant, ce n'était pas le moment de me laisser démoraliser.

Du moins, en apparence.

« Pari tenu, répliquai-je avec un sourire tendu. L'Armée rouge ne leur en laissera pas le temps. À quinze contre un. »

Nous pouvions parier ce que nous voulions : je n'avais pas un sou sur moi, et Stark non plus, selon toute vraisemblance.

« L'Armée rouge ne doit pas savoir où donner de la tête. Les *marines* montent des attaques un peu partout sur la planète. Les USA vont gagner, c'est juste une question de temps. »

Il était en train de suggérer avec le plus grand calme que la guerre nucléaire devenait inévitable. Vaincu sur Mars, Gorby n'aurait alors plus d'autre solution que d'attaquer le territoire des États-Unis. D'où un charmant échange de bombes et de missiles en perspective, sous les regards avides des nabots cannibales d'outre-espace.

« J'espère que vos petits copains apprécient le bétail irradié - et qu'ils auront faim, parce qu'il va y avoir surproduction d'ici pas longtemps. »

Il saisit l'allusion, et quelque chose changea dans son regard. Ce type était *nettement* moins cintré que le lieutenant Manson, mais il y avait tout de même quelque chose.

« Pas si Gorby est éliminé. C'est ça que j'étais censé préparer en URSS, mais ce foutu Martien et vous ne m'en avez pas laissé le temps. Son assassinat. Et son remplacement par un pantin tout ce qu'il y a de sûr, prêt à ramper devant les USA en leur abandonnant Mars... pour commencer.

- Vous pensez à tout, hein ?

- Lorsque "mes petits copains" sont arrivés sur Terre, ils ont immédiatement compris que l'URSS allait leur poser un problème. Par chance, c'est aux USA qu'un de leurs vaisseaux s'est écrasé.

- En 47 à Roswell ? »

Il hocha la tête. « Le FBI a été assez nul sur ce coup, mais d'autres agences gouvernementales se sont montrées beaucoup plus efficaces *a posteriori* lorsqu'il a fallu étouffer l'affaire. Le vrai faux film de la fausse autopsie était un coup de génie, commenta-t-il d'un ton soudain admiratif. Ça décrédibilisait toute l'histoire. Du coup, le KGB n'a jamais eu la moindre preuve tangible de l'existence des Petits Gris. Ce qui n'a pas empêché les Soviétiques de continuer à s'intéresser au phénomène ovni - en vain.

- Et vous, quel est votre intérêt dans tout ça ? »

Il haussa les épaules, l'air débonnaire. « Je serai le maître du monde - ou alors, ils me boufferont.

- Vous n'avez pas confiance en eux ?

- Bien sûr que non. je n'ai *jamais* fait confiance à *personne*. C'est pour ça que je suis encore en vie.

- Vous trahissez votre espèce pour des gens qui pourraient très bien vous manger en guise de récompense ?

- Je n'appellerais pas ça *trahir*. Qui vous dit que je n'ai pas l'intention de leur jouer un tour à ma façon ?

- Ce serait prendre un gros risque.

- L'enjeu le justifierait. Une fois les Martiens hors du coup et les USA maîtres de Mars, je pourrais très bien me passer d'eux. »

Difficile de déterminer s'il plaisantait.

« Expliquez-moi donc ça.

- Je suis à la tête d'un ensemble de réseaux qui couvre la planète. Je n'ai qu'à claquer des doigts pour changer le gouvernement d'un pays. Je n'aurais jamais pu mettre tout ça en place sans l'aide des Petits Gris. Mais, maintenant que la machine est lancée, je n'ai plus besoin d'eux. »

Je, je, je... ce bonhomme était un tantinet égocentrique. Et mégalo. S'il avait effectivement les moyens de sa mégalomanie...

« Le problème, c'est que vous ne savez pas comment vous en débarrasser, n'est-ce pas ? »

Il eut un rictus.

« Oh si, je le sais. seulement, ne compte pas sur moi pour te le dire, camarade ! Quand tout sera fini, on verra de quel côté tu choisiras de te ranger. » Il me posa une main moite sur le biceps. « Il est temps d'y aller.

- Vous êtes sur les nerfs, on dirait ? »

Il n'a pas répondu. Affermissant sa prise, il m'a entraîné vers une soucoupe plus grande que les autres, devant laquelle un Petit Gris

nous faisait des signes.

Le moment de vérité était venu.

Je pensais qu'il y aurait d'autres explosions, mais les Étatsuniens paraissaient pour l'instant se limiter à ce coup de semonce. Bizarre... Qu'attendaient-ils ? L'arrivée des troupes soviétiques ? Les G.I.'s avaient pourtant tout intérêt à « sécuriser » la ville - à savoir la raser aux trois quarts.

À bord de la grande soucoupe, Stark m'a remis entre les mains de quatre Petits Gris qui m'ont conduit dans une salle de faibles dimensions au sol en pente. Ils m'ont fait asseoir sur la moquette moelleuse, mais ils sont restés debout derrière moi. Stark avait quant à lui disparu. Que mijotait-il ? Ce type n'était en rien sympathique, mais il fallait lui reconnaître un savoir-faire certain pour ce qui était de tirer son épingle du jeu.

« Tiu vlia vlioir dies yimliages dieuh lia plianliète Vliénius », annonça l'un des nains blafards.

L'effort mental qu'il me fallut accomplir pour décoder le nom de la planète en question dut appuyer sur quelque mystérieux levier de mon inconscient, qui portait la mention « réflexion hyperspatiale » ou un truc dans le genre.

Des images de Vénus ?

Pourquoi Vénus ?

C'est comme ça qu'ils prévoient d'influer sur l'effondrement de la fonction d'onde ?

En me montrant des images de l'Étoile du Berger ?

Un disque d'un blanc brillant apparut soudain au milieu de l'écran. Il mesurait bien un mètre de diamètre.

« Vliénius », borborygma le même Petit Gris.

Qu'essayent-ils de me faire ?

Ou, plutôt, de me faire faire ?

Si ça se trouve, la fonction d'onde s'est déjà effondrée.

Il est trop tard.

Stark n'avait-il pas employé une autre expression ?

Si : la réduction du paquet d'ondes.

C'est peut-être un peu plus parlant pour un profane comme moi.

Le paquet d'ondes représente le faisceau des univers possibles à un moment donné. Sa réduction signifie un rétrécissement drastique de cet éventail de probabilités.

Jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une ?

Sans transition, le disque éblouissant fut remplacé par un croissant d'une luminosité tout aussi aveuglante.

« Lia slionde kulieuh nlious avlions yenvlioyliée yest yen apprloche. Nlious pliasslierlions blientiôt à yune trliansmlisslion yen dliarliectl... »

À quelle distance peut bien se trouver Vénus actuellement ? Au moins cent ou cent cinquante millions de kilomètres. le « dliarliectl » en question sera en fait du différé, à cause des quelques minutes - huit ? dix ? - que mettra le signal à franchir ces gouffres d'espace.

Et moi, ça m'aide en quoi de savoir ça ?

Le croissant d'argent fut remplacé par une vue beaucoup plus rapprochée ; la planète occupait désormais les trois quarts du ciel, et les détails de son enveloppe de nuages étaient nettement visibles. La sonde s'était satellisée à quelques milliers de kilomètres de la surface. À quoi cela rimait-il ?

« C'est le premier vaisseau que vous envoyez là-bas ? m'enquis-je.

- Youi. »

Si le Petit Gris avait eu l'intention d'ajouter quelque commentaire désobligeant à mon égard, il en a été empêché par la musique sauvage et vigoureusement rythmée qui a soudain explosé dans la salle, à un volume suffisant pour donner instantanément mal à la tête.

De fait, mes compagnons ont porté leurs mains à leurs oreilles minuscules, une grimace de douleur sur le visage.

It's a holiday in Cambodia

Where people dress in black

It's a holiday in Cambodia

Where you'll kiss the ass or crack (Authentique)

Du rock ?

Mais qu'est-ce que du rock...

Attends.

On pose tout et on trie.

Pas facile avec ce potin du diable !

La musique s'interrompit aussi brutalement qu'elle avait commencé.

Comme Gorby l'avait révélé quelques années plus tôt, les chercheurs soviétiques avaient effectué, à la demande du KGB, des travaux très détaillés au sujet du potentiel de subversion du rock'n'roll. Sans résultat exploitable, malheureusement pour l'URSS, et heureusement pour le reste du monde. Certaines de leurs conclusions étaient toutefois très intéressantes - suffisamment, en tout cas, pour que le Grand Bonhomme ait pris la peine d'éclairer ma lanterne, quelques

années auparavant :

« Les savants soviétiques étaient en quête d'un outil efficace de manipulation des masses. Pendant que la CIA lorgnait plutôt sur des drogues comme le LSD ou le BZ, le KGB s'est intéressé au rock. Il y a une logique là-dedans, mais ne me demande pas laquelle. Selon les travaux de ces braves gens, les résultats sont impossibles à prévoir. Le rock est une arme chargée qui peut t'exploser au visage. Et faire pas mal de dégâts autour de la cible. "Ça pas bon du tout pour propagande communiste."

» Ils ont résumé leur échec en disant que, dans le rock, la subversion passe par l'émotion. Une émotion le plus souvent à l'état brut. Quelqu'un de sincère peut employer le rock pour exprimer ce qu'il *pense* par le biais d' *émotions*. Pas besoin de paroles : un instrumental peut porter un message plus intimement politique qu'une chanson à texte. Et impossible de garantir que la musique n'exprime pas des idées différentes de celles inscrites dans les paroles. »

À l'époque, j'avais jugé cette idée tirée par les cheveux, mais, à présent...

L'écran devenu blanc, en s'éteignant, me tira de mes pensées.

Les Petits Gris se mirent à parler tous en même temps. Ils n'avaient pas l'air content. Un de leurs congénères entra dans la pièce et leur fit signe de se taire. Puis il parla un moment avec des gestes étranges et fluides.

Quand il se tut, un autre Petit Gris m'expliqua que la liaison avec la sonde était brouillée par une émission parasite de grande puissance en provenance de la Terre.

En l'occurrence, le rock se révélait bel et bien une arme. Il n'y avait plus qu'à en attendre les effets.

Le Petit Gris n'avait pas précisé si *toutes* les fréquences étaient touchées, mais j'aurais juré que c'était le cas.

Quelqu'un est en train de se servir du rock comme d'une arme.

Le système solaire tout entier va vivre à l'heure du rock.

Peut-être la fonction d'onde est-elle en train de s'effondrer, et le paquet d'ondes n'est-il déjà plus réduit qu'à un éventail infime de possibilités.

Peut-être avons-nous gagné.

Ou perdu.

Au choix.

Une dizaine de minutes plus tard, la transmission n'était toujours pas rétablie. Les Petits Gris manifestaient à présent des signes évidents d'impatience, et je n'aimais pas du tout la manière dont il leur arrivait

de me regarder.

Je n'aurais jamais pensé que je pourrais éprouver quoi que ce soit ressemblant à de la joie en voyant arriver Stark avant cet instant où il est entré dans la salle. Il a échangé quelques phrases avec les Petits Gris, puis il m'a fait signe de le suivre, et nous sortîmes l'un derrière l'autre de la soucoupe.

À l'extérieur, tout était calme. Il n'y avait pas un soldat en vue, et, hormis les dégâts provoqués par l'unique explosion, Aelita était toujours intacte.

« Ces crétins ont tout raté, grogna Stark tandis que nous descendions le plan incliné menant au sol.

- De quoi vous plaînez-vous ? N'est-ce pas l'occasion ou jamais de devenir maître du monde ?

- De toute manière, leur truc ne pouvait pas marcher, poursuivit-il sans paraître remarquer l'interruption.

- Maintenant que ça a foiré, vous pouvez peut-être m'expliquer... »

Il me jaugea un instant du regard. « Mouais, vous avez sans doute raison. En gros, ils voulaient que le paquet d'ondes se réduise à un faisceau de possibilités excluant l'existence d'autres races intelligentes dans le système solaire. C'est pour ça qu'ils ont envoyé cette sonde vers Vénus. Ils voulaient vous faire assister en direct à la découverte de la surface de la planète, bien évidemment privée de vie. »

Les Petits Gris avaient donc trouvé une technique pour provoquer l'effondrement de la fonction d'onde, pour faire le tri dans le faisceau de possibilités. Je fus un instant submergé d'admiration pour ces créatures ; en dépit de leur cruauté et de leur goût pour la chair humaine, elles étaient bel et bien les représentantes d'une civilisation super-évoluée. Puis je me fis la réflexion amère que le progrès scientifique n'était décidément pas lié à l'évolution morale, et mon admiration se mua en dégoût.

« Comment pouvaient-ils être certains que les choses tourneraient comme ils le désiraient ? » demandai-je d'une voix plate.

Stark ricana. « Allons, soyons sérieux ! Tout le monde sait que les autres planètes du système solaire sont inhabitées ! »

Le ton employé indiquait combien il souscrivait à cette affirmation, parfaitement conforme à l'opinion commune, laquelle estimait sans doute que les Martiens représentaient un voisinage bien suffisant.

Cela dit, tout le monde ne partage pas la doxa. Quand j'étais gamin, je croyais dur comme fer que la plupart des mondes tournant autour du soleil - et aussi pas mal de satellites - étaient habités. Comme je viens de le dire, il ne s'agissait pas d'une croyance très répandue, ni

parmi les Verts, ni au sein de la population terrestre, mais je l'ignorais alors. Bon, les géantes gazeuses, par exemple, ne me semblaient pas présenter des conditions rendant possible une quelconque forme de vie, intelligente ou non, mais allez savoir !

Tout ça, c'était de la faute de la bibliothèque du Camp de Mars. Elle avait été constituée de bric et de broc, au hasard des trouvailles et des donations, et se trouvait répartie en trois lieux différents. Le stock principal, d'environ vingt mille volumes, était rangé avec soin sur des rayonnages de sapin dans une bergerie réaménagée avec les moyens du bord. Un ancien *schoolbus* étatsunien en conservait cinq mille de plus sur des étagères métalliques ; c'était là qu'on pouvait consulter dictionnaires et encyclopédies. Enfin, un nombre indéterminé de livres divers et brochures variées encombraient deux pièces d'un mobil home déglingué, à deux pas de la tente où je vivais avec mes parents.

Un amateur de science-fiction avait dû rejoindre les Verts avec sa collection au grand complet car il y avait dans un coin des piles et des piles de volumes aux couvertures bariolées. Et beaucoup, parmi eux, tablaient sur l'existence d'autres formes de vie sur les mondes de notre système solaire. C'était un thème récurrent avant même la découverte des petits hommes verts de la Planète rouge.

Lus à un âge où l'on ne fait pas toujours très bien la différence entre la réalité et la fiction, ces romans n'ont eu aucun mal à inscrire cette idée en moi au point qu'elle avait fini par me paraître tout à fait naturelle.

J'en étais là de mes réflexions lorsque quelque chose passa devant le soleil froid. Je crois que je savais ce que j'allais découvrir avant même de lever les yeux.

Le ciel était plein de vaisseaux.

Cinquième rapport

« Voilà, c'est comme ça que ça s'est terminé. Par l'arrivée de la flotte la plus gigantesque jamais réunie dans notre système solaire. Des dizaines de milliers de vaisseaux de toutes origines, dont certains ne ressemblaient pas du tout à des astronefs.

» Inutile que je vous décrive tout ça : vous avez vu les images,

comme tout le monde. Les géants graciles de Callisto aux yeux pédonculés et les massifs Jupitériens cuirassés dans leurs combinaisons de métal noir emplies de méthane, les boules de protoplasme filandreux d'Uranus et les Mercuriens monopèdes, les titanesques Titaniens insectoïdes et les gnomes chauves à quatre bras des Astéroïdes, les hermaphrodites bruns de Vénus et les lentes formes de vie à base de silice qui vivent au-delà de Pluton... Et tous étaient là pour voler à notre secours !

» Le premier vaisseau à se poser au milieu des soucoupes était une immense cathédrale de métal doré entièrement décorée de bas-reliefs et de statues sophistiquées représentant des créatures tout aussi variées qu'étrangères. Un sabord s'est ouvert, et deux de ses occupants sont sortis - deux humanoïdes de haute taille aux grands yeux mauves, à la peau tout aussi dorée que la coque de leur navire.

» Les Petits Gris n'avaient même pas essayé de se défendre. La vue de l'immense flotte qui survolait Aelita leur avait fait perdre tout espoir. Réunis autour du vaisseau d'or, ils attendaient en silence, peut-être un peu plus livides que d'habitude.

» Les humanoïdes se sont présentés en anglais comme des Ganymédiens, avant de demander aux Petits Gris de se rendre. Il y a eu un bref conciliabule entre une demi-douzaine de nabots cannibales, puis l'un d'eux s'est avancé et, avec ce curieux accent qu'ils ont tous, il a annoncé qu'il était prêt à recevoir le coup de grâce. Il s'attendait visiblement à être abattu sur place.

» Les Ganymédiens ont éclaté de rire.

» La scène a été filmée ; l'espèce humaine va pouvoir se bidonner pendant des siècles en se la repassant.

» Bon, la suite, vous la connaissez. Les Petits Gris évacuent le système solaire à bord de leurs soucoupes, et ils ne sont pas près d'y remettre les pieds. Le coin est trop peuplé à leur goût ; ils préfèrent les planètes isolées habitées par des créatures inintelligentes et dodues à souhait.

» Cette fois, ils sont tombés sur un gros os. Et ils s'y sont salement cassé les dents.

» Je ne sais pas ce qu'est devenu Richard Stark. Il s'est enfui dès qu'il a aperçu les vaisseaux dans le ciel, et je ne l'ai pas revu depuis. A-t-il été capturé et cuisiné par les Petits Gris ? Ou bien se planque-t-il quelque part, déjà en train de préparer son prochain coup fourré ? Ses réseaux sont-ils réellement assez puissants pour lui permettre de devenir le "maître du monde" ?

» On verra ça à mon retour, mais je crois qu'il faut continuer à nous méfier de lui.

» Avant de vous quitter, je voulais vous dire que ce morceau de rock était une idée géniale - je sais que c'était la vôtre depuis que l'ambassadeur m'a mis au courant du rapport qu'il vous a envoyé. Vous fêlicitez également de ma part le gouverneur Biaffra. Excellente musique. Et c'est elle qui nous a sauvés.

» Elle - et le décalage dû à la vitesse de propagation des ondes. Les Petits Gris avaient sélectionné un créneau horaire où le paquet d'ondes avait, croyaient-ils, de fortes chances de se réduire en leur faveur. J'ignore comment ils en étaient arrivés à cette conclusion, mais, de toute manière, *Holiday in Cambodia* les a empêchés d'en profiter. Les données envoyées par la sonde se sont perdues dans le brouillage. Elles sont par conséquent demeurées indéterminées, puisque nul être doué de conscience n'a pu en prendre connaissance.

» La boîte n'avait pas été ouverte au moment favorable ; le *schbrounniekk* était donc toujours mort et vivant.

» Mais uniquement de notre point de vue.

» Il y a une phrase du Martien qui n'a cessé de revenir me hanter, ces derniers temps : "Vous aviez le choix - mais, nous, nous ne l'avions pas." L'effondrement de la fonction d'onde n'est pas symétrique lorsque la conscience entre en jeu. Les Martiens connaissaient notre existence bien avant que nous ne découvrions la leur ; pourtant, ils demeuraient dans l'Indéterminé de notre point de vue.

» On est toujours le *schbrounniekk* de quelqu'un d'autre. Les Martiens ont ouvert notre boîte dans un lointain passé, et ils ont trouvé le *schbrounniekk* vivant. Puis, récemment, nous avons à notre tour ouvert la leur - et nous avons nous aussi trouvé le *schbrounniekk* vivant. Mais il aurait très bien pu être mort.

» Il s'est produit la même chose tout à l'heure. Pour nous - l'humanité, les Martiens et les Petits Gris, que l'on peut confondre dans le même champ perceptif de la réalité -, les éventuels peuples du système solaire demeuraient de simples potentialités, puisqu'aucun d'entre nous n'y était allé voir et que les données émises par la sonde avaient été perdues avant de pouvoir faire la différence. Mais il n'en allait pas de même pour les Autres, qui captaient depuis belle lurette les ondes émises par la Terre. Ils s'étaient abstenus jusque-là d'intervenir dans nos affaires, jugeant que c'était à nous de venir à eux, mais la présence des Petits Gris les a fait changer d'avis. C'est pourquoi ils ont envoyé cette flotte. Pour bouter l'ennemi hors du système, histoire de rester entre gens de bonne compagnie.

» Voilà ce que les Petits Gris voulaient éviter en faisant de moi le premier être conscient à voir des images de la surface de Vénus. Et ils auraient peut-être réussi sans cette chanson furieuse diffusée sur

toutes les fréquences.

» Oui, c'est sans doute un morceau de punk rock qui a provoqué l'effondrement de la fonction d'onde en notre faveur, et l'humanité devra désormais vouer une reconnaissance éternelle aux Dead Kennedys de Jello Biafra. »

20. En guise d'épilogue

« Quand j'étais petit
J'étais un Martien
Tellement petit
Que quand je jouais
Je me marchais dessus »

Dionysos - J'étais un Martien

J'étais assis au bord du Grand Canal, un peu triste à l'idée de quitter Mars. Si ce périple m'avait appris quelque chose, c'était que j'aimais ce monde hostile et désolé où venait de se livrer ce qui était sans doute la dernière de toutes les guerres.

Enfin, tant que les Petits Gris ne rappliquaient pas en masse à bord de leurs soucoupes volantes. Mais il s'agissait à l'évidence d'une hypothèse peu probable car leur monde d'origine se trouvait à des centaines d'années de voyage, quelque part dans la constellation du Taureau. Ceux à qui nous avions eu affaire appartenaient à une expédition d'exploration et de conquête censée se débrouiller par elle-même. Ils ne pouvaient compter sur aucune aide de la part de leurs semblables demeurés en arrière.

Sur ma gauche, le canal était rectiligne jusqu'à l'horizon trop proche ; sur ma droite, il décrivait une vaste courbe autour d'un amas de rocs violacés. Une demi-douzaine de tas de ruines saupoudraient le régolithe, ultimes vestiges d'un village abandonné. Plus loin se dressait un bâtiment encore intact : une tour carrée d'environ vingt mètres de haut, surmontée d'un bouquet d'antennes tordues par les vents. Elle abritait un puits à gravité réduite plongeant dans les entrailles de la planète, mais je n'avais pu m'y résoudre à y descendre seul.

Alors, j'étais là, au bord de ce canal, essayant d'imaginer à quoi ressemblait cet endroit jadis, quand les Martiens peuplaient encore les immenses étendues désormais désertiques. Les archéologues russes avaient découvert des embarcations intactes dans une caverne, cent kilomètres plus au sud - de drôles de bateaux fins et élégants qui évoquaient un croisement entre une gondole et un drakkar, moulés dans une matière synthétique plus légère que le liège.

« J'espère que tu n'as pas attendu trop longtemps demanda l'ambassadeur derrière moi.

- Non, ça va. Où étais-tu ?

- Je réglais les derniers détails techniques avec les commandants des deux armées terriennes. En présence de représentants des autres peuples solaires. » Il plissa les yeux. « Dix-sept mondes habités ! Dix-sept races différentes ! Tu as fait du beau travail ! Tu n'aurais pas pu te contenter de trois ou quatre ? Ça aurait amplement suffi à faire fuir les Petits Gris.

- N'empêche que ces braves gens sont venus à notre aide avec un parfait ensemble.

- C'est sûr. Mais maintenant, il va falloir vivre avec eux. Bon courage.

- C'est aussi valable pour toi, non ? »

Il émit un ricanement. « Ce rôle d'ambassadeur commence à me plaire. Je vais me faire un petit tour des capitales du système solaire aux frais de la princesse ! » Il me dévisagea d'un air innocent. « Autant profiter des bons côtés de la situation, pas vrai ?

- Je croyais que les Martiens préféraient rester seuls dans leur coin.

- Je ne suis pas obligé d'être aussi casanier que les autres. Et puis, on prend vite goût aux voyages interplanétaires. Je me demande comment j'ai pu rester si longtemps sans quitter ma planète...

- Quel âge as-tu ?

- Oh, à toi, je peux bien le dire : ça se chiffre en millions d'années. Ne prends pas cet air hébété de bœuf assommé !

- Je n'aurais jamais pensé... commençai-je.

- Les Martiens se reproduisent peu, mais ils vivent très vieux, voilà tout.

- Combien êtes-vous ?

- Je n'en ai aucune idée. Nous ne nous rencontrons jamais.

- Pas étonnant que vous vous reproduisiez peu, alors. »

Il secoua la tête. « Nous n'avons pas besoin de partenaire.

- Vous êtes hermaphrodites ? Parthénogénétiques ?

- Un peu des deux. »

Je fronçai les sourcils. Il me venait une idée. « Qui t'a choisi pour jouer les plénipotentiaires ?

- Personne. Les Terriens réclamaient un ambassadeur, mais personne ne semblait se décider ; alors, j'y suis allé.

- Tu veux dire que le premier Martien à se manifester aurait eu le poste ?

- Oui, par défaut.

- Ça ne te donne pas beaucoup de pouvoir pour négocier.

- Détrompe-toi : en choisissant de rester dans l'ombre, les autres me laissent de fait les mains libres. Aucun d'eux ne viendra contester mes décisions. On peut considérer que je parle en leur nom, puisque le silence vaut assentiment. »

Je lui lançai un regard soupçonneux. « J'ai rencontré un général qui pense que les Martiens n'existent pas. Ça pourrait expliquer leur silence.

- Mais pas ma présence, là, juste sous ton nez.

- Sauf si tu es seul de ton espèce... » Je le vis tiquer, et la lumière fut. J'ajoutai précipitamment : « Du moins, dans cet univers-ci. »

L'ambassadeur émit un grognement. « Tu es trop malin.

- Alors, c'est ça ? Ils sont restés "en arrière" ? Tu t'es *sacrifié* pour leur tranquillité ? »

Il resta un instant à me regarder, les yeux vides, le visage dénué de toute expression. Toute sa bonne humeur et sa gouaille s'en étaient allées. Et, une fraction de seconde, je le vis tel qu'il était : un petit homme à la peau verte plus âgé que l'humanité elle-même, plus solitaire que quiconque l'avait jamais été.

« Que fais-tu des rapports russes sur la civilisation martienne ? répliqua-t-il avec un sourire qui en disait long. Leurs chercheurs n'ont-ils pas étudié et décortiqué en long et en large notre mode de vie ?

- Seulement, on n'a jamais vu deux Martiens ensemble.

- C'est possible.

- Bon sang, tu as joué tous leurs rôles ?

- Ça aussi, c'est possible. Mais tu auras du mal à le prouver. »

Je m'apprêtais à lui dire que je ne cherchais pas à prouver quoi que ce fût lorsqu'un mouvement à la périphérie de mon champ de vision me fit tourner la tête par réflexe. Au sud, une petite tache sombre venait d'apparaître sur le canal, et elle se déplaçait rapidement dans notre direction.

« Où sont les autres ? demandai-je sans quitter la tâche des yeux.

- Tu l'as dit. Restés "en arrière", dans une ligne de probabilité où ils sont la seule forme de vie intelligente du système solaire. Ils *vous* ont échappé, ils ont échappé à tout le monde, et... » Il laissa planer sa voix avant d'enchaîner : « ... ils avaient tort ! Quelle foutue bande de crétins orgueilleux ! Ils ne savent pas ce qu'ils ont raté... » Il m'adressa un clin d'œil. « Je ne regrette rien, tu peux me croire. Les Terriens sont nettement plus amusants que mes semblables. Et il y a *les autres* ! » Il se mit à rire. « Je me ferais bien une petite partie de jambes en l'air avec une Ganymédiennne... pour commencer. »

L'objet qui se rapprochait sur le Grand Canal m'avait tout l'air d'être une de ces étranges gondoles martiennes équipées d'une voile de drakkar rayée de jaune et de violet. Qui pouvait bien se trouver à bord, puisqu'il n'y avait pas de Martiens ?

Enfin, pas d'autre Martien que celui qui se tenait devant moi.

« Pourquoi nous as-tu accompagnés ? demandai-je à brûle-pourpoint.

- À cause des Petits Gris, tiens ! Il fallait bien que quelqu'un s'en occupe. » Il bomba le torse. « Reconnais que, sans moi, ils vous auraient tous bouffés ! »

La gondole glissait, silencieuse, sur les eaux mauve pâle. Elle est passée devant nous, majestueuse, et le couple qui se trouvait à son bord a cessé de se bécoter pour nous adresser de grands signes de la main. L'étoile sur l'uniforme de la fille était rouge, et blanche celle sur celui du garçon.

À l'arrière, enchaîné à son siège, le Petit Gris qui godillait en ahanant nous a lancés un regard de haine.

« Ils ne sont pas tous repartis ? m'étonnai-je.

- Faut croire que non. » Il me poussa du coude. « S'il te vient l'envie de le plaindre, dis-toi qu'il t'aurait mangé sans hésiter si on lui en avait donné l'occasion. »

La gondole s'éloignait vers le nord, poussée par un petit vent frais et par les efforts de l'extraterrestre enchaîné. Je la suivis du regard, songeur. Je ne parvenais pas à me faire à l'idée que c'était ma dernière journée sur Mars.

« Au fait, reprit l'ambassadeur, il y a Jello Biafra qui donne une fête à Sacramento en l'honneur de la nouvelle présidente des USA. Ça te dit d'y aller frimer un peu avec moi ? Je t'emmène, bien sûr ! »

Même si j'avais passé les derniers jours à me préparer - difficilement - à l'idée de passer huit mois dans une coque d'acier, en compagnie de trois cents bidasses soviétiques qui rentraient au bercail après six ans

de service sur la Planète rouge, je n'avais cessé pendant ce temps d'espérer une proposition comme celle-ci.

J'acquiesçai, le Martien me prit la main - et l'air riche et tiède de la Terre succéda à l'atmosphère froide et raréfiée des bords du Grand Canal de Mars, tandis qu'un mur de rock furieux se substituait au silence de la planète agonisante.

« Bienvenue en Californie, dit l'ambassadeur. J'espère qu'il y aura tout ce qu'il faut pour réussir une fête.

- C'est-à-dire ?

- Du punch et des filles. »

Il y en avait.

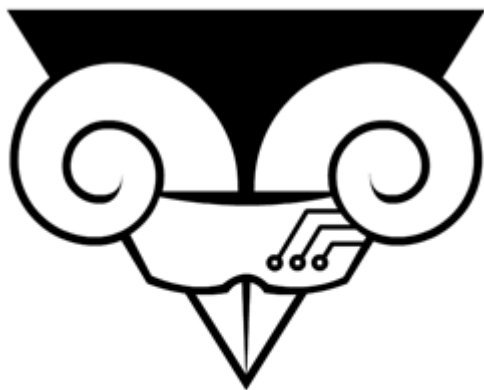
Contexte #20

« Le résultat des élections aux États-Unis vient d'être publié à l'instant. Pour la première fois, c'est un candidat indépendant, sans véritable lien avec l'un ou l'autre des deux grands partis, qui sort vainqueur de la consultation. Jello Biafra, ancien chanteur "hard core" qui a été successivement maire de San Francisco et gouverneur de Californie, est en effet élu président avec une majorité de grands électeurs. Pour fêter sa victoire, il a annoncé une "méga party" dans tout le pays, à laquelle il a invité les représentants des dix-huit mondes habités du système solaire. L'ambassadeur martien a d'ores et déjà annoncé depuis Titan, où il séjourne en qualité d'hôte exceptionnel de l'Assemblée régulatrice, qu'il serait présent car "la dernière fiesta organisée par ce type était d'enfer". »

(Agence France-Presse, 06/12/2004.)

Remerciements

À Pierre-Alexandre Vigor, qui en a sué presque autant que moi sur la première version de ce texte.



e-Bélial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr